LE MAGASIN
DES
ENFANS.

Les deux volumes, reliés, se vendent 6 francs.

De l'Imprimerie de POIGNÉE.

LE MAGASIN DES ENFANS,

OU

DIALOGUES D'UNE SAGE GOUVERNANTE AVEC SES ÉLEVES;

Dans lesquels on fait penser, parler, agir les jeunes gens suivant le génie, le tempérament et les inclinations de chacun. — On y représente les défauts de leur âge; l'on y montre de quelle manière on peut les en corriger; on s'applique autant à leur former le cœur, qu'à leur éclairer l'esprit. — On y donne un abrégé de l'Histoire Sacrée, de la Fable, de la Géographie, etc., le tout rempli de réflexions utiles et de Contes moraux, pour les amuser agréablement; et écrit d'un style simple et proportionné à la tendresse de leurs années.

Par Madame LEPRINCE DE BEAUMONT.

NOUVELLE ÉDITION,

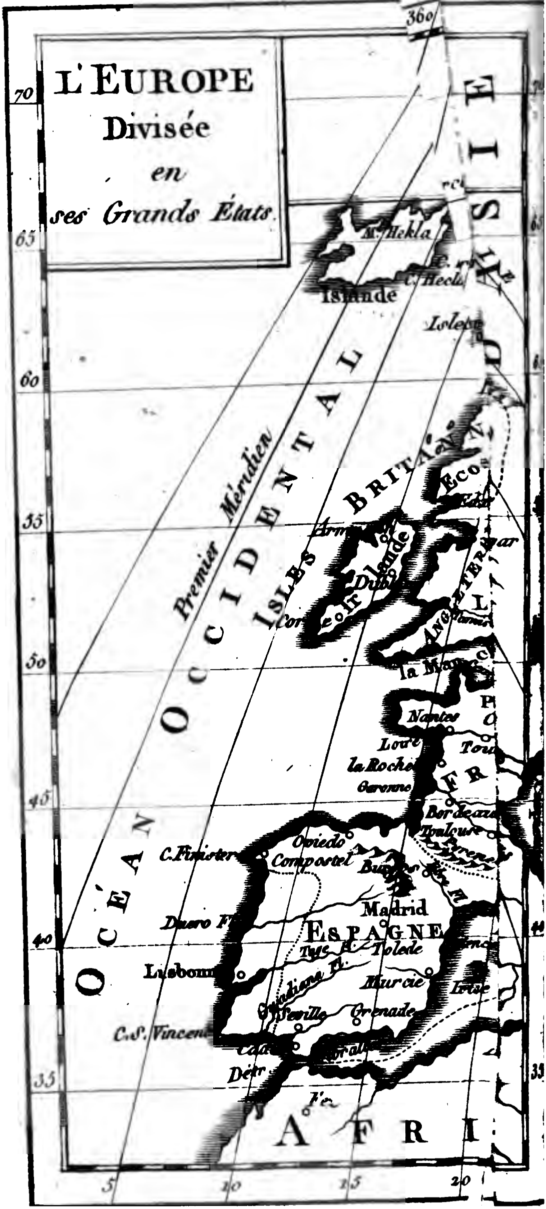
Ornée de huit figures, et de deux cartes géographiques.

TOME SECOND.

A PARIS.

Chez BILLOIS, libraire, quai des Augustins, N°. 32.

1801.



L'EUROPE
Divisée
en
ses Grands États
M. Hekla
Islande
Premier Méridien
OCÉAN OCCIDENTAL
ISLES BRIT
Dubl
Nantes
la Roche
Garonne
Bordeaux
Toulouse
Oviedo
C. Finister
Compostel
Madrid
ESPAGNE
Tolede
Lisbonne
Murcie
Seville
Grenade
C. S. Vincent
A F R I

LE MAGASIN DES ENFANS.

XVe. DIALOGUE.

TREIZIEME JOURNÉE.

LADI MARY.

MA Bonne, j'ai beaucoup de choses à vous demander aujourd'hui, si vous voulez me le permettre.

MADEM. BONNE.

De tout mon cœur, ma chère.

LADI MARY.

Je voudrais savoir d'où vient la pluie.

MADEM. BONNE.

Des mers, des rivières, et de toutes les eaux qui sont sur la terre.

LADY MARY.

Vous vous moquez de moi, ma Bonne; comment est-ce que l'eau qui est dans la mer et les rivières, peut monter au Ciel?

MAD. BONNE *découvrant la théière.*

Comment l'eau qui est dans cette théière a-t-elle monté au couvercle? Vous voyez qu'il en est tout plein, quoique la théière ne soit pas à moitié remplie. Quand l'eau commence à chauffer, et sur-tout à boullir, vous voyez qu'elle produit de la fumée: eh bien, ce qui vous paraît de la fumée, c'est la partie la plus délicate de l'eau, qu'on appelle vapeur, et qui est fort subtile. Or, la chaleur du soleil attire perpétuellement les parties de l'eau les plus délicates; elles s'élèvent en l'air en vapeurs, et l'air les soutient quand il n'y en a guère; mais quand il y en a une grande quantité, l'air ne peut plus la supporter; l'eau crève l'air, et retombe en pluie sur la terre.

LADI SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, je ne croyais pas que l'air pût soùtenir quelque chose : l'air est comme rien ; car j'ai beau regarder autour de moi, je ne le vois pas.

MADEM. BONNE.

Ce n'est pas la faute de l'air, ma chère, mais celle de vos yeux, qui ne sont pas assez bons pour le voir. Il y a bien des choses que nous ne voyons pas, et qui sont pourtant. Par exemple, voyez-vous une grande poussière dans cette chambre ?

LADI SPIRITUELLE.

Non, ma Bonne, je ne vois point de poussière ; mais c'est qu'il n'y en a pas.

MADEM. BONNE.

Levez-vous, ma chère, et allez regarder au bout de la chambre, dans l'endroit où il fait soleil, et vous verrez s'il n'y a pas de poussière.

LADI SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne ; il y a un grand nombre de petites choses qui remuent toujours.

MADEM. BONNE.

Ces petites choses se nomment des *atomes*. Tout l'air en est plein ; mais les parties de l'air sont beaucoup plus fines et plus petites ; c'est pour cela que vous ne les voyez pas.

LADI CHARLOTTE.

Je voudrais bien voir l'air : de quelle couleur est-il ?

MISS MOLLY, *en riant*.

Est-ce que l'air, dont les parties sont si petites, peut avoir une couleur ?

MADEM. BONNE.

Oui, mes enfans. Levez les yeux au ciel : de quelle couleur est-il ?

LADY MARY.

Il est bleu.

MADEM. BONNE.

Eh bien, ma chère, ce que vous appelez le ciel, c'est l'air qui se rassemble et qui se presse là-haut. Vous ne voyez pas les atomes à l'endroit où il ne fait pas soleil, parce qu'ils sont trop éloignés les uns des autres et trop petits.

mais je vais en faire venir une plus grande quantité; ils seront alors plus pressés, et vous les verrez. *(La Bonne prend un balai et balaie la chambre.)*

LADI SPIRITUELLE.

Ah, ma Bonne, quelle poussière! je ne vois plus clair, elle m'aveugle.

MADEM. BONNE.

Vous voyez pourtant la poussière ou les atomes, car c'est la même chose, parce que j'en ai fait lever une grande quantité, et que tous ces grains de poussière se touchent; de même, vous ne voyez pas l'air qui nous environne, parce que ses parties ne sont pas pressées les unes contre les autres; mais les parties de l'air se rassemblent là-haut, et alors vous les voyez. Je vais vous faire comprendre cela par un exemple, en versant du vin de Porto dans un verre. Vous voyez qu'il est bien rouge, j'en vais prendre une goutte avec mon doigt et la jeter sur mon mouchoir: regardez, mes enfans, ce vin sur mon mouchoir n'est pas si rouge que le vin

qui est dans le verre, parce que dans le verre il y a une plus grande quantité de parties, et qu'elles sont plus pressées, plus jointes ensemble que sur mon mouchoir. Voyez aussi cette aiguillée de soie rouge; elle paraît moins rouge toute seule que dans l'écheveau, et cela par la même raison.

LADI SPIRITUELLE.

Eh bien, ma Bonne, je suppose que l'air est un corps composé d'un grand nombre de petites parties bleues; mais je ne conçois pas que ce corps, dont les parties sont si faibles, puisse soutenir l'eau qui est plus pesante, puisque ses parties sont assez grosses pour que je les voye.

MADEM. BONNE

Comment donc, ladi Spirituelle! vous allez devenir physicienne. Un oiseau est plus lourd que l'air; cependant l'air le soutient bien. N'avez-vous jamais été dans un jardin après une grande pluie?

LADI SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne.

MADEM. BONNE.

N'avez-vous point remarqué qu'il pend des gouttes d'eau à tous les bouts des petites branches ou des feuilles?

LADI SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne, et je m'arrête toujours à les regarder, sur-tout quand le soleil donne dessus: cela me paraît comme des diamans qui sont à toutes les feuilles.

MADEM. BONNE.

Qu'est-ce qui soutient tous ces diamans au bout de ces feuilles? C'est l'air, qui par conséquent est plus lourd qu'eux; mais à la fin, la petite boule d'eau grossit, parce que le reste de l'eau qui est sur la feuille ou la branche, se joint avec la petite boule; alors cette petite boule devient plus lourde que l'air; elle crève et tombe à terre.

LADI SPIRITUELLE.

Je comprends fort bien cela à présent. L'eau sans doute est plus lourde que l'air, quand il y a une égale quantité d'eau et d'air; mais cela n'empêche pas qu'une grande quantité d'air puisse

porter une petite quantité d'eau. C'est comme ce vaisseau dont vous nous parliez il y a quelque tems : ce vaisseau par lui-même est plus pesant que l'eau ; mais pourtant, il y a une si grande quantité d'eau sous le vaisseau, qu'elle le porte et le soutient.

MADEM. BONNE.

Justement, ma chère.

LADI MARY.

Mais, ma Bonne, vous avez dit que ladi Spirituelle allait devenir physicienne; est-ce que les dames doivent savoir cette science? Je croyais qu'il n'y avait que les docteurs.

MADEM. BONNE.

Ma chère, le mot *Physique* veut dire une science qui apprend à connaître tous les corps. Un physicien est donc un homme qui connaît la nature de l'air, du feu, de l'eau, de la terre; il connaît aussi les corps des hommes et des animaux, les arbres, les plantes, les fleurs, les minéraux et les métaux; et les dames peuvent savoir tout cela.

LADI CHARLOTTE.

Qu'est-ce que les minéraux et les métaux?

MADEM. BONNE.

L'or, l'argent, le cuivre, et les autres choses qui viennent dans la terre.

LADI MARY.

Est-ce que l'or vient dans la terre?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère; mais nous avons assez parlé de physique aujourd'hui; nous continuerons la première fois. Je veux à présent vous raconter une petite fable, après quoi nous répéterons nos histoires.

Conte du Pêcheur et du Voyageur.

Il y avait une fois un homme qui n'avait pour tout bien qu'une pauvre cabane sur le bord d'une petite rivière: il gagnait sa vie à pêcher du poisson; mais comme il n'y en avait guère dans cette rivière, il ne gagnait pas grand-chose, et ne vivait guère que de pain et d'eau. Cependant il était content dans

sa pauvreté, parce qu'il ne souhaitait rien que ce qu'il avait. Un jour il lui prit fantaisie de voir la ville, et il résolut d'y aller le lendemain. Comme il pensait à faire ce voyage, il rencontra un voyageur qui lui demanda s'il y avait bien loin jusqu'à un village pour trouver une maison où il pût coucher. Il y a douze milles, lui répondit le Pêcheur, et il est bien tard; si vous voulez passer la nuit dans ma cabane, je vous l'offre de bòn cœur. Le Voyageur accepta sa proposition, et le Pêcheur, qui voulait le régaler, alluma du feu pour faire cuire quelques petits poissons. Pendant qu'il apprêtait le souper, il chantait, il riait et paraissait de fort bonne humeur. Que vous êtes heureux! lui dit son hôte, de pouvoir vous divertir: je donnerais tout ce que je possède au monde pour être aussi gai que vous. Et qui vous en empêche, dit le Pêcheur? ma joie ne me coûte rien, et je n'ai jamais eu sujet d'être triste. Est-ce que vous avez quelque grand

chagrin qui ne vous permet pas de vous réjouir? Hélas! reprit le Voyageur, tout le monde me croit le plus heureux des hommes. J'étais marchand, et je gagnais de grands biens, mais je n'avais pas un moment de repos. Je craignais toujours qu'on ne me fît banqueroute, que mes marchandises ne se gâtassent, que les vaisseaux que j'avais sur la mer ne fissent naufrage; ainsi j'ai quitté le commerce pour essayer d'être plus tranquille, et j'ai acheté une charge chez le roi. D'abord j'ai eu le bonheur de plaire au prince, je suis devenu son favori, et je croyais que j'allais être content; mais j'ai connu bientôt que j'étais plus esclave du prince que son favori. Il fallait renoncer à tout moment à mes inclinations pour suivre les siennes. Il aimait la chasse et moi le repos: cependant j'étais obligé de courir avec lui les bois toute la journée: je revenais au palais bien fatigué, et avec une grande envie de me coucher. Point du tout, la maîtresse du roi don-

nait un bal, un festin, on me faisait l'honneur de m'en prier pour faire sa cour au roi; j'y allais en enrageant; mais l'amitié du prince me consolait un peu. Il y a environ quinze jours qu'il s'est avisé de parler d'un air d'amitié à un des seigneurs de sa cour, il lui a donné deux commissions, et a dit qu'il le croyait un fort honnête homme. Dès ce moment j'ai bien vu que j'étais perdu, et j'ai passé plusieurs nuits sans dormir. Mais, dit le Pêcheur en interrompant son hôte, est-ce que le roi vous faisait mauvais visage, et ne vous aimait plus ? Pardonnez-moi, répondit cet homme, le roi me faisait plus d'amitié qu'à l'ordinaire; mais pensez donc qu'il ne m'aimait plus tout seul, et que tout le monde disait que ce seigneur allait devenir un second favori. Vous sentez bien que cela est insupportable; aussi ai-je manqué en mourir de chagrin. Je me retirai hier au soir dans ma chambre tout triste, et quand je fus seul, je me mis à pleurer. Tout d'un

coup, je vis un grand homme, d'une physionomie fort agréable, qui me dit : Azaël, j'ai pitié de ta misère, veux-tu devenir tranquille, renonce à l'amour des richesses et au desir des honneurs. Hélas ! seigneur, ai-je dit à cet homme, je le souhaiterais de tout mon cœur, mais comment y réussir ? Quitte la cour, m'a-t-il dit, et marche pendant deux jours par le premier chemin qui s'offrira à ta vue ; la folie d'un homme te prépare un spectacle capable de te guérir pour jamais de l'ambition. Quand tu auras marché pendant deux jours, reviens sur tes pas, et je crois fermement qu'il ne tiendra qu'à toi de vivre gai et tranquille. J'ai déja marché un jour entier pour obéir à cet homme, et je marcherai encore demain ; mais j'ai bien de la peine à espérer le repos qu'il m'a promis.

Le Pêcheur ayant écouté cette histoire, ne put s'empêcher d'admirer la folie de cet ambitieux, qui faisait dépendre son bonheur des regards et des

paroles du prince. Je serai charmé de vous revoir, et d'apprendre votre guérison, dit-il au Voyageur : achevez votre voyage, et dans deux jours revenez dans ma cabane ; je vais voyager aussi ; je n'ai jamais été à la ville, et je m'imagine que je me divertirai beaucoup de tout le fracas qu'il doit y avoir. Vous avez-là une mauvaise pensée, dit le Voyageur : puisque vous êtes heureux à présent, pourquoi cherchez-vous à vous rendre misérable ? Votre cabane vous paraît suffisante aujourd'hui ; mais quand vous aurez vu les palais des grands, elle vous paraîtra bien petite et bien chétive. Vous êtes content de votre habit, parce qu'il vous couvre ; mais il vous fera mal au cœur, quand vous aurez examiné les superbes vêtemens des riches. Monsieur, dit le Pêcheur à son hôte, vous parlez comme un livre ; servez-vous de ces belles raisons pour apprendre à ne vous pas fâcher quand on regarde les autres, ou qu'on leur parle. Le monde est plein de ces gens

qui conseillent les autres, pendant qu'ils ne peuvent se gouverner eux-mêmes. Le Voyageur ne répliqua rien, parce qu'il n'est pas honnête de contredire les gens dans leur maison; et le lendemain, il continua son voyage, pendant que le Pêcheur commençait le sien. Au bout de deux jours, le voyageur Azaël, qui n'avait rien rencontré d'extraordinaire, revint à la cabane. Il trouva le Pêcheur assis devant sa porte, la tête appuyée dans la main, et les yeux fixés contre terre. A quoi pensez-vous, lui demanda Azaël? Je pense que je suis fort malheureux, répondit le Pêcheur. Qu'est-ce que j'ai fait à Dieu, pour m'avoir rendu si pauvre, pendant qu'il y a une grande quantité d'hommes si riches et si contens. Dans le moment, l'homme, qui avait commandé à Azaël de marcher pendant deux jours, et qui était un Ange, parut. Pourquoi n'as-tu pas suivi les conseils d'Azaël, dit-il au Pêcheur? La vue des magnificenees de la ville a fait naître chez toi l'avarice et

l'ambition ; elles en ont chassé la joie et la paix. Modère tes desirs, et tu recouvrêras ces précieux avantages. Cela vous est bien aisé à dire, reprit le Pêcheur ; mais cela ne m'est pas possible, et je sens que je serai toujours malheureux, à moins qu'il ne plaise à Dieu de changer ma situation. Ce serait pour ta perte, lui dit l'Ange. Crois-moi, ne souhaite que ce que tu as. Vous avez beau parler, reprit le Pêcheur, vous ne m'empêcherez pas de souhaiter une autre situation. Dieu exauce quelquefois les vœux de l'ambitieux, répondit l'Ange, mais c'est dans sa colère, et pour le punir. Et que vous importe, dit le Pêcheur ; s'il ne tenait qu'à souhaiter, je ne m'embarrasserais guères de vos menaces. Puisque tu veux te perdre, dit l'Ange, j'y consens : tu peux souhaiter trois choses, Dieu te les accordera. Le Pêcheur, transporté de joie, souhaita que sa cabane fût changée en un palais magnifique, et aussi-tôt son souhait fut accompli. Le Pêcheur, après avoir

admiré ce palais, souhaita que la petite rivière, qui était devant sa porte, fût changée en une grande mer, et aussi-tôt son souhait fut accompli. Il lui en restait un troisième à faire; il y rêva quelque tems, et ensuite il souhaita que sa petite barque fût changée en un vaisseau superbe, chargé d'or et de diamans. Aussi-tôt qu'il vit le vaisseau, il y courut pour admirer les richesses dont il était devenu le maître; mais à peine y fut-il entré, qu'il s'éleva un grand orage. Le Pêcheur voulut revenir au rivage et descendre à terre, mais il n'y avait pas moyen. Ce fut alors qu'il maudit son ambition : regrets inutiles; la mer l'engloutit avec toutes ses richesses, et l'Ange dit à Azaël : que cet exemple te rende sage. La fin de cet homme est presque toujours celle de l'ambitieux. La cour où tu vis présentement est une mer fameuse par les naufrages et les tempêtes : pendant que tu le peux encore, gagne le rivage; tu le souhaiteras un jour, sans pouvoir

y parvenir. Azaël, effrayé, promit d'obéir à l'Ange et lui tint parole. Il quitta la cour et vint demeurer à la campagne, où il se maria avec une fille qui avait plus de vertu que de beauté et de fortune. Au lieu de chercher à augmenter ses grandes richesses, il ne s'appliqua plus qu'à en jouir avec modération et à en distribuer le superflu aux pauvres. Il se vit alors heureux et content, et il ne passa aucun jour sans remercier Dieu de l'avoir guéri de l'avarice et de l'ambition, qui avaient jusqu'alors empoisonné tout le bonheur de sa vie.

LADI SENSÉE.

Est-il possible que l'ambition rende les gens si malheureux?

MADEM. BONNE.

Demandez à ladi Spirituelle ce qu'elle a souffert dans le tems où elle n'était occupée que du desir de plaire, de faire briller son esprit, et d'être louée.

LADI SPIRITUELLE.

Il est vrai, ma bonne, que j'étais

bien misérable. Si j'étais à l'assemblée de papa, et qu'il vînt une jeune dame à qui on fît politesse, cela me mettait de mauvaise humeur; il me semblait qu'on me volait toutes les louanges que on lui donnait, et je la haïssais. Savez-vous bien, ladi Sensée, que j'ai été très-souvent fâchée contre vous?

LADI SENSÉE.

Et pourqui, ma chère?

LADI SPIRITUELLE.

Parce que je ne pouvais m'empêcher de voir que vous valiez mieux que moi. Mais je vous assure qu'à présent je vous aime de tout mon cœur, et loin d'avoir de la jalousie, cela me fait grand plaisir quand on dit du bien de vous.

LADI SENSÉE.

Je vous suis bien obligée, Madame; mais il est vrai que vous seriez une ingrate, si vous ne m'aimiez pas; car, pour moi, je vous ai toujours aimée de tout mon cœur.

MADEM. BONNE.

Nous n'avons pas trop de tems pour

répéter notre histoire et notre géographie. Commencez, ladi Mary.

LADI MARY.

Jéthro, beau-père de Moyse, ayant appris les grands miracles que Dieu avait opérés par le moyen de son gendre, vint le voir, et lui ramena sa femme et deux enfans qu'il avait. Or, Jéthro ayant vu que Moyse passait toute la journée à écouter les affaires du peuple, lui dit: si vous continuez à prendre cette peine, vous tomberez malade. Croyez-moi, choisissez les plus honnêtes gens qui écouteront le peuple et qui vous rendront compte de toutes les affaires. Moyse suivit ce conseil, et après avoir régalé son beau-père, ils se séparèrent. Ensuite les Israélites arrivèrent près la montagne de Sinaï, et Dieu dit à Moyse: montez sur cette montagne; mais que le peuple n'approche pas, car il mourrait. Moyse monta sur le mont Sinaï, et la majesté de Dieu y parut; car la montagne était environnée de fumée. Il en sortait un tonnerre terrible; elle était

pleine de feu et d'éclairs, et ce fut au milieu de ces feux que Dieu donna à Moyse les dix commandemens qu'il faisait à son peuple, pour lui montrer qu'il était un Dieu puissant, et qu'il saurait se venger et punir les hommes qui seraient assez hardis pour lui désobéir. Et ces dix commandemens que Dieu donna aux Israélites, sont ceux qu'on nous a appris et que nous répétons tous les jours dans nos prières.

MADEM. BONNE.

Continuez, miss Molly.

MISS MOLLY.

Dieu appela Moyse sur la montagne une autre fois, et il y fut quarante jours et quarante nuits. Pendant ce tems il lui donna des lois pour son peuple, et lui commanda de bâtir une arche et un tabernacle pour lui; il lui expliqua la façon dont cette arche devait être construite, ce qu'il fallait faire lorsqu'on lui sacrifierait quelque chose, et lui commanda de prendre Aaron et ses enfans pour être sacrificateurs et grand-prêtres.

Mais pendant que Moyse parlait à Dieu, comme un ami à son ami, les Israélités, oubliant les miracles que Dieu avait faits pour l'amour d'eux, dirent à Aaron: faites-nous des dieux comme ceux qui étaient en Egypte, afin qu'ils marchent devant nous; car ce Moyse, nous ne savons ce qu'il est devenu. Aaron, craignant que le peuple ne le tuât, leur dit: apportez-moi les pendans d'oreilles de vos filles et de vos femmes. Ils se hâtèrent d'apporter leurs bijoux, et Aaron en fit un veau d'or qu'ils adorèrent, en disant: c'est ici le dieu qui nous a tirés d'Égypte. Dieu dit à Moyse qui était sur la montagne: le peuple présentement a commis un grand crime, c'est pourquoi je veux le faire périr, et je te donnerai un autre peuple. Mais Moyse dit: souvenez-vous, Seigneur, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; pardonnez à ce pauvre peuple, et effacez-moi du livre de vie plutôt que de le détruire. Dieu répondit à Moyse: il n'y a que le méchant qui sera effacé de mon livre

de vie ; toutefois je pardonne à ce peuple. Alors Moyse descendit de la montagne avec des tables de pierre, où Dieu avait lui-même écrit sa loi de tous les côtés. Quand Moyse vit les Israélites qui dansaient autour du veau d'or, il entra dans une si grande colère, qu'il jeta ses tables contre terre, et les cassa. Ensuite il fit de grands reproches à Aaron, et ayant jeté le veau dans le feu, il le fit réduire en poussière ; puis mêlant cette poussière avec de l'eau, il la fit boire au peuple ; ensuite il appela les enfans de Lévi, et leur dit : je vous commande de la part de Dieu, de prendre votre épée, et de traverser tout le camp d'un bout à l'autre, en tuant à droite et à gauche tous ceux que vous rencontrerez, sans épargner vos parens et vos amis. Les enfans de Lévi lui obéirent, et il y eut trois mille hommes de tués. Après cela, Moyse dit aux enfans de Lévi : Dieu vous bénira, parce que vous avez exécuté sa sentence. Ensuite Moyse s'enferma dans son tabernacle,

et la nuée où était le seigneur était à la porte; les Israélites tremblans se prosternaient contre terre, après avoir quitté leurs beaux habits, pour tâcher d'obtenir miséricorde de Dieu.

LADI MARY.

Ma Bonne, cela était bien terrible de tuer trois mille hommes.

MADEM. BONNE.

Mais, ma chère, tous les Israélites méritaient la mort; ils avaient promis d'observer la loi du Seigneur, qui condamnait à mort tous ceux qui adoreraient des idoles. Dieu était donc encore bien bon, de ne punir que trois mille hommes, Je suis sûre qu'il permit que les enfans de Lévi ne tuassent que les plus coupables. Continuez, ladi Charlotte.

LADI CHARLOTTE.

Les enfans d'Israël murmurèrent encore contre le Seigneur, et dirent: pourquoi avons-nous quitté l'Égypte, où nous avions de si beaux poissons pour rien; et où nous mangions de si beaux oignons? Nous

Nous sommes las de ne voir que de la manne. Moyse fut si fâché de l'ingratitude de ce peuple envers Dieu, qu'il pria le Seigneur de lui donner la mort, pour qu'il ne vît plus leur méchanceté. Dieu le consola et envoya une grande quantité de cailles aux Israélites : d'abord ils furent fort contens et mangèrent de ces cailles avec avidité ; mais ils avaient encore la chair entre les dents, que Dieu en fit mourir un grand nombre. Moyse eut encore un sujet de chagrin : Aaron et sa sœur Marie se moquèrent de lui à cause que sa femme était Éthiopienne ; mais Dieu prit le parti de Moyse. Sa sœur devint lépreuse, et Moyse eut beau prier le Seigneur pour elle, elle resta lépreuse pendant sept jours. Ensuite Moyse envoya des espions dans le pays que Dieu avait promis à Abraham ; ils en rapportèrent une grappe de raisin qui était si grosse, qu'il fallait deux hommes pour la porter. Parmi ses espions étaient Caleb et Josué, qui exhortèrent le peuple à venir dans ce pays qui était ex-

cellent; mais les autres espions dirent: il est vrai que c'est une terre d'où découlent le lait et le miel; mais elle est habitée par des hommes plus forts que nous; il y a même des géans qui nous tueront, aussi bien que nos femmes et nos enfans. Alors les Israélites dirent: pourquoi nous a-t-on tirés d'Egypte? Il faut nommer un chef pour y retourner, et comme Josué et Caleb les reprenaient, ils voulurent les tuer à coups de pierre. Moyse et Aaron se prosternèrent pour demander pardon à Dieu; mais le Seigneur leur répondit: ce peuple a murmuré contre moi dix fois, et je jure dans ma colère qu'il mourra dans ce désert; il y restera pendant quarante ans: quand ils seront tous morts, leurs enfans entreront dans cette terre promise, avec Caleb et Josué qui ont cru à ma parole: pour les autres qui ont vu les miracles que j'ai faits pour eux, et qui se sont défiés de moi, ils laisseront leurs cadavres dans ce désert. Or, le nombre de ces hommes passait six cents mille.

LADI SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, les Israélites m'impatientent avec leurs murmures. Comment étaient-ils assez bêtes pour s'exposer à la colère de Dieu, dont ils connaissaient la puissance? Comment pouvaient-ils adorer la figure d'un veau, et dire que c'était le Dieu qui les avait tirés de l'Egypte ?

MADEM. BONNE.

Sommes-nous moins méchans et moins aveugles que les Israélites, ma chère, quand nous désobéissons à Dieu, et que nous n'accomplissons pas ses commandemens? Car enfin, il est sûr qu'il jetera les méchans dans l'enfer; ceux qui seront menteurs, gourmands, colères, désobéissans à leurs parens, impitoyables envers les pauvres; les jalouses, celles qui parlent mal du prochain, qui se vengent de leurs ennemis, qui se réjouissent du mal qui leur arrive. Nous savons tout celà, mes chers enfans, et nous ne prenons aucune peine pour nous corriger de nos

mauvaises habitudes qui attireront sur nous la colère de Dieu, et qui nous conduiront en enfer. Réfléchissons bien sur cela, mes chers enfans, et n'épargnons rien pour détruire nos vices. Comme il est sept heures passées, nous n'aurons pas le tems de parler de géographie aujourd'hui, ce sera pour la première fois, et nous commencerons notre leçon par-là.

XVIe. DIALOGUE.

QUATORZIEME JOURNÉE.

MADEM. BONNE.

J'AI promis que nous commencerions par la géographie; nous parlerons donc aujourd'hui des îles Britanniques. Il y a deux îles, comme nous l'avons dit, une grande et une petite. Dans la grande, on compte deux royaumes, l'Angleterre, qui est au sud de l'île, et l'Ecosse, qui est au nord. On divise

l'Angleterre en quarante provinces; et en y ajoutant douze provinces qui sont dans la principauté de Galles, cela fait en tout 52. La capitale de ce royaume est Londres sur la Tamise, dans la province de Midlesex, au sud-est de l'Angleterre. Ce royaume se nommait Albion dans les premiers tems, et les naturels du pays furent d'abord soumis par un peuple qui se nommait Bretons. Jules-César ayant passé en Angleterre, soumit une partie de ce royaume; mais les Romains n'en furent absolument les maîtres que sous l'empereur Domitien. Quoique les Romains fussent maîtres de l'Angleterre, les naturels du pays vivaient selon leurs lois et leurs coutumes, ils avaient même plusieurs rois; car l'île comprenait plusieurs royaumes, dont les rois reconnaissaient la puissance romaine. Les Ecossais, qui habitaient l'Irlande ou l'Hibernie, s'étant joints aux Pictes, s'emparèrent de la partie de l'île qui est au nord, et qu'on nomme Ecosse; ils en furent chas-

sés par les Romains; mais les troubles de l'empire de Rome, leur donnèrent le moyen de s'y établir, sous un prince nommé Fergus. Depuis ce tems, il y a eu une guerre presque continuelle entre les Bretons (car on nommait ainsi le peuples de cette île) et les Ecossais unis avec les Pictes. Et pour se garantir de leur fureur, les Bretons firent une muraille qui séparait leur pays de celui de leurs ennemis, et dont on voit encore les restes; mais cela n'empêcha pas les Ecossais de les réduire à l'extrêmité. Ils furent donc contraints d'appeler à leur secours les Anglo-Saxons, venus de l'île d'Angelen, qui pour lors étaient établis en Frise, qui les défendirent d'abord, et ensuite devinrent leurs maîtres; mais quelques restes des Bretons se refugièrent dans les montagnes du pays de Galles, où ils acquirent la réputation de ne pouvoir être vaincus; d'autres se retirèrent dans la petite Bretagne. Les Saxons, qui avaient chassé les Bretons de l'Angleterre, furent chas-

sés à leur tour par les Danois, qui en furent tranquilles possesseurs sous le roi Canut; mais, dans la suite, les Anglais remirent sur le trône Edouard, qui était du sang de leurs rois. Après la mort de ce dernier roi, Guillaume, duc de Normandie, qui prétendait être son héritier, devint maître de l'Angleterre, et commença le règne des princes Normands; après les princes Normands, ceux de la maison d'Anjou, nommés Plantagenètes, montèrent sur le trône, qui a passé ensuite dans la maison des Stuarts, et qui est aujourd'hui dans la maison de Brunswick.

LADI MARY.

Ma Bonne, cette leçon est bien difficile.

MADEM. BONNE.

Cela est vrai, ma chère; mais il faut savoir ces choses, parce qu'elles regardent votre pays, et qu'il est fort honteux de ne pas savoir parfaitement l'histoire et la géographie de son pays. Pour que nous puissions le retenir, ladi

Sensée va répéter ce que je viens de dire, au moins les noms des différens maîtres que l'Angleterre a eus.

LADI SENSÉE.

Les Bretons ont d'abord soumis les habitans de cette île. Les Romains ont soumis les Bretons. Pendant que les Romains étaient occupés à faire la guerre autre part, les Anglo-Saxons ont soumis le pays. Ils ont été détrônés par les Danois. Ensuite les princes Normands ont régné dans cette île; après eux les Plantagenètes; après ceux-ci, les Stuarts; et après les Stuarts, les princes de la maison de Brunswick.

MADEM. BONNE.

Cela est à merveille, ma chère. Je vous ai dit que Canut, prince Danois, avait porté la couronne d'Angleterre, ladi Sensée ne sait-elle rien de ce prince?

LADI SENSÉE.

Pardonnez-moi, ma Bonne, je sais une belle histoire, que je vais raconter à ces dames.

Un jour Canut était sur le bord de la

mer avec toute sa cour. Ses courtisans, qui étaient des flatteurs, comme c'est la coutume, lui dirent qu'il était le roi des rois, et le maître de la mer et de la terre. Canut, qui avait de la religion et du bon sens, voulut se moquer de ces flatteurs, et leur montrer qu'il avait trop d'esprit pour être la dupe de leurs sots discours. Pour cela, il plia son manteau et s'assit dessus; c'était dans le tems du flux de la mer, c'est-à-dire, dans le tems où la mer sort de son lit, pour venir sur la terre. Canut parlant à la mer, lui dit: *La terre où je suis est à moi, et je suis ton maître; je te commande donc de rester où tu es, et de ne point avancer pour mouiller mes pieds.* Tous ceux qui entendirent ces paroles, pensèrent que le roi était fou de s'imaginer que la mer allait lui obéir. Cependant elle s'avançait toujours, et vint mouiller les pieds du monarque. Alors Canut se levant, dit aux flatteurs: *Vous voyez comment je suis maître de la mer? Apprenez par-là que la puis-*

MISS MOLLY.

Cela est-il bien vrai, ma Bonne? Peut-être dites-vous cela pour vous moquer de nous. La lune est si petite, elle est en l'air, elle marche; comment peut-elle être une terre, comme celle dans laquelle nous vivons?

MADEM. BONNE.

Vous croyez que la lune est petite, mais vos yeux vous trompent; elle est très-grande. N'avez-vous jamais vu le coq qui est sur l'église de Saint-Paul? il vous paraît gros comme une poule, et bien, il est gros comme un mouton. Regardons par la fenêtre dans la campagne.... Voyez-vous cet homme qui est tout au loin; il vous paraît petit comme un enfant; pourquoi? parce qu'il est fort éloigné. Quand on regarde les choses de loin, elles paraissent petites; eh bien, la lune, qui est fort éloignée, trompe vos yeux à cause de son éloignement. Vous dites que la lune est suspendue en l'air, qu'elle marche ou tourne; savez-vous bien, ma chère,

que la terre où nous sommes, est aussi suspendue en l'air, et qu'elle tourne toujours.

LADI SPIRITUELLE.

Permettez-moi de vous dire, ma Bonne, que vous voulez voir si nous serons assez sottes pour croire des contes à dormir debout. Assurément la terre ne tourne pas; car si elle tournait nous le sentirions.

MADEM. BONNE.

N'avez-vous jamais été dans un bateau, ma chère?

LADI SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne.

MADEM. BONNE.

Et n'avez-vous pas remarqué que le bateau paraît toujours rester à la même place, et que la terre, les arbres et les maisons courent et s'enfuient?

LADI SPIRITUELLE.

Cela est vrai, ma Bonne, mais je n'y avais pas fait attention; quand je suis

perçait ce globe, leurs pieds et les nôtres se rencontreraient.

MADEM. BONNE.

Cela est vrai, nos pieds et les leurs se rencontreraient, ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient comme nous les pieds à terre et la tête tournée vers le ciel; la terre est comme une petite boule, grosse comme une noix, enfermée dans une grande boule, grosse comme cette chambre, qui est le ciel. Supposez que cette petite boule se tienne en l'air dans le milieu de cette chambre, et qu'il y ait une mouche dessus et une mouche dessous, n'est-il pas vrai que ces deux mouches auraient toutes deux la tête tournée vers la grande boule, qui est le ciel? La terre est environnée du ciel, comme un jaune d'œuf est environné du blanc de l'œuf. Ce blanc d'œuf, supposez que c'est l'air, et la coquille de l'œuf le ciel. Comprenez-vous cela, mes enfans?

MISS MOLLY.

A merveille, ma Bonne: il n'y a plus

qu'une chose qui m'embarrasse, c'est de savoir comment la petite boule se tient toute seule au milieu de la grande?

MADEM. BONNE.

Et comment le jaune d'œuf se tient-il tout seul au milieu de l'œuf, sans se mêler avec le blanc qui l'environne, quoiqu'il paraisse plus lourd? Voyez-vous, mes enfans, les savans ont dit beaucoup de choses pour prouver les moyens dont Dieu se sert pour soutenir ainsi la terre en l'air, mais je ne suis pas assez habile pour les bien entendre, ni vous non plus; il nous suffit de savoir que Dieu l'a voulu ainsi, et que cela est très-sûr. Nous n'en pouvons douter, car plusieurs voyageurs ont fait le tour du monde, ce qui prouve qu'il est en l'air; mais c'est assez parler de physique. Ladi Spirituelle va nous raconter une jolie histoire que je lui ai donnée avant-hier.

LADI SPIRITUELLE.

Il y avait un homme qui se promenait dans la campagne; il regardait les

chênes, qui sont de grands arbres, et qui portent un petit fruit qu'on nomme gland, et qui n'est pas plus gros que le pouce; il remarqua en même-tems, une plante assez petite qui touchait à la terre, et qui portait des citrouilles grosses quatre fois comme sa tête. Cet homme dit en lui-même : il me semble que si j'avais été en la place du bon Dieu, j'aurais mieux arrangé les choses; j'aurais fait venir la citrouille sur ce grand arbre, et le gland sur cette petite branche. Pendant que cet homme raisonnait ainsi, il fut pris d'une grande envie de dormir, et comme il faisait soleil, il se coucha sous un chêne pour avoir de l'ombre. Pendant qu'il dormait, il vint du vent qui fit tomber un gland sur le bout de son nez, ce qui le réveilla. Alors cet homme s'écria : j'avoue que je ne suis qu'une bête, et que Dieu a raison d'avoir arrangé les choses comme elles sont. Que serais-je devenu, si la citrouille eût été attachée au chêne? elle m'eût écrasé la tête en tombant. De-

puis ce tems, cet homme, devenu plus sage, se contenta d'admirer la sagesse avec laquelle Dieu avait arrangé l'Univers, et ne s'avisa plus de trouver à redire aux choses qui n'étaient pas faites selon ses petites lumières.

LADI SENSÉE.

Il me semble que j'aurais beaucoup de plaisir à apprendre la physique; les personnes qui la savent ne peuvent pas s'ennuyer.

MADEM. BONNE.

Vous avez raison, ma chère; mais auparavant il faut bien apprendre l'histoire. Voyons si ladi Mary a retenu la sienne.

LADI MARY.

Trois Israélites, qui se nommaient Coré, Dathan et Abiron, se soulevèrent contre Moyse, et engagèrent deux cens cinquante hommes dans leur révolte. Ils étaient choqués et chagrins qu'il n'y eût qu'Aaron et ses enfans qui eussent permission d'offrir l'encens au Seigneur, sans penser que c'était Dieu

lui-même qui l'avait ainsi ordonné. Ils firent donc de grands reproches à Moyse; mais Moyse, par ordre du Seigneur, dit à ces hommes : Prenez chacun un encensoir avec des parfums, et alors Dieu montrera ceux qu'il a choisis. Moyse fit aussi prendre l'encensoir à Aaron, et ensuite, par ordre de Dieu, il dit au peuple : Séparez-vous de Coré, de Dathan et d'Abiron, de crainte que Dieu ne vous punisse avec eux. Alors Moyse parlant au peuple, dit : Si ces gens qui ne veulent pas obéir au Seigneur, meurent d'une mort naturelle, vous pouvez penser que je suis un méchant, et que le Seigneur ne m'a pas envoyé; mais si la terre s'ouvre sous eux, et qu'ils tombent tous vivans dans l'abîme, alors vous connaîtrez que je vous parle de la part du Seigneur. A peine Moyse eut-il fini ces paroles, que la terre s'ouvrit en deux, et engloutit Coré, Dathan et Abiron, avec toute leur famille; et le feu, par l'ordre du Seigneur, brûla les deux cens cinquante

hommes qui tenaient les encensoirs. Alors Dieu commanda à Moyse de prendre ces encensoirs, et d'en faire des plaques pour couvrir l'autel, afin, dit le Seigneur, que ces plaques fassent souvenir les enfans d'Israël, que nul de ceux qui ne sont point de la race d'Aaron, ne doit pas s'approcher de l'autel pour offrir de l'encens au Seigneur. Cependant les Israélites murmurèrent contre Moyse et Aaron de ce qu'ils avaient causé la mort de ces personnes, et ces murmures ayant irrité le Seigneur, il dit à Moyse et à Aaron : Séparez-vous de ce peuple, car je vais le faire périr. Alors Moyse dit à son frère : Mettez promptement du parfum dans votre encensoir, et courez au milieu du peuple pour appaiser la colère de Dieu. Aaron obéit à son frère, et se tenant entre les vivans et ceux que Dieu venait de faire périr, il appaisa sa colère, et Dieu, dans cette dernière occasion, en fit périr quatorze mille sept cens en punition de leurs murmures.

LADI CHARLOTTE.

Mon Dieu, que cette histoire est terrible ! Je tremble de tout mon corps, ma Bonne ; nous sommes bienheureuses que Dieu ne fait plus ces terribles châtimens ; il y a de quoi mourir de frayeur.

MADEM. BONNE.

Dieu est aussi juste et aussi ennemi des méchans, qu'il l'était en ce tems-là, mes chers enfans : ceux qui ne veulent point obéir à ses commandemens, ne sont pas, il est vrai, engloutis tout vivans dans l'enfer ; mais il est sûr qu'ils y tomberont après leur mort, et cela doit bien imprimer dans nos ames la haine du crime et la crainte de Dieu. Nous ne devons craindre que Dieu et le péché, selon cette parole de Jésus-Christ : *Ne craignez point ceux qui ne peuvent tuer que le corps ; mais craignez celui qui peut perdre le corps et l'ame, et les précipiter dans l'enfer.*

MISS MOLLY.

Mais, ma Bonne, on dit que Dieu est

si bon, il punit pourtant bien rigoureusement les méchans.

MADEM. BONNE.

C'est qu'il est aussi très-juste, mes enfans; Dieu montre sa bonté aux hommes, en leur donnant de bonnes pensées pour faire le bien; des remords quand ils font de mauvaises actions; il leur donne beaucoup de tems pour se repentir et se corriger; mais s'ils refusent de le faire, et qu'ils veulent absolument rester toujours méchans, comme Dieu est juste, il faut absolument qu'il les punisse. Le roi est bon, mes enfans, mais pourtant il consent à la mort des méchans, et il serait méchant lui-même, s'il pardonnait à tous les criminels; car alors personne n'oserait plus sortir dans les rues; les pauvres tueraient les riches pour avoir leur argent; ceux à qui on aurait donné le plus petit sujet de chagrin, tueraient leurs ennemis; on serait obligé d'aller vivre dans les bois avec les bêtes, et le roi serait cause de tous ces crimes par sa fausse bonté.

LADI CHARLOTTE.

Je vous assure, ma Bonne, que je veux absolument me corriger; je n'ai été méchante jusqu'à ce jour, que parce que je nè pensais pas à toutes ces choses; j'avais pourtant lu la Sainte Ecriture, mais je n'y faisais pas attention; quand on y pense bien, il faudrait être folle pour s'exposer à la colère de Dieu.

MADEM. BONNE.

Voyez combien il vous aime, ma chère : ces bonnes pensées, ces bonnes résolutions, c'est lui qui vous les donne: ne seriez-vous pas bien coupable si vous les oubliez ? Allons, miss Molly, dites votre histoire.

MISS MOLLY.

Dieu voulant faire voir aux Israélites qu'il avait choisi Aaron pour être son prêtre, fit dire au peuple, par la bouche de Moyse, que les chefs de toutes les tribus d'Israël apportent chacun une verge en ma présence. Ils obéirent, et le lendemain la verge d'Aaron avait

poussé

poussé des fleurs, des boutons et des amandes. Alors Dieu dit : J'ai choisi Aaron et sa famille pour être mes sacrificateurs. Nul autre qu'eux ne pourra m'offrir de l'encens ; mais je leur donne les enfans de Lévi pour avoir soin des choses qui me seront consacrées : ils vivront des choses qui me seront offertes, et auront la dixième partie des bêtes et des fruits de la terre. Après cela les Israélites vinrent en un lieu où il n'y avait point d'eau, et murmurèrent encore. Moyse et Aaron se prosternèrent devant le Seigneur, qui dit à Moyse : Prends ta verge et marche avec ton frère vers le rocher, devant toute l'assemblée du peuple ; tu parleras au rocher, et il te donnera de l'eau. Moyse et Aaron assemblèrent le peuple, mais ils n'obéirent pas simplement au commandement du Seigneur, et au lieu de parler au rocher, ils le frappèrent de deux coups de baguette. Alors Dieu dit à Moyse et à Aaron : Parce que vous n'avez pas cru à la parole du Seigneur,

vous mourrez tous les deux avant d'entrer dans la terre promise; et Dieu commanda à Moyse de monter sur la montagne avec son frère Aaron et Eléazar son neveu, fils d'Aaron: il commanda aussi à Aaron d'ôter ses habits de grand-prêtre et de les donner à son fils, parce qu'il allait mourir. Aaron obéit à Dieu et mourut tout aussi-tôt. Une autre fois les Israélites murmurèrent encore contre Dieu, qui, pour les punir, envoya contre eux des serpens brûlans; mais le peuple s'étant repenti, Dieu commanda à Moyse de faire un serpent d'airain et de l'élever en haut; et tous ceux qui étaient mordus et qui regardaient ce serpent, étaient guéris sur-le-champ. Cependant les Israélites demandèrent aux rois qui étaient voisins la permission de passer dans leurs pays, promettant de ne leur faire aucun tort, et de payer jusqu'à l'eau qu'ils boiraient: mais ces rois ne voulurent pas leur accorder cette grace; et Dieu dit aux Israélites: Combattez-les, et vous les

vaincrez par mon secours. Les Israélites obéirent, et ils remportèrent de grandes victoires.

LADI MARY.

Moyse et Aaron n'étaient pas des méchans; cependant, ma Bonne, Dieu les punit bien sévèrement, et cela pour une bagatelle. Quel mal avaient-ils fait en frappant le rocher?

MADEM. BONNE.

Ils avaient sans doute fait un grand mal, car ils s'étaient méfiés de la puissance de Dieu, qui leur avait dit, qu'ils devaient commander au rocher de leur donner de l'eau. Au lieu d'obéir tout simplement à Dieu, ils dirent en eux-mêmes: si nous commandons au rocher de nous donner de l'eau, il n'en viendra pas; mais nous le frapperons comme nous avons déjà fait une fois, et alors il en viendra. J'avoue que cette faute n'était pas si grande que celle d'adorer le veau d'or, mais Dieu punit le péché quel qu'il soit: toute la différence qu'il y a, c'est que les méchans qui pêchent

par malice, il les punit en l'autre vie en les envoyant dans l'enfer; et les bons qui pêchent par faiblesse, et qui sont fâchés d'avoir péché, il les punit en cette vie par des maladies, par la perte de leurs biens, de leurs parens, de leurs amis. Dieu fait comme un bon père, qui, pour corriger ses enfans, leur donne le fouet ou les punit.

LADI SPIRITUELLE.

Ce n'est donc pas parce que Dieu est fâché contre un homme, qu'il devient pauvre, aveugle, ou qu'il lui arrive des malheurs?

MADEM. BONNE.

Quand Dieu envoie ces malheurs aux méchans, c'est pour les punir, et en même-tems pour tâcher de les corriger; car on pense à Dieu quand on est affligé. Dans ce moment, Dieu dit au cœur des méchans: Voyez ce que vous gagnez à me désobéir; j'ai le pouvoir de vous rendre malheureux, en vous ôtant toutes les choses que vous aimez. Demandez du secours à votre argent, que

vous aimez plus que moi. Demandez du secours à vos amis, à qui vous aimez mieux plaire qu'à moi. Toutes les créatures ne peuvent m'empêcher de vous punir; ainsi laissez-là les créatures, et revenez à moi qui suis votre Dieu; quoique vous soyez un méchant enfant, je suis un bon père, je ne demande pas mieux que de vous pardonner, si vous voulez vous convertir. Je frappe à votre porte, ouvrez-moi; ce malheur qui vient de vous arriver, et que vous croyez si grand, ce n'est rien en comparaison des maux que vous souffrirez en l'autre vie, si vous ne devenez meilleur. Ayez pitié de vous-même, renoncez au péché et à vos mauvaises habitudes, devenez doux, charitable; aimez la prière, soyez juste envers les autres. Je vous avertis, je vous donne le tems de vous corriger; mais bientôt vous n'aurez plus une minute, vous mourrez, et alors je ne serai plus pour vous un père plein de tendresse, mais un juge terrible. Vous pleurez, ladi Charlotte?

LADI CHARLOTTE.

Oui, ma Bonne ; Dieu m'a souvent dit tout cela, et je n'ai jamais voulu y faire attention. Je vous assure que je n'ai jamais fait une grande faute, sans en avoir été punie dans la journée par quelque chagrin.

MADEM. BONNE.

C'est signe que Dieu vous aime beaucoup, ma chère amie ; mais n'endurcissez pas votre cœur ; car, après avoir été si bon pour vous, il deviendrait un juge terrible. Ladi Spirituelle me demandait tout-à-l'heure, si c'était une marque que Dieu était fâché contre un homme, quand il lui envoyait des malheurs : je viens de vous dire qu'il en envoyait aux méchans pour les convertir ; il en envoie aussi aux bons pour les corriger et pour les punir des fautes légères qui leur échappent ; et quelquefois aussi pour éprouver leur vertu, et leur donner occasion d'être meilleurs. Quand on a tout ce que l'on souhaite, il est aisé d'oublier Dieu ; mais, comme

je vous l'ai dit, quand on est dans l'affliction, et qu'on reconnaît que les créatures ne peuvent nous secourir, alors on a recours à Dieu. Je me souviens, mes enfans, que quand j'étais petite, j'avais un maître d'écriture bien méchant ; il me grondait toujours, quoique je m'appliquasse de tout mon cœur. Ce maître, c'était les verges dont Dieu se servait pour punir mes fautes. Quand je n'avais pas été sage, je disais en moi-même : je serai bien querellée tantôt par monsieur George (car c'était le nom de cet homme) ; alors je priais Dieu de bon cœur, pour qu'il adoucît l'esprit de ce terrible homme. Quelquefois Dieu écoutait ma prière ; mais le plus souvent j'étais punie, j'écrivais tout de travers, et alors mon maître se plaignait à maman, et on me faisait garder la maison, pendant que mes sœurs allaient se promener.

LADI SENSÉE.

Et que faisiez-vous alors, ma Bonne ?

MADEM. BONNE.

Souvent, ma chère, je pleurais comme une sotte ; mais quelquefois aussi, j'offrais à Dieu cette mortification ; car je savais bien que si j'étais innocente pour mon écriture, j'étais coupable pour quelqu'autre chose que maman ne savait pas, et qu'elle aurait puni si elle l'avait sue. Ladi Charlotte, vous n'avez pas dit votre histoire ; mais il est bien tard, ce sera pour la première fois.

XVIIe. DIALOGUE.

QUINZIÈME JOURNÉE.

MADEM. BONNE.

J'AI promis à ladi Charlotte que nous commencerions par son histoire. Nous allons donc l'écouter, s'il vous plaît.

LADI CHARLOTTE.

Il y avait un roi nommé *Balak*, qui régnait sur les Moabites. Ce prince ayant appris que les Israélites avaient battu

tous les peuples qui s'étaient opposés à leur passage, il eut beaucoup de crainte et envoya chercher un prophète nommé *Balaam*, pour lès maudire. Lorsque Balaam fût en chemin, l'ange du Seigneur lui ferma le passage. Balaam ne voyait pas l'ange, mais l'ânesse sur laquelle il était monté le voyait, et elle avait peur de l'épée que l'ange tenait à sa main. Balaam battait son ânesse pour la faire avancer, mais cette bête se coucha par terre, ce qui mit son maître si fort en colère, qu'il l'assommait à coups de bâton. Alors Dieu permit que cette ânesse parlât et dît à Balaam : pourquoi me frappes-tu ? Ne t'ai-je pas bien servi toute ma vie, et ne vois-tu pas ce qui m'empêche de passer ? Balaam fut fort étonné d'entendre parler son ânesse ; mais il le fut bien davantage, quand il vit l'ange qui lui dit : si cette pauvre bête avait avancé, je t'aurais tué ; cependant continue ton chemin, tu ne feras que ce qu'il plaira au Seigneur. Balaam étant arrivé, le roi

lui dit : je vous prie de maudire les Israélites. Balaam lui répondit : pourquoi maudirai-je ce peuple ? Ma malédiction ne servira de rien, puisque Dieu l'a béni : malgré cela, le roi mena Balaam en trois différens endroits ; mais le prophète, au lieu de lui obéir, bénit le peuple d'Israël, et le roi Balak dit au prophète : je ne t'ai pas fait venir pour bénir ce peuple ; ainsi, puisque tu fais le contraire de ce que je veux, je ne te donnerai point les honneurs et les richesses que je t'avais destinés. Balaam, qui était méchant, dit au roi : si vous pouvez engager les Israélites à commettre quelque grand péché, certainement Dieu les maudira ; vous n'avez donc qu'à envoyer vers eux les plus belles femmes qui sont parmi vous ; ils en deviendront amoureux et les prendront pour femmes ; or, ils commettront un péché ; car Dieu leur a défendu de prendre des femmes étrangères. Balak suivit ce mauvais conseil ; et les Israélites, oubliant le commandement du

Seigneur, prirent ces femmes, qui leur firent adorer leurs idoles. Alors Dieu ordonna à Moyse de faire pendre tous les chefs des familles; et Dieu lui-même punissait les coupables, en sorte qu'il en périt vingt-quatre mille. Mais malgré ce châtiment, il y eut un homme assez méchant pour mener dans sa tente une femme de Madian. Alors Phinée, fils du grand prêtre Eléazar, transporté d'une sainte colère contre cet homme, qui se moquait du Seigneur, prit son épée et tua cet homme et cette femme, et cette action de justice fut si agréable à Dieu, qu'il pardonna au reste des coupables; mais en même-tems, il commanda à son peuple de détruire tous les Madianites, parce qu'ils les avaient engagés à commettre le péché.

LADI SPIRITUELLE.

Cela était bien terrible, pourtant, de détruire tout un peuple: peut-être qu'ils n'avaient pas tous consenti à cette mauvaise action.

MADEM. BONNE.

Dieu ne commande jamais rien qui ne soit juste, mes enfans. Dieu fit détruire non-seulement cette nation, mais aussi toutes les autres qui demeuraient dans la terre promise, parce que ces peuples étaient extrêmement méchans, et qu'ils n'avaient pas profité du tems qu'il leur avait donné pour se corriger. Dieu se sert de tout pour punir ceux qui ne veulent pas se convertir. Du tems de Noé, il se servit du déluge. Du tems d'Abraham, il se servit du feu qu'il fit tomber du ciel pour punir Sodôme et Gomorrhe; dans le tems dont nous parlons, il se servit de l'épée des Israélites. Dans d'autres tems, il employa la peste, la famine, la mortalité des bestiaux, les inondations, les tremblemens de terre, car il est tout puissant: les élémens sont toujours prêts à lui obéir pour punir les pécheurs, et s'ils n'ont pas recours à sa miséricorde, il faut qu'ils éprouvent sa justice. Dites-nous votre histoire, miss Molly.

LADI MARY.

Auparavant, ma Bonne, je vous prie de me dire ce que c'est que les élémens?

MADEM. BONNE.

Il y a quatre élémens, mes enfans, sans lesquels l'homme ne pourrait vivre. La terre, l'eau, l'air et le feu.

LADI MARY.

Si l'on vivait dans un lieu où il ne fît pas froid, on pourrait se passer de feu; il n'y aurait qu'à manger du lait et des fruits.

MADEM. BONNE.

Le feu qui est un élément, n'est pas seulement le feu dont nous nous servons pour nous chauffer, mais c'est le soleil qui échauffe toute la nature, qui fait croître les herbes et les plantes. Or les hommes ne sauraient vivre sans ce feu.

LADI MARY.

J'étais bien sotte; je n'avais jamais pensé que le soleil fût un feu, quoique je sentisse sa chaleur. Mais, dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi le soleil est

plus chaud en été qu'en hiver : est-ce qu'en été nous sommes plus proche de lui ?

MADEM. BONNE.

Tout au contraire, ma chère; nous sommes plus éloignées du soleil en été qu'en hiver. Mais en été, il tombe plus droit sur nos têtes, et en hiver, ses rayons ne nous touchent plus que par le côté. Je vais vous apprendre deux mots pour expliquer cela, et ensuite vous le faire comprendre par un exemple. Mettez votre main justement au-dessus de la chandelle, mais ne l'approchez pas trop près, car vous vous brûleriez...... et bien je dis que votre main est *perpendiculairement* sur la chandelle, c'est-à-dire, qu'elle est droite au-dessus. Regardez que vous êtes obligée de la tenir fort éloignée. Présentement, mettez votre main à côté de la chandelle..... je dis que votre main la regarde de côté, c'est-à-dire, *obliquement*. Or, remarquez que vous pouvez approcher votre main beau-

coup plus près par le côté que par le haut : la chaleur, qui vient de côté frapper votre main, est beaucoup plus faible que celle qui vient la frapper tout droit. Voilà ce qui fait l'hiver et l'été.

LADI CHARLOTTE.

J'aimerais bien qu'il fît l'été pendant toute l'année ; les jours sont plus longs, plus beaux, et on a le plaisir de se promener. A quoi sert l'hiver, je vous prie ? Il ne croît rien sur la terre pendant ce tems.

MADEM. BONNE.

Mais s'il n'y avait point d'hiver, il ne viendrait rien sur la terre pendant l'été. Dieu a tellement arrangé le monde, mes enfans, qu'il n'y a pas une seule chose inutile ; et si les choses que Dieu a réglées se dérangeaient, tout le monde périrait. N'avez-vous jamais vu du blé, mes enfans ?

LADI CHARLOTTE.

Oui, ma Bonne, j'en ai vu à la campagne.

MADEM. BONNE.

Et bien, mes enfans, examinons comment ce blé croît. On le jette dans la terre en grains, et on fait cela un peu avant l'hiver, dans le tems des pluies qui ne manquent jamais dans cette saison. Alors le grain de blé se pourrit, et il en sort un petit brin d'herbe; mais si cette herbe sortait d'abord bien grande, elle n'aurait pas assez de force: le froid de l'hiver vient, qui l'enfonce dans la terre, et l'empêche de sortir, afin qu'elle ait le tems de se nourrir. Si après l'hiver, l'été venait tout de suite, cette herbe serait séchée tout d'un coup, et n'aurait pas le tems de croître. Qu'a fait le bon Dieu? Il a mis le printems, qui n'est ni chaud ni froid, entre l'hiver et l'été; pendant le printems, l'herbe, qui renferme le blé, grandit tout à son aise. Il se forme au bout de cette herbe quantité de petites chambres, et dans chaque chambre, il y a un grain de blé qui grossit petit à petit, jusqu'à ce qu'il soit assez gros. Alors viennent les gran-

des chaleurs qui le mûrissent. Il change de couleur, car il était vert et devient jaune. Chaque grain de blé est environné d'une petite peau qui est jaune, comme je viens de vous le dire; il est dur, mais sous cette peau, on trouve une petite chose blanche comme la neige, on la met entre deux pierres pour la réduire en poussière, et cette poussière blanche, c'est la farine avec laquelle on fait le pain.

LADI SPIRITUELLE.

J'ai mangé le pain jusqu'à présent sans savoir comment il venait, et sans penser à toutes les précautions que Dieu a prises pour me le donner; vraiment, ma Bonne, cela est admirable. L'été prochain, quand j'irai à la campagne, j'examinerai toutes ces merveilles, cela m'amusera beaucoup.

MADEM. BONNE.

Mais cela doit faire autre chose que de vous amuser, ma chère enfant.

LADI SPIRITUELLE.

Quoi donc, ma Bonne?

MADEM. BONNE.

N'admirerez-vous pas la sagesse de Dieu, qui a arrangé toutes les saisons, précisément comme il faut, pour faire venir ce blé? N'admirerez-vous pas sa bonté, qui a fait tout cela pour les hommes et pour vous en particulier? Ne remercierez-vous pas ce bon père, en voyant cette grande quantité d'hommes qui travaillent comme des chevaux à l'ardeur du soleil? Ne direz-vous pas en vous-même : la providence de Dieu est grande d'avoir fait des riches et des pauvres? Sans cela, si je voulais du pain, il faudrait que je travaillasse avec ces pauvres gens? Vous penserez encore : ces pauvres gens ont bien de la peine pour me nourrir, ne serais-je pas bien méchante, si je les maltraitais, si je les méprisais, parce qu'ils sont pauvres?

LADI SENSÉE.

Voilà bien de quoi s'amuser et profiter à la campagne, ma Bonne; je voudrais que quelques dames que je con-

nais, fussent à notre leçon; elles disent qu'elles s'ennuient quand elles sont toutes seules, vous leur apprendriez à s'occuper pour plusieurs semaines.

MADEM. BONNE.

Oh! je vous assure, mes enfans, qu'il y aurait de quoi s'occuper toute sa vie, si on voulait examiner toutes les œuvres de Dieu dans la nature.... Vous bâillez, ladi Mary; la leçon a été bien sérieuse pour vous : mais, pour vous réveiller, j'ai envie de vous faire un conte.

LADI MARY.

Je ne m'ennuie pas, je vous assure, ma Bonne, je veux aussi examiner le blé quand il viendra; mais si vous voulez nous dire un conte, je vous avoue que cela me fera beaueoup de plaisir.

MADEM. BONNE.

Volontiers, ma chère. Il y avait un jour un seigneur et une dame qui étaient mariés depuis plusieurs années, sans avoir d'enfans : ils croyaient qu'il ne leur manquait que cela pour être heureux, oar ils étaient riches et estimés de

tout le monde. A la fin, ils eurent une fille, et toutes les fées qui étaient dans le pays, vinrent à son baptême pour lui faire des dons. L'une dit qu'elle serait belle comme un ange; l'autre, qu'elle danserait à ravir; une troisième, qu'elle ne serait jamais malade; une quatrième, qu'elle aurait beaucoup d'esprit. La mère était bien joyeuse de tous les dons qu'on faisait à sa fille : belle, spirituelle, une bonne santé, des talens! Qu'est-ce qu'on pouvait donner de mieux à cet enfant qu'on nommait *Joliette*? On se mit à table pour se divertir; mais lorsqu'on eut à moitié soupé, on vint dire au père de Joliette que la reine des fées, qui passait par-là, voulait entrer. Toutes les fées se levèrent pour aller au-devant de leur reine; mais elle avait un visage si sévère, qu'elle les fit toutes trembler. Mes sœurs, dit-elle, lorsqu'elle fut assise, est-ce ainsi que vous employez le pouvoir que vous avez reçu du ciel? Pas une de vous n'avez pensé à douer Jo-

liette d'un bon cœur, d'inclinations vertueuses. Je vais tâcher de rémédier au mal que vous lui avez fait; je la doue d'être muette jusqu'à l'âge de vingt ans; plût à Dieu qu'il fut en mon pouvoir de lui ôter absolument l'usage de la langue. En même tems la fée disparut, et laissa le père et la mère de Joliette dans le plus grand désespoir du monde; car ils ne concevaient rien de plus triste que d'avoir une fille muette. Cependant Joliette devenait charmante; elle s'efforçait de parler quand elle eut deux ans, et l'on connaissait par ses petits gestes, qu'elle entendait tout ce qu'on lui disait, et qu'elle mourait d'envie de répondre. On lui donna toutes sortes de maîtres, et elle apprenait avec une promptitude surprenante: elle avait tant d'esprit, qu'elle se faisait entendre par geste, et rendait compte à sa mère de tout ce qu'elle voyait ou entendait. D'abord on admirait cela; mais le père, qui était un homme de bon sens, dit à sa femme: ma chère, vous laissez pren-

dre une mauvaise habitude à Joliette, c'est un petit espion. Qu'avons-nous besoin de savoir tout ce qui se fait dans la ville? On ne se méfie pas d'elle, parce qu'elle est un enfant, et qu'on sait qu'elle ne peut pas parler, et elle vous fait savoir tout ce qu'elle entend: il faut la corriger de ce défaut, il n'y a rien de plus vilain que d'être une rapporteuse.

La mère, qui idolâtrait Joliette, et qui était naturellement curieuse, dit à son mari, qu'il n'aimait pas cette pauvre enfant, parce qu'elle avait le défaut d'être muette; qu'elle était déjà assez malheureuse avec son infirmité, et qu'elle ne pouvait se résoudre à la rendre encore plus misérable en la contredisant. Le mari, qui ne se paya pas de ces mauvaises raisons, prit Joliette en particulier, et lui dit: ma chère enfant, vous me chagrinez. La bonne fée qui vous a rendu muette, avait sans doute prévu que vous seriez une rapporteuse; mais à quoi cela sert-il que vous ne puissiez parler, puisque

vous vous faites entendre par signes? Savez-vous ce qu'il arrivera : vous vous ferez haïr de tout le monde; on vous fuira comme si vous aviez la peste, et on aura raison; car vous causerez plus de mal que cette affreuse maladie. Un rapporteur brouille tout le monde, et cause des maux épouvantables : pour moi, si vous ne vous corrigez pas, je souhaiterais de tout mon cœur que vous fussiez aussi aveugle et sourde. Joliette n'était pas méchante; c'était par étourderie qu'elle découvrait ce qu'elle avait vu; ainsi elle lui promit par signes, qu'elle se corrigerait. Elle en avait intention; mais deux ou trois jours après, elle entendit une dame qui se moquait d'une de ses amies : elle savait écrire alors, et elle mit sur un papier ce qu'elle avait entendu. Elle avait écrit cette conversation avec tant d'esprit, que sa mère ne put s'empêcher de rire de ce qu'il y avait de plaisant, et d'admirer le style de sa fille. Joliette avait de la vanité : elle fut si contente

des louanges que sa mère lui donna, qu'elle écrivait tout ce qui se passait devant elle. Ce que son père lui avait prédit, arriva; elle se fit haïr de tout le monde. On se cachait d'elle; on parlait bas quand elle entrait, et on craignait de se trouver dans les assemblées dont elle était priée. Malheureusement pour elle, son père mourut quand elle n'avait que douze ans; et personne ne lui faisant plus honte de son défaut, elle prit une telle habitude de rapporter, qu'elle le faisait même sans y penser; elle passait toute la journée à espionner les domestiques qui la haïssaient comme la mort: si elle était dans un jardin, elle faisait semblant de dormir pour entendre les discours de ceux qui se promenaient. Mais comme plusieurs parlaient à-la-fois, et qu'elle n'avait pas assez de mémoire pour retenir ce que l'on disait, elle faisait dire aux uns ce que les autres avaient dit; elle écrivait le commencement d'un discours sans entendre la fin, ou la fin sans en savoir le commencement.

commencement. Il n'y avait pas de semaine qu'il n'y eut vingt tracasseries ou querelles dans la ville, et quand on venait à examiner d'où venaient ces bruits, on découvrait que cela provenait des rapports de Joliette. Elle brouilla sa mère avec toutes ses amies, et fit battre trois ou quatre personnes.

Cela dura jusqu'au jour où elle eut vingt ans; elle attendait ce jour avec une grande impatience, pour parler tout à son aise : il vint enfin, et la reine des fées se présentant devant elle, lui dit : Joliette, avant de vous rendre l'usage de la parole, dont certainement vous abuserez, je vais vous faire voir tous les maux que vous avez causés par vos rapports. En même-tems, elle lui présenta un miroir, et elle vit un homme suivi de trois enfans qui demandaient l'aumône avec leur père.

Je ne connais pas cet homme, dit Joliette qui parlait pour la première fois; quel mal lui ai-je causé? Cet homme était un riche marchand, lui répon-

dit la fée : il avait dans son magasin beaucoup de marchandises ; mais il manquait d'argent comptant. Cet homme vint emprunter une somme à votre père, pour payer une lettre-de-change; vous écoutiez à la porte du cabinet, et vous fîtes connaître la situation de ce marchand à plusieurs personnes à qui il devait de l'argent : cela lui fit perde son crédit, tout le monde voulut être payé, et la justice s'étant mêlée de cette affaire, le pauvre homme et ses enfans sont réduits à l'aumône depuis neuf ans. Ah, mon Dieu, madame ! dit Joliette, je suis au désespoir d'avoir commis ce crime; mais je suis riche, je veux réparer le mal que j'ai fait, en rendant à cet homme le bien que je lui ai fait perdre par mon imprudence.

Après cela Joliette vit une belle femme dans une chambre dont les fenêtres étaient garnies de grilles de fer; elle était couchée sur la paille, ayant une cruche d'eau et un morceau de pain à côté d'elle; ses grands cheveux noirs

tombaient sur ses épaules, et son visage était baigné de ses larmes. Ah, mon Dieu ! dit Joliette, je connais cette dame ; son mari l'a menée en France depuis deux ans, et il a écrit qu'elle était morte. Serait-il bien possible que je fusse la cause de l'affreuse situation de cette dame ? Oui, Joliette, répondit la fée ; mais ce qu'il y a de plus terrible, c'est que vous êtes encore la cause de la mort d'un homme que le mari de cette dame a tué. Vous souvenez-vous qu'un soir étant dans un jardin, sur un banc, vous fîtes semblant de dormir, pour entendre ce que disaient ces deux personnes ; vous comprîtes par leurs discours qu'ils s'aimaient, et vous le fîtes savoir à toute la ville. Ce bruit vint jusqu'aux oreilles du mari de cette dame, qui est un homme fort jaloux ; il tua ce cavalier, et a mené cette dame en France ; il l'a fait passer pour morte, afin de pouvoir la tourmenter plus longtems. Cependant cette pauvre dame était innocente. Le gentilhomme lui

parlait de l'amour qu'il avait pour une de ses cousines qu'il voulait épouser ; mais comme ils parlaient bas, vous n'avez entendu que la moitié de leur conversation que vous avez écrite, et cela a causé ces horribles malheurs. Ah ! s'écria Joliette, je suis une malheureuse, je ne mérite pas de voir le jour. Attendez à vous condamner, que vous ayez reconnu tous vos crimes, lui dit la fée. Regardez cet homme couché dans ce cachot, chargé de chaînes ; vous avez découvert une conversation fort innocente que tenait cet homme ; et comme vous ne l'aviez écouté qu'à moitié, vous avez cru entendre qu'il était d'intelligence avec les ennemis du roi. Un jeune étourdi, fort méchant homme, une femme aussi babillarde que vous, qui n'aimaient pas ce pauvre homme qui est prisonnier, ont répété et augmenté ce que vous leur aviez fait entendre de cet homme ; ils l'ont fait mettre dans ce cachot, d'où il ne sortira que pour assommer le rapporteur à

coups de bâton, et vous traiter comme la dernière des femmes, si jamais il vous rencontre. Après cela, la fée montra à Joliette quantité de domestiques sur le pavé, et manquant de pain; des maris séparés de leurs femmes; des enfans déshérités par leurs pères, et tout cela à cause de ses rapports. Joliette était inconsolable et promit de se corriger. Vous êtes trop vieille pour vous corriger, lui dit la fée : des défauts qu'on a nourris jusqu'à vingt ans, ne se corrigent pas après cela, quand on le veut; je ne sais qu'un remède à ce mal, c'est d'être aveugle, sourde et muette pendant dix ans, et de passer tout ce tems à réfléchir sur les malheurs que vous avez causés. Joliette n'eut pas le courage de consentir à un remède qui lui paraissait si terrible : elle promit pourtant de ne rien épargner pour devenir silencieuse; mais la fée lui tourna le dos sans vouloir l'écouter; car elle savait bien que si elle avait eu une vraie envie de se corriger, elle en aurait pris

les moyens. Le monde est plein de ces sortes de gens, qui disent : je suis bien fâchée d'être gourmande, colère, menteuse ; je souhaiterais de tout mon cœur me corriger. Ils mentent assurément, car si on leur dit ; pour corriger votre gourmandise, il ne faut jamais manger hors de vos repas, et rester toujours sur votre appétit, quand vous sortez de table ; pour vous guérir de votre colère, il faut vous imposer une bonne pénitence, toutes les fois que vous vous emporterez : si on leur dit de se servir de ces moyens, ils répondent, cela est trop difficile. C'est-à-dire qu'ils voudraient que Dieu fît un miracle pour les corriger tout-d'un-coup, sans qu'il leur en coûtât aucune peine. Voilà précisément comme pensait Joliette ; mais avec cette bonne volonté, on ne se corrige de rien. Comme elle était détestée de toutes les personnes qui la connaissaient, malgré son esprit, sa beauté et ses talens, elle résolut d'aller demeurer dans un autre pays. Elle vendit donc tout son

bien, et partit avec sa sotte mère. Elles arrivèrent dans une grande ville, où l'on fut d'abord charmé de Joliette. Plusieurs seigneurs la demandèrent en mariage, et elle en choisit un qu'elle aimait passionnément. Elle vécut un an fort heureuse avec lui. Comme la ville dans laquelle elle demeurait était bien grande, on ne connut pas si-tôt qu'elle était une rapporteuse, parce qu'elle voyait beaucoup de gens qui ne se connaissaient pas les uns et les autres. Un jour, après souper, son mari parlait de plusieurs personnes, et il vint dire, qu'un tel seigneur n'était pas un fort honnête homme, parce qu'il lui avaît vu faire plusieurs mauvaises actions. Deux jours après, Joliette étant dans une grande mascarade, un homme couvert d'un *domino* la pria de danser, et vint ensuite s'asseoir auprès d'elle. Comme elle parlait bien, il s'amusa beaucoup de sa conversation, d'autant plus qu'elle savait toutes les histoires scandaleuses de la ville, et qu'elle les racontait avec

beaucoup d'esprit. La femme du seigneur dont son mari lui avait parlé, vint à danser; et Joliette dit à ce masque qui avait un *domino :* cette femme est fort aimable, c'est bien dommage qu'elle soit mariée à un malhonnête homme. Connaissez-vous le mari dont vous parlez si mal, lui demanda le masque? Non, répondit Joliette : mais mon mari qui le connaît parfaitement, m'a raconté plusieurs vilaines histoires qui sont sur son compte; et tout de suite Joliette raconta ces histoires, qu'elle augmenta selon la mauvaise habitude qu'elle avait prise, afin d'avoir occasion de faire briller son esprit. Le masque l'écouta très-attentivement, et elle était fort aise de l'attention qu'il lui donnait, parce qu'elle pensait qu'il l'admirait. Quand elle eut fini, il se leva, et un quart-d'heure après, on vint dire à Joliette que son mari se mourait, parce qu'il s'était battu contre un homme auquel il avait ôté la réputation. Joliette courut toute en pleurs, au lieu où était



Retirez-vous, mauvaise créature . . . . . C'est votre langue et vos rapports qui m'otent la vie.

Dessiné et Gravé par F. Huot

son mari, qui n'avait plus qu'un quart-d'heure à vivre. Retirez-vous, mauvaise créature, lui dit cet homme mourant; c'est votre langue et vos rapports qui m'ôtent la vie; et peu de tems après il expira. Joliette qui l'aimait à la folie, le voyant mort, se jetta toute furieuse sur son épée, et se la passa au travers du corps. Sa mère qui vit cet horrible spectacle, en fut si saisie, qu'elle en tomba malade de chagrin, et mourut ainsi, en maudissant sa curiosité et la sotte complaisance qu'elle avait eue pour sa fille, dont elle avait causé la perte.

LADI SPIRITUELLE.

Il faut avouer que cette Joliette était une méchante créature.

MADEM. BONNE.

Point du tout, ma chère, c'était une fille étourdie, qui avait beaucoup de vanité, qui voulait montrer son esprit, et qui eût été une fort bonne fille, si sa maman lui avait donné le fouet la première fois qu'elle fit un rapport.

LADI SPIRITUELLE.

Mon Dieu! ma Bonne, vous me faites trembler, j'ai de la vanité comme Joliette, je veux montrer de l'esprit en toutes sortes d'occasions, et je suis fort étourdie; si j'allais comme elle causer de si grands malheurs!

MADEM. BONNE.

Vous avez un bon remède, ma chère amie, il faut devenir sourde, aveugle et muette.

LADI MARY.

Mais cela est bien terrible, ma Bonne.

MADEM. BONNE.

Non, mesdames, cela n'est pas aussi terrible que vous le croyez. Quand vous vous trouvez dans une compagnie où l'on parle mal du prochain, devenez sourde, c'est-à-dire, n'écoutez point ces mauvais discours; si vous ne pouvez pas vous empêcher de les entendre, soyez muette au sortir de cette compagnie, c'est-à-dire, ne répétez jamais ce que vous avez entendu. Il faut aussi fermer les yeux sur les actions de votre

prochain. Vous voyez combien cela est de conséquence. J'aimerais mieux vivre dans une forêt avec des voleurs, qu'avec une rapporteuse ; je me méfierai des voleurs ; mais comment se garder d'une personne qu'on croit son amie, à laquelle on n'a jamais fait de mal, et qui à tout moment peut vous exposer aux plus grands malheurs par son indiscrétion ? Je vous avoue, mesdames, que si j'avais remarqué qu'une de vous rapportât ce qui se dit ici, je la chasserais de la compagnie avec ignominie. Mais, mes enfans, je m'apperçois qu'il est déjà bien tard ; nous nous sommes amusés à parler, et je crains que nous n'ayons pas le tems de dire nos histoires. Disons un mot de la géographie. Ladi Sensée, quelles sont les principales rivières d'Angleterre ?

LADI SENSÉE.

La Tamise qui est au sud-est, et qui a son embouchure à l'est dans le grand Océan ; elle passe à Londres. La Saverne qui a sa source dans la princi-

pauté de Galles, et qui a son embouchure au sud-ouest: L'Humbre qui a son embouchure au nord-est de l'Angleterre, et qui est composée de deux rivières qui se joignent; la Trente, qui vient du côté du sud, et l'Ouse, qui vient du côté du Nord.

LADI MARY.

Qu'est-ce qu'une embouchure et une source, ma Bonne? Je n'entends pas ces termes.

MADEM. BONNE.

On appelle source d'une rivière l'endroit où elle commence, et embouchure l'endroit où elle se jette dans la mer ou dans une autre rivière. Continuez, ladi Sensée.

LADI SENSÉE.

La rivière de Twède sépare l'Angleterre de l'Ecosse, aussi bien que le mont Cheviot.

MADEM. BONNE.

Il vous reste à apprendre les noms des cinquante-deux provinces de l'Angleterre, les caps, les golfes et les îles,

mais vous avez toutes vos livres de géographie ; ainsi, vous aurez la bonté de l'apprendre vous-mêmes. Adieu, mes enfans.

XVIIIe. DIALOGUE.

SEIZIEME JOURNÉE.

MADEM. BONNE.

Miss Molly, répétez-nous votre histoire, s'il vous plaît.

MISS MOLLY.

Dieu commanda à Moyse de poser ses mains sur Josué, et de donner son esprit à cet homme, pour conduire son peuple dans la terre qu'il avait promise à Abraham. Moyse obéit à Dieu, et fit souvenir les Israélites de tous les miracles que Dieu avait faits pour l'amour d'eux. Il leur promit que Dieu ne les abandonnerait jamais, s'ils étaient fidèles à observer ses commandemens, et leur fit jurer qu'ils n'y manqueraient

jamais. Après quoi il monta sur une haute montagne, d'où il découvrit cette terre, dans laquelle il ne devait point entrer, à cause de sa désobéissance. Il mourut en cet endroit; mais on n'a jamais su où l'on avait enseveli son corps: il avait vécu cent vingt ans.

LADI MARY.

Ce grand législateur a essuyé bien des traverses pendant sa vie.

MADEM. BONNE.

Toutes ses peines sont finies; et il est heureux depuis bien long-tems. Comparez les cent vingt années qu'il a vécu, avec le grand nombre de celles qui se sont passées depuis ce tems-là; ses peines ont été bien courtes en comparaison du tems qu'il a déjà été heureux, et il le sera encore pendant toute l'éternité. Vous n'auriez pas voulu être à sa place pendant qu'il avait tant de peine; mais n'est-il pas vrai que vous voudriez bien y être à présent?

LADI SENSÉE.

Oui, ma Bonne, je pense quelquefois

à cela, et je dis en moi-même : la vie est bien courte ! et après ma mort, qui arrivera bientôt, je n'aurai plus qu'à être heureuse, si j'ai bien vécu.

LADI CHARLOTTE.

Mais, ma chère amie, vous dites que votre mort arrivera bientôt, et vous n'avez que treize ans ; est-ce que vous êtes consomptive ?

MADEM. BONNE.

Non, ma chère ; ladi Sensée se porte à merveille ; mais quand elle devrait vivre encore cent ans, elle aurait encore raison de dire qu'elle mourrait bientôt. Il y a sept ans que vous êtes au monde, ces sept années se sont écoulées comme sept jours ; le reste de votre vie passera tout aussi vîte ; mais il n'est pas sûr que nous vivions encore long-tems : chaque jour peut être le dernier de notre vie.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, si je pensais à cela, je serais toujours mélancolique ; car, je vous l'avoue, j'ai bien peur de mourir.

MADEM. BONNE.

Vous craignez apparemment de n'avoir pas encore assez fait d'efforts pour vous convertir.

LADI SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, je ne pense pas à cela; mais j'aime la vie : je n'ai presque pas eu de plaisir jusqu'à présent, et je n'ai rendu que peu de visites, à cause que je suis trop jeune. Je voudrais donc, avant de mourir, avoir eu le tems de voir le monde et de me divertir un peu.

MADEM. BONNE.

Que diriez-vous si le fils d'un roi était en prison, et qu'il ne voulût pas sortir de cette prison, parce qu'il n'aurait pas encore été se promener dans le jardin de ce triste lieu ?

LADI SPIRITUELLE.

Je dirais qu'il serait fou, parce qu'il aurait sans doute dans le royaume de son père, des jardins bien plus beaux que celui de la prison.

MADEM. BONNE.

Voilà pourtant ce que vous faites;

ma bonne amie, quand vous dites que vous ne voudriez pas mourir encore, parce que vous souhaitez de voir le monde; cela me fait souvenir d'un petit trait que j'ai lu dans un roman spirituel.

Un prince nommé *Josaphat*, s'étant perdu à la chasse, entendit la plus belle voix du monde. Surpris d'entendre si bien chanter dans un désert, il marcha du côté qu'il entendait la voix, et fut bien surpris de voir que celui qui chantait était un pauvre lépreux, dont le corps était à demi pourri. Eh, mon Dieu! lui dit le prince, comment pouvez-vous avoir le cœur de chanter étant dans une condition si misérable? J'ai bien sujet de me réjouir, lui dit le malade; il y a quarante ans que je suis au monde, c'est-à-dire, qu'il y a quarante ans que mon ame est enfermée dans un corps de boue qui est sa prison. Les murailles de cette prison tombent par morceaux; bientôt mon ame, libre par la destruction de mon corps, va s'en-

voler vers mon Dieu, pour y jouir d'une félicité sans bornes; j'en ai tant de joie, que je ne puis m'empêcher d'élever ma voix vers le ciel, pour célébrer ma délivrance.

LADI CHARLOTTE.

Pour moi, ma Bonne, je ne suis pas fort attachée à la vie; mais je crains la mort, parce que j'ai été bien méchante.

MADEM. BONNE.

Vous avez commencé à vous convertir, ma chère, et vous y travaillez tous les jours; cela doit vous tranquilliser. Dieu est si bon qu'il n'en demande pas davantage. J'avoue que la mort est bien terrible pour ces personnes qui vivent comme si leur ame devait mourir avec leurs corps; qui ne sont occupées que de leurs plaisirs; qui ne pensent non plus à Dieu que s'il n'y en avait point: l'enfer de ces personnes commence dès le tems de leur maladie. J'ai connu une dame de grande qualité qui avait vécu comme cela; elle avait le foie gâté, et les médecins le lui dirent; elle jeta un

grand cri, et leur demanda fortement, si on ne pouvait pas lui faire un autre foie ; car elle était très-ignorante ; elle offrait pour cela tout son bien. Les médecins lui ayant dit qu'il n'y avait point de remède, elle devint comme une enragée, et priait une dame de ses amies de lui brûler la cervelle d'un coup de pistolet. Mais, mes chers enfans, continuons nos histoires.

LADI CHARLOTTE.

Josué ayant succédé à Moyse par ordre de Dieu, envoya deux espions à une ville nommée *Jéricho* ; ils allèrent chez une femme nommée *Rahab* ; mais le roi de Jéricho envoya des soldats chez cette femme pour prendre ces espions. Ils ne les trouvèrent pas, car elle les avait cachés, et le lendemain elle leur dit : je sais que vous êtes venus de la part du vrai Dieu, et qu'il livrera cette ville entre vos mains ; mais puisque je vous ai rendu service, je vous prie de ne me point faire de mal, ni à ma famille. Les espions lui dirent : nous

ne vous feront point de mal; assemblez toute votre famille chez vous, quand nous prendrons cette ville, et mettez un cordon d'écarlatte à votre fenêtre, on ne vous fera aucun mal. Ils retournèrent après cela vers Josué, qui commanda au peuple de se tenir prêt pour passer le Jourdain, qui est un grand fleuve. Les Israélites étaient fort embarrassés, car il n'y avait pas de pont sur le Jourdain; mais Josué commanda aux prêtres de prendre l'arche du Seigneur et d'entrer dans le fleuve. A peine leurs pieds eurent-ils touché l'eau, que le fleuve s'ouvrit en deux pour laisser passer les Israélites; et Dieu dit à Josué: faites prendre douze pierres à la place où les prêtres ont resté au milieu du Jourdain, pendant que le peuple passait, et de ces douze pierres vous en ferez un autel, et quand vos enfans vous demanderont ce que signifie cet autel, vous leur répondrez: c'est pour vous faire souvenir du miracle que Dieu a fait pour l'amour de vous, afin de vous

faire entrer dans la terre qu'il avait promise à Abraham ; et les Israélites obéirent en tout au commandement du Seigneur, et entrèrent dans la terre promise.

LADI MARY.

Dans quelle partie du monde était cette terre promise ?

MADEM. BONNE.

Je vais vous la montrer sur la carte, ma chère ; elle est dans l'Asie, au sud-ouest ; et depuis que les Israélites y ont demeuré, on l'a nommée la Judée ; aujourd'hui elle est plus connue sous le nom de Palestine. Voilà le fleuve du Jourdain, la mer Morte, à la même place où était Sodôme, qui fut brûlée par le feu du ciel. Allons, ladi Mary, dites votre histoire.

LADI MARY.

Aussi-tôt que les Israélites furent entrés dans la terre promise, ils firent du pain avec le blé du pays ; et aussi-tôt la manne cessa de tomber. Cependant

Josué vit un ange qui avait une épée à la main, pour lui montrer que Dieu combattait pour son peuple; et le Seigneur dit à Josué: que les prêtres prennent l'arche du Seigneur, et qu'ils la portent en silence autour des murailles de Jéricho pendant six jours; le septième jour, vous ferez le tour de la ville sept fois, et à la septième fois, les prêtres sonneront de la trompette, et le peuple jettera un cri de réjouissance, aussi-tôt les murailles de la ville tomberont, et chacun entrera de son côté dans cette ville, mais prenez bien garde à ce que je vais vous dire: je ne veux pas qu'on pardonne à aucun des habitans de Jéricho, mais je vous commande de tuer les hommes et les bêtes, excepté Rahab et sa famille. Après cela vous détruirez cette ville, car tous ceux qui y demeurent sont des méchans: je vous défends de garder rien de ce qui sera dans Jéricho, mais vous prendrez l'or, l'argent, le cuivre et le fer, et vous me les consacrerez, et tout le reste sera brûlé. Jo-

sué exécuta ce que Dieu lui avait ordonné. Les murailles de Jéricho tombèrent, et la seule Rahab fut sauvée avec sa famille. Cependant Josué envoya trois mille hommes pour combattre les ennemis; mais les Israélites s'enfuirent, et il y eut trente-six hommes de tués. Josué et les anciens bien affligés, se prosternèrent la face contre terre; mais le Seigneur dit à Josué: ne t'afflige point: ce malheur est arrivé au peuple, parce qu'il y a au milieu de vous un homme qui m'a désobéi, en gardant quelque chose de ce qu'il a pris dans Jéricho; tirez au sort, et je montrerai le coupable que vous tuerez à coups de pierres, et ensuite vous le brûlerez avec ce qu'il a volé. On écrivit donc les noms des tributs d'Israël sur des papiers, et on les plia; ensuite on les tira sans les voir, et le premier nom qui vint fut celui de la tribu de Juda: ensuite on tira les noms de toutes les familles de cette tribu, on tira le nom de la famille de Zara; enfin, dans la

famille de Zara, on tira le nom d'Achan. Alors Josué dit à Achan : mon fils, glorifie le Seigneur, en avouant ce que tu as volé. Achan répondit : j'ai péché contre l'Eternel, et je me suis laissé tenter par un beau manteau, et par de l'or et de l'argent que j'ai enterré dans ma tente. On trouva effectivement toutes ces choses, et Achan fut lapidé, c'est-à-dire, qu'il fut tué à coups de pierres ; et on le brûla ensuite, avec tout ce qui lui appartenait.

MADEM. BONNE.

Avouez, mes enfans, que voilà une histoire bien terrible. Achan s'était caché pour commettre ce vol, et il ne pensait pas que Dieu le voyait, et qu'il trouverait le moyen de découvrir son crime à la face de tout le peuple. Cachez-vous tant qu'il vous plaira pour faire le mal ; choisissez, si vous pouvez, le tems de la nuit, enfermez-vous dans une cave, dans un désert, Dieu est partout, il voit votre crime, et s'il ne le découvre pas à tout le monde, il est sûr qu'il

qu'il vous le reprochera à la face de l'univers au jugement dernier.

LADI MARY.

Qu'est-ce que le jugement dernier, ma Bonne ? Je n'ai jamais entendu parler de cela.

MADEM. BONNE.

Vous vous trompez, ma chère, vous en parlez tous les jours dans votre prière. En disant le symbole, ne dites-vous pas que Jésus-Christ *est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivans et les morts* ?

LADI MARY.

Je dis cela tous les jours, ma Bonne, mais je ne sais pas ce que ces paroles signifient.

MADEM. BONNE.

Je vais vous l'expliquer, ma chère : Le ciel, la terre, et toutes les choses que vous voyez, ne dureront pas toujours, mes enfans. Il viendra un jour où toutes ces choses seront détruites : alors tous les hommes qui seront vivans,

mourront, et ces hommes et tous ceux qui sont morts depuis le commencement du monde, ressusciteront, c'est-à-dire, qu'ils reviendront vivans une seconde fois; car l'ange du Seigneur sonnera de la trompette, en criant: *Levez-vous, morts, et venez au jugement.* Quand tous les hommes seront rassemblés, on ouvrira le livre, dit l'écriture, et l'on verra toutes les bonnes et mauvaises actions que les hommes ont faites pendant leur vie; après cet examen, Jésus-Christ dira aux bons: *Venez, les bénits de mon père, posséder le royaume que je vous ai préparé de toute éternité, car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai été nu, et vous m'avez habillé; j'ai été malade, et vous m'avez donné des remèdes; j'étais en prison, et vous êtes venus me visiter pour me secourir.* Les bons diront: Seigneur, comment vous avons-nous rendu tous ces services? Et Jésus répondra: *Je vous dis en vérité, que toutes les fois*

que vous avez fait du bien à un pauvre et à un affligé pour l'amour de moi, c'est à moi que vous avez fait ce bien, que vous avez rendu ce service. Ensuite Jésus-Christ dira aux méchans : *Retirez-vous de devant moi, maudits, et allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable; car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas voulu donner à manger ni à boire; vous ne m'avez point aidé ni visité quand j'étais nu, malâde et en prison.* A ces paroles, les méchans tomberont dans l'enfer. Là, dit Jésus-Christ, il y aura des pleurs et des grincemens de dents.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, je n'ai pas une goutte de sang dans mes veines, tant je suis effrayée. Mon Dieu! si je pensais souvent à ce que vous venez de dire, je serais une sainte. Allons, je veux me convertir tout de bon, et ne plus craindre la mort, puisque je ne mourrai pas pour tout-à-fait, et que je dois ressusciter un jour. Mais dites-moi, ma Bonne, sera-

ce avec nos propres corps que nous ressusciterons ? Cela me paraît bien difficile à croire. Car enfin, je suppose qu'un homme tombe dans la mer et qu'il soit mangé par vingt poissons, ces poissons seront mangés par vingt hommes ; comment toutes lès parties du corps de cet homme noyé pourront-elles être rassemblées ?

MADEM. BONNE.

Elles seront encore bien plus divisées que vous ne croyez, ma chère ; car enfin ces hommes qui auront mangé les poissons qui se seront nourris de cet homme noyé, mourront à leur tour. La graisse de leurs corps fera venir de l'herbe dans les cimetières où ils seront enterrés ; cette herbe sera mangée par des animaux, ces animaux par d'autres hommes. Cependant, à ces paroles de l'ange : *levez-vous, morts*, la puissance de Dieu rassemblera toutes ces parties.

LADI CHARLOTTE.

Ma Bonne, reprochera-t-il aux hommes les fautes dont ils se seront corrigés ?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère; mais en même-tems on montrera les efforts qu'ils auront faits pour se corriger, et cela sera bien glorieux.

MISS MOLLY.

Mais les méchans seront donc bien honteux, de voir que tous les hommes sauront les péchés qu'ils auront faits en cachette.

MADEM. BONNE.

Ils seront si honteux, qu'ils prieront les montagnes de tomber sur eux et de les écraser; mais leurs vœux seront inutiles; il faudra qu'ils portent la honte de leurs mauvaises actions à la face de tout l'univers.

LADI MARY.

Quant à moi, je pense qu'il est bien aisé de gagner le ciel, puisqu'il n'y a qu'à faire du bien aux pauvres; cela ne me paraît pas bien difficile. Ces gens-là me font tant de pitié, que volontiers je leur donnerais le pain de mon déjeûner, si on voulait me le permettre.

MADEM. BONNE.

Mais si vous aviez bien faim, ma bonne amie ?

LADI MARY.

Et bien, je leur en donnerais la moitié, et je mangerais l'autre. Mais, dites-moi, ma Bonne, je suppose qu'une femme fût bien méchante, qu'elle se mît toujours en colère, qu'elle aimât le vin et les liqueurs, qu'elle fût une menteuse, qu'elle parlât mal de son prochain, cette femme irait-elle au ciel avec tous ces défauts, si elle faisait l'aumône ?

MADEM. BONNE.

Non, ma chère; mais il n'est presque pas possible qu'une femme bien charitable ait tous ces défauts, ou du moins qu'elle ne s'en corrige pas. Mais remarquez, mes enfans, que pour être vraiment charitable, il faut l'être pour l'amour de Dieu. Il y a des gens qui font l'aumône par vanité; d'autres par imitation, pour faire comme les autres, et d'autres pour se débarrasser de l'impor-

tunité des pauvres. Vous sentez bien que de pareilles aumônes ne sont pas celles dont parle Jésus-Christ.

LADI SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, quand on n'a pas beaucoup d'argent, et qu'on a une grosse famille, on ne peut pas faire beaucoup d'aumônes.

MADEM. BONNE.

Cela est vrai, ma chère; mais si l'on ne peut pas donner d'argent aux pauvres, on peut exercer la charité comme si l'on était riche, en pratiquant les autres œuvres de miséricorde. Si une personne vous expose sa pauvreté; vous la consolerez, vous l'exhorterez à prendre son mal en patience; vous la recommanderez aux personnes riches, et vous ferez ainsi la charité; car, consoler les affligés, est une œuvre de miséricorde. C'en est une aussi de reprendre les pécheurs avec douceur et charité; de prier pour eux, et de s'attacher à rendre aux autres tous les petits services que l'on peut. En un mot, mes enfans, une per-

sonne vraiment charitable trouve mille moyens de faire la charité, quoiqu'elle soit pauvre. Disons maintenant un mot de la géographie. Ladi Sensée, comment partage-t-on l'Écosse?

LADI SENSÉE.

En deux parties; celle qu'on nomme méridionale, et la septentrionale: la rivière du Tay les sépare. La capitale de l'Ecosse est Edimbourg, dans la partie méridionale, à l'est.

MADEM. BONNE.

Et comment divisez-vous l'Irlande?

LADI SENSÉE.

En quatre parties, qui étaient autrefois quatre royaumes. On trouve au sud le Mounster; à l'est, le Leinster; au nord, l'Ulster, et à l'ouest, le Connaugt. Dublin, capitale de l'Irlande, est dans le Leinster. Voulez-vous, ma Bonne, que je répète à ces dames ces vers que vous m'avez appris pour m'aider à retenir la géographie?

MADEM. BONNE.

Ils sont mauvais, ma chère; mais

n'importe ; cela aide la mémoire : ainsi vous pouvez les répéter.

LADI SENSÉE.

L'Angleterre, l'Irlande et le peuple Écossois
Ne sont qu'un seul état, jadis en faisaient trois,
Gouvernés par différens princes.
Dans le premier, on voit quarante-deux provinces.
On voit douze provinces au pays des Gallois.
Londres, sur la Tamise, est le séjour des rois.
Twède coule à son nord, et ce fleuve sépare
L'Anglais de l'Écossais, qui fut jadis barbare.
Le Tay se trouve au même lieu,
Et coupe l'Ecosse au milieu.
Edimbourg, ville capitale,
Est dans la part méridionale.

LADI SPIRITUELLE.

Pourquoi dites-vous que ces vers sont mauvais, ma Bonne? Il me semble qu'ils sont bons.

MADEM. BONNE.

C'est que vous ignorez ce qu'il faut pour rendre les vers passables. Il y a, par exemple, une grande faute dans les deux premiers vers ; car, *Écossois* se prononce autrement que *trois* : mais, comme je vous l'ai déjà dit, ces vers ne sont que pour aider la mémoire ; il n'est guère possible d'en faire de bons sur ce

sujet. Mais ladi Sensée ne nous a rien dit pour l'Irlande.

LADI SENSÉE.

Voici les quatre vers qu'on a faits pour ce royaume :

L'Irlande comptait autrefois
Quatre royaumes, quatre rois.
Ce pays pauvre, mais fertile,
Voit Dublin la première entre toutes ses villes.

MADEM. BONNE.

Voilà encore une grande faute dans ces deux derniers vers ; *fertile* est au singulier, et le mot *villes*, qui lui sert de rime, est au plurier, ce qui ne se trouve jamais dans de bons vers.

LADI CHARLOTTE.

Ma Bonne, je retiens les vers plus aisément qu'autre chose ; ainsi je prirai ladi Sensée de me copier ceux qu'elle vient de répéter.

LADI SENSÉE.

Volontiers, ma chère ; je vous les enverrai demain matin.

MADEM. BONNE.

Et vous les apprendrez pour la première leçon. Adieu, mes enfans.

XIXe. DIALOGUE.

DIX-SEPTIEME JOURNÉE.

LADI SPIRITUELLE.

MA Bonne, mon papa m'a prêté un livre, où j'ai lu un joli conte; voulez-vous que je le répète à ces dames?

MADEM. BONNE.

Volontiers, ma chère.

LADI SPIRITUELLE.

Il y avait un prince nommé *Roland*, qui était amoureux d'une princesse nommée *Angélique*. Roland était un fort honnête homme; mais malgré cela, Angélique ne pouvait le souffrir. Il allait à la guerre, et faisait les plus belles actions du monde pour plaire à sa maîtresse. Quand il faisait des prisonniers, il leur disait : je vous donne la liberté, à condition que vous irez trouver Angélique de ma part, et que vous lui direz que je vous ai donné la li-

berté pour l'amour d'elle. Quand il prenait des diamans et d'autres choses précieuses aux ennemis, il les envoyait à cette princesse; mais rien de tout cela ne touchait son cœur, parce qu'elle était une sotte; elle aimait mieux un belle homme qu'un honnête homme, qui avait beaucoup de courage; et Roland n'était point beau, ainsi elle ne voulait pas l'épouser. Un jour qu'elle se promenait dans un bois, elle vit un homme à terre qui était percé de plusieurs coups d'épée; d'abord elle crut qu'il était mort, mais l'ayant regardé de plus près, elle connut qu'il respirait encore, et remarqua qu'il était beau comme le jour. Elle pria des bergers qui étaient proche de là, de porter ce jeune homme dans leur cabanne, et quand il y fut, Angélique en prit soin, mais ce n'était pas par charité, c'est qu'elle aimait ce jeune homme. Quand il fut guéri, elle s'enfuit avec lui, et Roland fut si fâché de cela, qu'il devint fou. Une grande fée eut pitié de

lui, et fut trouver un de ses cousins, nommé *Astolphe* : elle lui donna un cheval qui avait des aîles, et lui dit : montez sur ce cheval, il vous ménera dans le royaume de la Lune, et vous y trouverez la raison de Roland que vous rapporterez. Astolphe monta sur ce cheval aîlé qui le porta jusqu'à la Lune. Alors il vit trois vieilles femmes qui filaient ensemble. L'une, qui se nommait *Clotho*, tenait le fil; la seconde, qui s'appelait *Lachesis*, le tournait dans le fuseau, et *Atropos*, la plus vieille, le coupait. Elles dirent à Astolphe: nous sommes trois sœurs, qu'on appelle les *Parques*; nous filons la vie des mortels : quand un homme vient au monde, l'une de nous prend le fil, l'autre le tourne; mais quand nous le coupons, il faut qu'il meure. Astolphe, qui était fort attaché à la vie, dit aux Parques : mesdames, je suis charmé d'avoir l'honneur de vous faire ma révérence; j'avais entendu parler de vous, mais on ne vous rend pas justice. Les poëtes

disent que vous êtes vieilles, ils mentent, je vous trouve encore très-aimables; et quand je serai retourné sur la terre, je ferai punir sévèrement les auteurs qui ne vous rendront pas justice; car je veux être un de vos plus zélés serviteurs. On voit bien que vous venez de la cour, dit Clotho à Astophe; vous mentez avec une effronterie admirable, et vous flattez de fort bonne grace; mais, mon pauvre garçon, vous perdez vos peines; nous savons que nous sommes vieilles, très-vieilles, et nous ne sommes pas comme les femmes de votre monde, qui sont assez stupides pour ne pas voir que les hommes se moquent d'elles ordinairement quand ils louent avec exagération. Je vois bien ce qui vous engage à nous dire des douceurs; vous voudriez bien que ma sœur Atropos oubliât de couper le fil de votre vie, mais cela ne dépend pas d'elle: le destin conduit nos ciseaux, et toutes les puissances du Ciel, de la Terre et des En-

fers, ne peuvent l'empêcher d'exécuter ses arrêts. Vous mourrez quand il l'ordonnera ; ne vous embarrassez pas du moment, et tâchez seulement de vivre assez bien pour ne pas craindre la mort. Adieu, pensez à faire votre commission. Vous n'avez qu'à suivre le chemin qui est devant vous ; vous trouverez une grande maison, dans laquelle vous entrerez, et l'un de nos domestiques vous enseignera où vous devez chercher la raison de Roland. Astolphe, un peu honteux d'avoir été trouvé flatteur, prit congé des Parques, et trouva la maison dont Clotho lui avait parlé. Le domestique qui gardait cette maison, lui dit : Seigneur, entrez dans cette chambre avec moi, vous trouverez ce que vous cherchez. Astolphe entra dans une grande chambre qui était garnie de planches tout autour, et sur ces planches, il y avait un grand nombre de petites bouteilles rangées, avec des papiers écrits dessus, comme dans la boutique d'un apothicaire. Chacune de

ces bouteilles renferme la raison d'un homme : cherchez celle du seigneur Roland, dit le valet; il y a des étiquettes sur toutes les bouteilles. Mais, mon ami, dit Astophe à ce domestique, je suis tout étonné du grand nombre de bouteilles que je vois ici; je ne croyais pas qu'il y eût tant de fous sur la terre. Vous ne voyez presque rien, lui répondit ce domestique; cette chambre-ci ne renferme que les raisons des fous qui sont à la cour de Charlemagne, votre empereur; mais dépêchez-vous de chercher celle dont vous avez besoin. Astolphe lut les étiquettes, et trouva d'abord, *raison de la jeune Elise.* Vous n'y pensez pas, dit-il au gardien de cette maison, Elise n'est point folle, elle fait l'ornement de la cour de Charlemagne, et moi qui la connais particulièrement, je puis vous assurer qu'elle a beaucoup d'esprit. Et point de raison, ajouta le gardien; est-on raisonnable, quand on sacrifie de sang-froid sa jeunesse, sa santé, sa ré-

putation au desir de se divertir? Elise, livrée à la dissipation, avance la vieillesse pour elle, et mourra à la moitié de sa vie; elle fait du jour la nuit, et de la nuit le jour. Elle craint si fort de se trouver avec elle-même, qu'elle court de tous côtés pour sa propre compagnie; vous la voyez par-tout; elle est de toutes les parties, et tout cela, parce qu'elle craint de trouver un moment pour réfléchir sur elle-même, ce qui la rendrait trop honteuse. Cependant Elise était née avec une raison extraordinaire : remarquez que sa bouteille est beaucoup plus grande que les autres. Permettez-moi de prendre cette bouteille avec celle de Roland, dit Astolphe. Vous le feriez inutilement, répondit le gardien : j'ai descendu plusieurs fois dans votre monde, pour offrir cette bouteille à Elise, elle m'a remercié de fort bonne grâce; elle n'a pu se résoudre à la recevoir. Elle aime le plaisir, elle veut briller dans les compagnies, et elle sait bien que si elle reprenait sa

raison, il faudrait renoncer à ce genre de vie, et briser les chaînes qui l'y retiennent; elle aime ces chaînes, et m'a prié de lui garder sa bouteille jusqu'à ce qu'elle ait quarante ans; elle jure qu'alors elle la prendra jusqu'à la dernière goutte; mais, hélas! elle l'a prendra alors pour son désespoir. Infirme, méprisée, personne ne lui saura gré d'abandonner des plaisirs prêts à la quitter; et sa raison, qui pourrait aujourd'ui lui servir à se corriger, ne servira dans ce tems qu'à la désespérer. Mais passons à d'autres bouteilles. Astolphe lut encore quelques étiquettes; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il trouva une bouteille sur laquelle était écrit: *raison d'Astolphe.* Ah! parbleu, ceci est singulier, s'écria-t-il, me prend-on pour un fou? Apprenez, lui dit son guide, que tous les plus grands fous ne sont pas ceux qui courent les champs comme Roland: tous ceux qui se laissent gouverner par une passion, sont extravagans. Le riche avare, qui

ne laisse manquer du nécessaire, qui s'attire le mépris des honnêtes gens, et tout cela pour serrer écu sur écu, et les laisser à des héritiers qui les dépenseront en se moquant de lui, n'est-il pas un fou? Cet homme entêté de sa noblesse, qui périrait plutôt que de céder le pas à un autre qu'il croit son égal, n'est-il pas un fou? Vous-même, seigneur Astophe, qui courez à la guerre et qui vous exposez tous les jours à vous faire casser la tête, les bras ou les jambes, et cela pour faire parler de vous: n'êtes-vous pas un fou? Non, répondit Astolphe. Un homme de mon rang est fait pour aller à la guerre, et la raison me dit qu'il faut sacrifier ma vie pour mon pays et pour mon prince. Vous avez raison, lui dit son guide; mais en sacrifiant votre vie, vous n'avez jamais pensé ni à votre prince, ni à votre pays, et voilà la folie: vous n'avez eu d'autres pensées que de faire parler de vous, d'acquérir une dignité, de l'emporter sur vos camarades, et voilà l'extrava-

gance. Croyez-moi, prenez votre bouteille jusqu'à la dernière goutte. Il me reste assez de raison pour suivre votre conseil, dit Astolphe; et aussi-tôt ouvrant sa bouteille, il respira tout ce qui était dedans, et fut fort honteux, quand il examina avec sa raison toutes les sottises qu'il avait faites. Il trouva enfin la bouteille de Roland; et après avoir remercié son guide, il revint sur la terre. On eut bien de la peine à attraper Roland pour lui faire respirer sa raison; mais enfin on en vint à bout. A peine l'eut-il reprise, qu'il regarda de tous les côtés, et surpris de se voir tout nu, il demanda qui l'avait mis dans cette situation? On lui dit que c'était le chagrin qu'il avait conçu de la perte d'Angélique. Angélique! dit Roland tout étonné; cette coquette qui écoutait tous les hommes, qui était toute occupée de sa beauté, qui n'aimait que les louanges, qui recevait les présens que les hommes lui donnaient, qui, oubliant qu'elle était une princesse, a

épousé un jeune aventurier, seulement parce qu'il était beau; est-il possible que je sois devenu fou pour une personne si méprisable? Ensuite Roland réfléchissant, dit encore : après tout, c'est un grand bonheur pour moi d'être devenu furieux, cette folie était moins grande que celle qui me rendait amoureux d'Angélique, et elle était bien moins dangereuse; car le plus grand malheur qui puisse arriver à un honnête homme, c'est d'épouser une femme coquette. Tout le monde fut bien surpris d'entendre parler Roland d'une manière si raisonnable. Plusieurs personnes attaquées de la même maladie, prièrent Astolphe de recommencer le voyage en leur faveur; mais la fée n'était pas d'humeur de prêter tous les jours sa voiture. Ainsi, depuis Roland, personne n'a pu parvenir à cette demeure bienheureuse; et ce n'est qu'en faisant les plus grands efforts, qu'on peut parvenir à retrouver sa raison,

quand on l'a perdue en cédant lâchement à quelque passion.

LADI SENSÉE.

Ma Bonne, n'ai-je pas entendu parler de ce Roland dans l'histoire?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère, c'était un des gouverneurs de la Bretagne, sous Charlemagne, et apparemment un grand capitaine; car les faiseurs de romans, qui conservent pour l'ordinaire le vrai caractère des héros, nous le dépeignent comme un homme d'une valeur extraordinaire; mais tout ce que l'histoire nous apprend de lui, c'est qu'il mourut à Ronceveaux, au sortir de l'Espagne, où son maître avait remporté de grands avantages sur les Maures.

LADI SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, je suis fâchée d'apprendre que tout ce qu'on a écrit de Roland n'est pas vrai, je l'aimais beaucoup malgré sa folie.

MADEM. BONNE.

C'est que vous avez du goût pour tout

ce qui est extraordinaire; mais, dans le fond, ces sortes de lectures ne valent pas grand-chose : on peut s'en amuser quelques momens pour se délasser, mais il ne faudrait pas en faire son occupation ordinaire : on accoutume par-là son esprit à aimer le faux : et puis cela prend beaucoup de tems, et à votre âge, c'est une chose bien précieuse. Vous pouvez d'autant mieux vous passer de ces lectures, que vous trouvez dans l'histoire sainte, et même dans l'histoire profane, des faits véritables et plus intéressans que tous ceux qu'on trouve dans les contes et les histoires fabuleuses.

LADI CHARLOTTE.

Mais pourtant, ma Bonne, vous nous dites des contes.

MADEM. BONNE.

Cela est vrai, ma chère, mais c'est que vous êtes encore une petite fille, et qu'il faut bien vous amuser un peu; mais à mesure que vous deviendrez plus raisonnable, je vous dirai moins

de contes, et plus d'histoires. Commencez à nous répéter celle que vous avez apprise.

LADI CHARLOTTE.

Les Israélites avaient déjà détruit, par ordre de Dieu, la ville de Jéricho et celle de Haï; mais les rois de ce pays, au lieu de se soumettre au Seigneur, s'assemblèrent pour détruire les Israélites en leur faisant la guerre. Il y avait parmi ces nations un peuple qu'on appelait les Gabaonites : ce peuple ayant vu les grandes choses que Dieu avait faites pour les Israélites, vit bien qu'il était inutile de leur résister, puisque le Seigneur des armées combattait pour eux; mais comme ils savaient que Dieu avait défendu aux Israélites de faire alliance avec aucun des peuples de ce pays, ils résolurent de les tromper. Pour cela, ils envoyèrent vers eux des ambassadeurs qui avaient des souliers tout déchirés, ils leur donnèrent des pains qui étaient cuits depuis plusieurs jours, ensorte qu'ils étaient fort durs, et les outres

outres où ils mirent leur vin étaient usées et pleines de pièces. Ces ambassadeurs étant arrivés au camp des Israélites, dirent à Josué : nous demeurons bien loin d'ici, et nos peuples ayant appris les merveilles que Dieu a faites pour vous tirer d'Egypte, nous ont envoyés pour faire alliance avec vous, afin que quand vous serez les maîtres de tout ce pays, vous ne nous fassiez point de mal : il y a long-tems que nous sommes en chemin, c'est pourquoi nos souliers sont tout usés, et le pain que nous avons emporté avec nous est dur comme du biscuit. Josué et les principaux d'Israël ne consultèrent point le Seigneur, pour savoir ce qu'ils devaient faire, et jurèrent la paix avec les Gabaonites. Quelques jours après, ils approchèrent de leurs villes pour les prendre, et ils furent bien étonnés, lorsque ce peuple leur dit : vous ne pouvez nous faire aucun mal, car vous avez juré par le nom du Seigneur l'alliance avec nous. Quoique Josué fût

bien fâché d'avoir été trompé, il ne voulut pas manquer à son serment, et dit aux Gabaonites : puisque nous avons juré par le nom du Seigneur de ne vous point tuer, vous vivrez parmi nous; mais parce que vous avez sauvé votre vie par un mensonge, vous serez esclaves, et vous travaillerez à fournir l'eau et le bois pour le service du Seigneur. Les Gabaonites dirent à Josué : nous voulons bien être vos esclaves, nous servirons à tout ce que vous nous commanderez. Ainsi, les Israélites pardonnèrent aux Gabaonites pour garder leur serment.

MISS MOLLY.

Ces pauvres gens ! je mourais de peur qu'on ne les fît mourir. Mais dites-moi, ma Bonne, d'où vient que Dieu a pardonné à ceux-là, et point aux autres ?

MADEM. BONNE.

Je pourrais vous répondre qu'il est le maître d'accorder le pardon à qui il lui plaît ; mais, ma chère, je vais vous dire ce que je pense là-dessus. Dieu ne

fait rien par caprice ; puisqu'il a permis que les Gabaonites trouvassent le moyen de sauver leur vie, je crois que c'est parce qu'ils n'étaient pas si méchans que les autres peuples, et qu'ils avaient dessein de se convertir.

LADI SENSÉE.

Et moi, ma Bonne, je pense qu'ils avaient déjà commencé à se convertir. Ils croyaient au dieu des Israélites, puisqu'ils étaient assurés que ce qu'il avait ordonné ne pouvait manquer d'arriver. Or, croire en Dieu, c'est avoir commencé à se convertir.

MADEM. BONNE.

Je suis de votre sentiment, ma chère ; car Dieu, qui est infiniment juste, punit chacun selon le degré de sa méchanceté : les Gabaonites commençaient à le croire et à le craindre ; il change la peine de mort qu'il avait portée contr'eux en celle de l'esclavage, et leur donne par-là le moyen de le connaître et de se convertir tout-à-fait. Allons,

ladi Mary, continuez l'histoire de l'entrée des Israélites dans la terre promise.

LADI MARY.

Cinq rois s'étant assemblés pour punir les Gabaonites qui s'étaient soumis aux enfans d'Israël, Josué marcha au secours de ses alliés, et donna une grande bataille. Le Seigneur combattit visiblement pour lui, en envoyant une grêle de pierres, qui tua plus d'ennemis que le fer des Israélites. Comme il y avait encore un grand nombre d'ennemis à vaincre, et que la nuit était proche, Josué parla au soleil, et lui commanda de rester à sa place jusqu'à ce que les Israélites eussent remporté une entière victoire. Le soleil obéit à Josué, car le jour dura beaucoup plus long-tems qu'à l'ordinaire, et la nuit ne vint que quand la bataille fut tout-à-fait finie. Josué remporta encore un grand nombre d'autres victoires : ensuite il partagea les pays qu'il avait conquis aux tribus des enfans d'Israël, puis il les fit souvenir des miracles que

Dieu avait faits en leur faveur : il leur demanda s'ils voulaient servir ce Dieu tout-puissant qui les avait tirés d'Egypte, ou les dieux des peuples qu'ils venaient de détruire ? Le peuple répondit avec de grands cris, qu'il ne voulait d'autre Dieu que l'Eternel ; et Josué ayant reçu son serment, mourut âgé de cent dix ans.

MADEM. BONNE.

C'est à vous de parler, miss Molly.

MISS MOLLY.

Les enfans d'Israël n'obéirent point au Seigneur ; car ils se contentèrent de faire payer un tribut à plusieurs des peuples qui habitaient la terre promise, et ne les détruisirent point : or ces peuples adoraient les idoles, et ne voulaient pas adorer le vrai Dieu. Le Seigneur dit donc aux Israélites : parce que vous avez épargné ces peuples contre ma défense, désormais vous ne pourrez plus les détruire ; ils vous engageront à adorer leurs idoles, et je me servirai d'eux pour vous punir. Ce que Dieu avait

prédit, arriva; les Israélites épousèrent des femmes de ces peuples, et ils adorèrent leurs dieux; aussi furent-ils plusieurs fois esclaves de ces peuples. Quand ils étaient bien misérables, ils levaient leurs mains au ciel et demandaient miséricorde; alors Dieu avait pitié d'eux, et leur envoyait des juges pour les gouverner et les délivrer de leurs ennemis; mais ils retombaient bientôt dans le crime par le mauvais exemple de leurs voisins. Une fois le Seigneur leur donna une femme nommée *Débora* pour les conduire, et elle dit à un homme nommé *Barac*: prends dix mille hommes, et va combattre les ennemis du Seigneur. Barac refusa d'aller à la guerre, à moins que Débora ne marchât avec lui contre le roi Sisara, qui avait une armée formidable. Débora lui dit: je marcherai avec toi; mais une autre femme que moi aura l'honneur de la victoire. En effet, Dieu effraya l'armé de Sisara, qui prit lui-même la fuite. Comme il se sauvait, il

entra dans la tente d'une femme nommée *Jahel*, qui descendait du beau-père de Moyse; cette femme le tua, et les enfans d'Israël furent délivrés par cette mort.

LADI SPIRITUELLE.

Je vois bien présentement pourquoi Dieu avait condamné tous ces peuples; c'est qu'ils étaient incorrigibles, et qu'ils faisaient tous leurs efforts pour engager les Israélites à devenir idolâtres.

MADEM. BONNE.

Vos réflexions sont fort justes, ma chère. Dieu est si bon, qu'il ne condamne jamais que les méchans. Or, il ne faut jamais balancer à lui sacrifier les occasions de pécher, sans quoi il est sûr qu'on deviendra bientôt criminelle. Je suppose, par exemple, une jeune dame qui aime beaucoup le monde, les assemblées, qui y passe tout son tems sans penser à prier Dieu, et sans prendre soin de ses enfans; cette dame dira : je sais bien que j'offense

Dieu en négligeant mes devoirs; mais je ne puis me corriger; quand je prends la résolution de rester à la maison, je reçois des invitations; mes amies me viennent chercher, et je n'ai pas la force de résister. Allez à la campagne, dirai-je à cette dame, quittez ces amies qui ne pensent, comme vous, qu'à se divertir; faites connaissance avec quelques dames raisonnables qui aiment à s'occuper des choses utiles. Oh! mais, me dira cette dame, si je restais l'hiver dans ma campagne, je m'ennuierais à mourir, je ne saurais me résoudre à quitter la compagnie de cette autre dame, elle m'amuse; et moi je lui dis: vous êtes une menteuse, quand vous dites que vous voulez vous corriger; vous faites comme les Israélites; vous ne voulez pas sacrifier les occasions du péché, vous pécherez. Une autre aura la mauvaise coutume de se mettre en colère quand elle perdra au jeu; elle vous dira qu'elle voudrait bien se corriger de sa colère, et moi je dirai qu'elle

est une menteuse, si elle ne veut pas quitter le jeu, qui est pour elle une occasion de colère. C'est une chose absolument nécessaire pour être bon, de s'éloigner des occasions d'être méchant. Retenez-le bien, mes enfans.

LADI MARY.

Ma Bonne, vous nous avez dit, il y a quelque tems, que c'était la terre qui tournait, et non pas le soleil : cependant Josué commanda au soleil de s'arrêter et non pas à la terre; est-ce qu'il ne savait pas que le soleil ne marchait pas ?

MADEM. BONNE.

Josué pouvait fort bien ne pas savoir que c'était la terre qui tournait et non pas le soleil, parce que les savans de ce tems-là le croyaient ainsi. Il est vrai que Josué était inspiré du ciel; mais c'était pour conduire les Israélites dans la terre promise, pour les exhorter à demeurer fidèles au Seigneur, et non pas pour leur apprendre les sciences humaines; mais quand Dieu même eût

révélé à Josué que c'était la terre qui tournait, je crois qu'il aurait toujours dit au soleil de s'arrêter; car s'il eût fait ce commandement à la terre, les Israélites eussent cru qu'il était fou; puisqu'ils étaient persuadés qu'elle restait immobile, il eût fallu leur faire de grands discours pour leur faire comprendre cela. Or, Dieu a abandonné la nature aux hommes pour en découvrir eux-mêmes les secrets, il se contente de leur révéler ce qui peut les rendre bons, et non ce qui peut les rendre savans. Nous allons dire un mot de la géographie. Ladi Sensée, quels royaumes trouve-t-on à l'est des îles britanniques?

LADI SENSÉE.

On trouve le Danemarck, qui a la Norwège au nord, ce dernier royaume a la Suède à l'est; à l'est de la Suède, on trouve la grande Russie ou Moscovie. Ce sont-là les cinq parties qu'on trouve au nord de l'Europe, et que je vais répéter tout de suite: 1. Grande-Bretagne,

2. Danemarck, 3. Norwège, 4. Suède, 5. Moscovie. Je vais vous répéter quelques vers qui regardent les quatre dernières :

Le peuple de Norwège et le peuple Danois
Avaient jadis différens princes.
Marguerite soumit la Norwège à ses loïs ;
Depuis, du Danemarck elle est restée province.
Sous Marguerite, les Suédois
Voulurent s'unir aux Danois.
Christierne dans le sang fit nager leurs contrées;
Mais par Gustave délivrées,
Elles sont libres en ce jour ;
Stockholm est capitale, et l'on y voit la cour.
La Moscovie et ses vastes contrées,
Avant Pierre le Grand étaient presque ignorées ;
Ce prince y fit fleurir le commerce et les arts ;
Il bâtit Pétersbourg, où résident les czars :
C'est aujourd'hui sa ville principale,
Avant elle Moscow était la capitale.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, je voudrais bien savoir ce que c'était que cette *Marguerite* ?

MADEM. BONNE.

Cette histoire ennuierait nos petits enfans, elle est trop difficile ; mais si vous voulez venir de bonne heure la première fois, je vous la raconterai.

LADI MARY.

Je vous assure, ma Bonne, que cette histoire ne m'ennuiera pas, quoique je sois la plus petite; dites-la présentement, je vous prie.

MADEM. BONNE.

Je le veux bien, mes enfans; mais, comme je vous l'ai dit, elle pourra vous ennuyer.

Histoire de Marguerite.

Un roi de Danemarck maria sa seconde fille nommée Marguerite, à un prince de Norwège. Elle eut un fils de ce prince; et son mari et son père étant morts, elle eut le crédit de faire nommer son fils roi, au préjudice de sa sœur aînée, et elle fut régente du royaume. Marguerite était si habile, qu'on l'a appelée la Sémiramis du Nord. Son fils mourut; et elle avait si bien établi son autorité, qu'on n'osa lui refuser la couronne. Il est vrai qu'elle gouvernait avec tant de sagesse, que tous ses sujets étaient heureux. Les Suédois n'étaient

pas si tranquilles; ils voulaient que leurs rois n'eussent aucune autorité : les rois voulaient être les maîtres ; cela occasionnait des guerres continuelles. Ils prirent la résolution de se soumettre à Marguerite; mais ils se donnèrent à elle, à certaines conditions qui assuraient leur liberté et leurs lois. Marguerite promit tout ce qu'on voulut ; mais quand elle fut reine de Suède, elle ne tint pas ses promesses et se moqua des Suédois, qui voulurent l'en faire ressouvenir. Les rois qui régnèrent après Marguerite, traitèrent les Suédois encore plus mal ; en sorte qu'ils se révoltèrent. Un roi de Danemarck, qui se nommait *Christierne*, et qui était bien méchant, déclara la guerre aux Suédois, pour les forcer à le reconnaître pour roi ; et comme ils avaient parmi eux un jeune homme nommé *Gustave*, qui avait beaucoup de valeur, Christierne le prit par trahison et l'envoya en Danemarck. Ce méchant prince, étant devenu maître de la Suède, fit mourir tous les

hommes de qualité qu'il avait priés à dîner, et parmi ceux qu'il tua était le père de Gustave. Ce jeune homme, ayant su cela, se sauva et vint dans des montagnes qui sont en Suède, et parce que Christierne avait promis une grosse somme d'argent à ceux qui le tueraient, il fut obligé, pour se cacher, de prendre un pauvre habit et de travailler à la journée. Il fut découvert par une femme, qui vit que le collet de sa chemise était brodé; et il se sauva chez un gentilhomme qu'il croyait de ses amis. Ce gentilhomme le pria de rester chez lui, pendant qu'il irait lui chercher des troupes pour faire la guerre à Christierne. Gustave y consentit: mais quand cet homme fut sorti, sa femme dit à Gustave, que son mari était allé chercher des soldats pour le faire prisonnier. Cette dame l'envoya chez un curé qui était de ses amis, et ce curé cacha Gustave dans une armoire qui était dans son église, et toutes les nuits il lui portait à manger. Ensuite ce curé en-

gagea un grand nombre de paysans à faire la guerre avec Gustave contre Christierne. Les paysans le voulurent bien ; et après bien des fatigues, Gustave rendit la liberté aux Suédois, qui, pour le récompenser, le firent leur roi.

MISS MOLLY.

Je vous assure, ma Bonne, que cette histoire ne m'a pas ennuyée, et que je l'ai fort bien comprise ; je m'en souviendrai en répétant les vers, quand ladi Sensée aura eu la bonté de me les donner par écrit.

XXe. DIALOGUE.

DIX-HUITIÈME JOURNÉE.

LADY MARY.

MA Bonne, il est de bonne heure, n'aurons-nous pas un conte aujourd'hui.

MADEM. BONNE.

Vous aimez terriblement les contes ; mais puisque vous apprenez si bien vos

histoires, je ne puis rien vous refuser. En voici un, il sera un peu long.

LADI CHARLOTTE.

Tant mieux, ma Bonne.

MADEM. BONNE.

Il y avait une fois un roi nommé *Guinguet*, qui était fort avare. Il voulut se marier; mais il ne se souciait pas d'avoir une belle princesse; il voulait seulement qu'elle eût beaucoup d'argent et qu'elle fût plus avare que lui. Il en trouva une telle qu'il la souhaitait. Elle eut un fils qu'on nomma *Tity*, et une autre année, elle accoucha d'un second fils, qu'on nomma *Mirtil*. Tity était bien plus beau que son frère; mais le roi et la reine ne le pouvaient souffrir, parce qu'il aimait à partager tout ce qu'on lui donnait, avec les autres enfans qui venaient jouer avec lui. Pour Mirtil, il aimait mieux laisser gâter ses bonbons, que d'en donner à personne. Il enfermait ses jouets, crainte de les user, et quand il tenait quelque chose dans sa main,

il la serrait si fort, qu'on ne pouvait le lui arracher, même pendant qu'il dormait. Le roi et sa femme étaient fous de cet enfant, parce qu'il leur ressemblait. Les princes devinrent grands, et de peur que Tity ne dépensât son argent, on ne lui donnait pas un sou. Un jour que Tity était à la chasse, un des écuyers, qui courait à chéval, passa auprès d'une vieille femme et la jeta dans la boue: la vieille criait qu'elle avait la jambe cassée; mais l'écuyer n'en faisait que rire. Tity, qui avait un bon cœur, gronda son écuyer, et s'approchant de la vieille avec l'Éveillé, qui était son page favori, il aida la vieille à se relever, et l'ayant prise chacun par un bras, ils la conduisirent dans une petite cabane où elle demeurait. Le prince alors fut au désespoir de n'avoir point d'argent pour donner à cette femme. A quoi me sert-il d'être prince, disait-il, puisque je n'ai pas la liberté de pouvoir faire du bien? Il n'y a de plaisir à être grand seigneur, que parce qu'on a le pouvoir de soula-

ger les misérables. L'Éveillé, qui entendit le prince parler ainsi, lui dit : j'ai un écu pour tout bien, et il est à votre service. Je vous récompenserai quand je serai roi, dit Tity ; j'accepte votre écu pour donner à cette pauvre femme. Tity étant retourné à la cour, la reine le gronda de ce qu'il avait aidé cette pauvre femme à se relever. Le grand malheur quand cette vieille femme serait morte! dit-elle à son fils (car les avares sont impitoyables) : il fait beau voir un prince s'abaisser jusqu'à secourir une misérable gueuse! Madame, lui dit Tity, je croyais que les princes n'étaient jamais plus grands que quand ils fesaient du bien. Allez, lui dit la reine, vous êtes un extravagant, avec cette belle façon de parler. Le lendemain Tity fut encore à la chasse ; mais c'était pour voir comment cette femme se portait. Il la trouva guérie, et elle le remercia de la charité qu'il avait eue pour elle. J'ai encore une prière à vous faire, lui dit-elle ; j'ai des noisettes et des nèfles

qui sont excellentes, faites-moi la grace d'en manger quelques-unes. Le prince ne voulut pas refuser cette femme, de crainte qu'elle ne crût que c'était par mépris : il goûta donc ces noisettes et ces nèfles, et il les trouva excellentes. Puisque vous les trouvez si bonnes, dit la vieille, faites-moi le plaisir d'emporter le reste pour votre dessert. Pendant qu'elle disait cela, une poule qu'elle avait, se mit à chanter, et la vieille pria le prince de si bonne grace d'emporter aussi cet œuf, qu'il le prit par complaisance; mais en même-tems il donna quatre guinées à la vieille; car l'Éveillé lui avait donné cette somme, qu'il avait empruntée de son père, qui était un gentilhomme de campagne. Quand le prince fut à son palais, il commanda de lui donner l'œuf, les nèfles et les noisettes de la bonne femme pour son souper; mais quand il eut cassé l'œuf, il fut bien étonné de trouver dedans un gros diamant; les nèfles et les noisettes étaient aussi remplies de diamans. Quel-

qu'un fut dire cela à la reine, qui courut à l'appartement de Tity, et qui fut si charmée de voir ces diamans, qu'elle l'embrassa et l'appela son cher fils pour la première fois de sa vie. Voulez-vous bien me donner ces diamans, dit-elle à son fils. Tout ce que j'ai est à votre service, lui dit le prince. Allez, vous êtes un bon garçon, lui dit la reine, je vous récompenserai. Elle emporta donc ce trésor, et elle envoya au prince quatre guinées, pliées bien proprement dans un petit morceau de papier. Ceux qui virent ce présent, voulurent se moquer de la reine, qui n'était pas honteuse d'envoyer cette somme pour des diamans qui valaient plus de cinq cens mille guinées; mais le prince les chassa de sa chambre, en leur disant, qu'ils étaient bien hardis de manquer de respect à sa mère. Cependant la reine dit à Guinguet: apparemment que la vieille que Tity a relevée est une grande fée; il faut l'aller voir demain; mais au lieu d'y mener Tity, nous y menerons son

frère; car je ne veux pas qu'elle s'attache trop à ce benêt, qui n'a pas eu l'esprit de garder ses diamans. En même tems elle ordonna qu'on nétoyât les carrosses et qu'on louât des chevaux; car elle avait fait vendre ceux du roi, parce qu'ils coûtaient trop à nourrir. On fit remplir deux de ces carrosses, de médecins, chirurgiens, apothicaires, et la famille royale se mit dans l'autre.

Quand ils furent arrivés à la cabane de la vieille, la reine lui dit, qu'elle venait lui demander excuse de l'étourderie de l'écuyer de Tity. C'est que mon fils n'a pas l'esprit de choisir de bons domestiques, dit elle à la bonne femme; mais je le forcerai de chasser ce brutal. Ensuite elle dit à la vieille qu'elle avait emmené avec elle les plus habiles gens de son royaume pour guérir son pied. Mais la bonne femme lui dit que son pied allait fort bien, et qu'elle lui était obligée de la charité qu'elle avait, de visiter une pauvre femme comme elle. Oh! vraiment, lui dit la reine, nous sa-

vons bien que vous êtes une grande fée, car vous avez donné au prince Tity une grande quantité de diamans. Je vous assure, Madame, dit la vieille, que je n'ai donné au prince qu'un œuf, des nèfles et des noisettes; j'en ai encore au service de votre majesté. Je les accepte de bon cœur; dit la reine, qui était charmée de l'espérance d'avoir des diamans. Elle reçut le présent, caressa la vieille, la pria de la venir voir, et tous les courtisans, à l'exemple du roi et de la reine, donnèrent de grandes louanges à cette bonne femme. La reine lui demanda quel âge elle avait. J'ai soixante ans, répondit-elle. Vous n'en paraissez pas quarante, lui dit la reine, et vous pouvez encore penser à vous marier, car vous êtes fort aimable. A ce discours, le prince Mirtil, qui était très-mal élevé, se mit à rire au nez de la vieille, et lui dit, qu'il aurait bien du plaisir de danser à sa nôce: mais la bonne femme ne fit pas semblant de voir qu'il se moquait d'elle. Toute la

cour partit, et la reine ne fut pas plutôt arrivée dans son palais, qu'elle fit cuire l'œuf, et cassa les noisettes et les nèfles; mais au-lieu de trouver un diamant dans l'œuf, elle n'y trouva qu'un petit poulet, et les noisettes et les nèfles étaient remplies de vers. Aussi-tôt la voilà dans une colère épouvantable. Cette vieille est une sorcière, dit-elle, qui a voulu se moquer de moi; je veux la faire mourir. Elle assembla donc les juges pour faire le procès à la vieille femme; mais l'Eveillé, qui avait entendu tout cela, courut à la cabane, pour lui dire de se sauver. Bon jour, le page aux vieilles, lui dit-elle; car on lui donnait ce nom, depuis qu'il l'avait aidée à se tirer de la boue. Ah! ma bonne mère, lui dit l'Eveillé, hâtez-vous de vous sauver dans la maison de mon père; c'est un très-honnête homme, il vous cachera de bon cœur; car si vous demeurez dans votre cabane, on enverra des soldats pour vous prendre et vous faire mourir. Je vous ai bien de l'obligation, lui dit la vieille; mais je ne crains

pas la méchanceté de la reine. En même tems, quittant la forme d'une vieille, elle parut à l'Éveillé sous sa figure naturelle, et il fut ébloui de sa beauté. Il voulut se jeter à ses pieds; mais elle l'en empêcha, et lui dit: je vous défends de dire au prince, ni à personne au monde, ce que vous venez de voir. Je veux récompenser votre charité; demandez-moi un don. Madame, lui dit l'Eveillé, j'aime beaucoup le prince mon maître, et je souhaite de tout mon cœur de lui être utile; ainsi je vous demande d'être invisible quand je le souhaiterai, afin de pouvoir connaître quels sont les courtisans qui aiment véritablement mon prince. Je vous accorde ce don, reprit la fée; mais il faut encore que je paye les dettes de Tity. N'a-t-il pas emprunté quatre guinées à votre père? Il les a rendues, reprit l'Eveillé: il sait bien qu'il est honteux aux princes de ne pas payer leurs dettes; ainsi, il m'a remis les quatre guinées que la reine lui a envoyées. Jé sais bien cela, dit la fée; mais je sais

aussi

aussi que le prince a été au désespoir de ne pouvoir rendre davantage; car il sait qu'un prince doit récompenser noblement, et c'est cette dette que je veux payer. Prenez cette bourse qui est pleine d'or, et portez-la à votre père: il y trouvera toujours la même somme, pourvû qu'il n'y prenne que pour de bonnes actions. En même tems la fée disparut, et l'Éveillé fut porter cette bourse à son père, auquel il recommanda le secret. Cependant les juges que la reine avait assemblés pour condamner la vieille, étaient fort embarrassés, et ils dirent à cette princesse: comment voulez-vous que nous condamnions cette femme? elle n'a point trompé votre majesté; elle lui a dit: je ne suis qu'une pauvre femme et je n'ai pas de diamans. La reine se mit fort en colère, et leur dit: si vous ne condamnez pas cette malheureuse qui s'est moquée de moi et qui m'a fait dépenser inutilement beaucoup d'argent pour louer des chevaux et payer des médecins, vous aurez sujet de vous en

repentir. Les juges dirent en eux-mêmes: la reine est une méchante femme; si nous lui désobéissons, elle trouvera le moyen de nous faire périr; il vaut mieux que la vieille périsse que nous. Tous les juges condamnèrent donc la vieille à être brûlée toute vive, comme une sorcière. Il n'y en eut qu'un seul qui dit, qu'il aimerait mieux être brûlé lui-même que de condamner une innocente. Quelques jours après la reine trouva des faux témoins qui dirent que ce juge avait mal parlé d'elle. On lui ôta sa charge, et il allait être réduit à demander l'aumône avec sa femme et ses enfans. L'Eveillé prit une grosse somme dans la bourse de son père, et la donnant à ce juge, il lui conseilla de passer dans un autre pays. Cependant l'Eveillé se trouvait par tout, depuis qu'il pouvait se rendre invisible: il apprit beaucoup de secrets; mais comme c'était un honnête garçon, jamais il ne rapportait rien qui pût faire mal à personne, excepté ce qui pouvait servir à son maître. Comme il allait sou-

vent dans le cabinet du roi, il entendit que la reine disait à son mari : ne sommes-nous pas bien malheureux que Tity soit l'aîné? Nous amassons beaucoup de trésors qu'il dissipera aussi-tôt qu'il sera roi; et Mirtil, qui est bon ménager, au lieu de toucher à ses trésors, les aurait augmentés : n'y aurait-il pas moyen de le déshériter? Il faudra voir, lui répondit le roi; et si nous ne pouvons y réussir, il faudra enterrer ces trésors, crainte qu'il ne les dissipe. L'Eveillé entendait aussi tous les courtisans, qui, pour plaire au roi et à la reine, leur disaient du mal de Tity et louaient Mirtil; puis, au sortir de chez le roi, ils venaient chez le prince et lui disaient, qu'ils avaient pris son parti devant le roi et la reine; mais le prince, qui savait la vérité par le moyen de l'Eveillé, se moquait d'eux dans son cœur et les méprisait. Il y avait à la cour quatre seigneurs qui étaient fort honnêtes gens; ceux-là prenaient le parti de Tity, mais ils ne s'en vantaient pas; au contraire, ils l'exhortaient toujours à

aimer le roi et la reine, et à leur être fort obéissant.

Il y avait un roi voisin qui envoya des ambassadeurs à Guinguet pour une affaire de conséquence. La reine, sélon sa bonne coutume, ne voulut pas que Tity parût devant les ambassadeurs. Elle lui dit d'aller dans une belle maison de campagne qui appartenait au roi, parce que, ajouta-t-elle, les ambassadeurs voudront sans doute voir cette maison, et il faudra que vous en fassiez les honneurs. Quand Tity fut parti, la reine prépara tout pour recevoir les ambassadeurs, sans qu'il lui en coûtât beaucoup. Elle prit une jupe de velours et la donna aux tailleurs, pour faire les deux derrières d'un habit à Guinguet et à Mirtil; on fit les devans de ces habits de velours neuf, car la reine pensait que le roi et le prince étant assis, on ne verrait pas le derrière de leurs habits. Pour les rendre magnifiques, elle prit les diamans qu'on avait trouvés dans les nèfles, pour servir de

boutons à l'habit du roi; elle attacha à son chapeau le diamant qui avait été trouvé dans l'œuf, et les petits qui étaient sortis des noisettes, furent employés à faire des boutons à l'habit de Mirtil, et une pièce, un collier et des nœuds de manche à la reine. Véritablement ils éblouissaient avec tous ces diamans. Guinguet et sa femme se mirent sur leur trône; et Mirtil se mit à leurs pieds; mais à peine les ambassadeurs furent-ils entrés dans la chambre, que les diamans disparurent, et il n'y eut plus que des nèfles, des noisettes et un œuf. Les ambassadeurs crurent que Guinguet s'était habillé d'une manière si ridicule, pour faire affront à leur maître; ils sortirent tous en colère, et dirent que leur maître leur apprendrait qu'il n'était pas un roi de nèfles. On eut beau les rappeler, ils ne voulurent rien écouter et s'en retournèrent dans leur pays. Guinguet et sa femme restèrent fort honteux et fort en colère. C'est Tity qui nous a joué ce

tour, dit-elle au roi quand il fut seul avec elle, il faut le déshériter et laisser notre couronne à Mirtil. J'y consens de tout mon cœur, dit le roi. En même-tems, ils entendirent une voix qui leur dit : si vous êtes assez méchans pour le faire, je vous casserai tous les os les uns après les autres. Ils eurent une grande peur d'entendre cette voix, car ils ne savaient pas que l'Eveillé était dans leur cabinet et qu'il avait entendu leur conversation. Ils n'osèrent donc pas faire aucun mal à Tity ; mais ils faisaient chercher la vieille de tous les côtés pour la faire mourir, et ils étaient au désespoir de ce qu'on ne pouvait la trouver. Cependant le roi Violent, qui était celui qui avait envoyé des ambassadeurs à Guinguet, crut que véritablement on avait voulu se moquer de lui, et résolut de se venger, en déclarant la guerre à Guinguet. Ce dernier en fut d'abord bien fâché, car il n'av[...] pas de courage et craignait d'être t[...] mais la reine lui dit : ne vous affli[...]

point ; nous enverrons Tity commander notre armée, sous prétexte de lui faire honneur : c'est un étourdi qui se fera tuer, et alors nous aurons le plaisir de laisser la couronne à Mirtil. Le roi trouva cette invention admirable, et ayant fait revenir Tity de la campagne, il le nomma généralissime des troupes ; et pour lui donner plus d'occasions d'exposer sa vie, il lui donna aussi plein pouvoir pour faire la guerre ou la paix.

Comme ce conte est encore fort long, mes enfans, et que nous n'aurions pas le tems de dire nos histoires, je le garderai pour la première fois.

LADI MARY.

Je vous assure, ma Bonne, que je ne dormirai pas tranquillement jusqu'à ce tems-là ; achevez-le aujourd'hui, s'il vous plaît.

MADEM. BONNE.

Ma chère amie, il faut savoir se priver d'un plaisir, quand il est question de faire son devoir. Je finirai ce conte si vous le voulez absolument ; mais

nous manquerons à des choses plus nécessaires, et cela ne serait pas bien; pour être bonne, il ne faut pas s'accoutumer à suivre ses fantaisies : je vous conseille donc de faire ce petit sacrifice; autrement je penserai que vous n'aurez jamais le courage de sacrifier le plaisir au devoir.

LADI MARY.

Et bien, disons donc nos histoires; mais je vous assure que cela me coûte un peu.

MADEM. BONNE.

Il en coûte souvent quelque chose pour faire ce que l'on doit; mais c'est pourtant de l'habitude à se vaincre dans ces petites choses, que dépend votre bonheur pendant toute votre vie. Quand vous serez grande, ma bonne amie, si vous n'êtes point accoutumée à vous gêner un peu, vous ne ferez jamais rien à propos. Vous aurez envie de vous promener, quand il faudra rester à la maison : vous voudrez lire, quand il sera nécessaire de sortir; et

toujours vous serez dans le dérangement. Il faut se faire une règle, et quand elle est arrangée, il ne faut jamais l'abandonner par fantaisie, sans une grande nécessité. Voyons donc l'histoire de ladi Charlotte.

LADI CHARLOTTE.

Les enfans d'Israël ayant encore adoré des idoles, Dieu les abandonna aux Madianites qui les tourmentèrent. Ces peuples venaient dans le tems de la moisson; ils gâtaient les fruits et les blés et prenaient tous les troupeaux. Alors le peuple reconnut sa faute, et demanda pardon au Seigneur. Dieu, touché de son repentir, envoya son ange à un homme nommé Gédéon, et l'ange lui dit: *très-fort et très-vaillant homme, le Seigneur est avec toi*; il a écouté les pleurs d'Israël, marchez contre les Madianites et vous les vaincrez. Ensuite l'Eternel lui apparut et lui commanda de détruire l'autel de Baal qui était à son père. Gédéon obéit; le peuple voulait le faire mourir; mais

le père de Gédéon dit au peuple : ne prenez point le parti de Baal ; s'il est Dieu, qu'il se venge lui-même. Cependant les Madianites, les Amalécites et les Orientaux assemblèrent une armée innombrable contre Israël ; Gédéon, sonnant de la trompette, assembla aussi une grande armée d'Israélites ; mais Dieu dit à Gédéon : vous avez une trop grande armée ; si vous battiez les ennemis avec ces troupes, le peuple dirait : c'est moi qui ai remporté la victoire, et ce n'est pas la main du Seigneur qui a détruit nos ennemis. Gédéon choisit alors trois cents soldats des plus braves, il les divisa en trois bandes, ils prirent chacun une trompette d'une main et une cruche vide de l'autre, dans laquelle ils mirent un flambeau. Etant arrivés au camp des ennemis, ils sonnèrent tous de la trompette et cassèrent leurs cruches en criant : *l'épée du Seigneur et de Gédéon.* A ces paroles, les ennemis s'enfuirent, et tournant leurs épées les uns contre les autres, ils s'entretuèrent.

MADEM. BONNE.

Continuez, miss Molly.

MISS MOLLY.

Alors Gédéon fit dire à tous les Israélites de poursuivre les ennemis, et ils en tuèrent cent vingt mille. Le peuple dit à Gédéon après la victoire : soyez notre roi et votre fils après vous ; mais Gédéon leur répondit : vous ne devez pas avoir d'autre roi que Dieu. Gédéon mourut dans une grande vieillesse, et laissa après sa mort, soixante et dix fils légitimes et un bâtard. Après la mort de Gédéon, les Israélites obéirent à ses fils ; mais oubliant bientôt les obligations qu'ils avaient à Gédéon, ils écoutèrent les mauvais discours de son bâtard, qui se nommait Abimélec, et le reconnurent pour maître. Ce méchant homme fit mourir tous ses frères à la réserve du plus jeune, qui se nommait Jothan, et qui s'était caché. Celui-ci reprocha au peuple son ingratitude, et lui prédit qu'Abimélec leur ferait beau-

coup de mal. Cela arriva comme il l'avait prédit. Abimélec fit mourir un grand nombre de personnes, et comme il allait mettre le feu à une tour pour la brûler avec ceux qui étaient dedans, une femme lui jeta sur la tête une pierre de meule qui le blessa mortellement. Alors Abimélec commanda à son écuyer de lui passer son épée au travers du corps, afin qu'il ne fût pas dit qu'il était mort de la main d'une femme.

MADEM. BONNE.

Remarquez, mes enfans, le soin que Dieu a de punir les crimes. Les enfans d'Israël furent ingrats envers les enfans de Gédéon; il se sert d'Abimélec pour les punir, et ensuite il punit Abimélec lui-même. Continuez, ladi Mary.

LADI MARY.

Une autre fois, les enfans d'Israël abandonnèrent encore le Seigneur pour adorer de faux dieux, et il les abandonna aux Ammonites et aux Philistins. Alors ils demandèrent du secours au Seigneur, qui leur dit : demandez

du secours aux dieux que vous avez servis. A la fin pourtant Dieu eut pitié d'eux, et leur inspira de choisir Jephté pour leur chef. Ce Jephté était un bâtard, et les enfans légitimes l'avaient chassé de la maison de son père. Toutefois il leur pardonna et se mit à leur tête pour combattre les ennemis. Avant le combat, il dit tout haut : Seigneur, si vous me donnez la victoire, je promets de vous sacrifier la première personne qui paraîtra à mes yeux, quand je rentrerai dans la ville. Il remporta la victoire; et sa fille ayant appris cette bonne nouvelle, vint au-devant de lui avec ses compagnes qui jouaient des instrumens, et elle marchait la première. Quand Jephté vit sa fille unique, il détourna les yeux et déchira sa robe; car il n'avait que cette fille qui était fort bonne, et il l'aimait beaucoup. Elle fut fort surprise de voir la douleur de son père dans un jour de réjouissance; mais quand il eut dit qu'il était affligé à cause d'elle, parce

qu'il était obligé de la sacrifier au Seigneur, à cause de son vœu; elle lui dit: ne vous affligez pas, je consens de mourir, puisque vous l'avez promis à Dieu. Elle demanda deux mois pour pleurer avec ses compagnes, parce qu'elle n'avait point d'enfans; car c'était une honte dans ce tems-là de n'en point avoir; et au bout de deux mois, elle revint trouver son père qui la sacrifia au Seigneur.

LADI SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, est-ce que Jephté aurait fait un péché, s'il n'avait pas sacrifié sa pauvre fille? Le bon Dieu peut-il aimer de tels sacrifices?

MADEM. BONNE.

Non, ma chère, Dieu a en horreur le sang des hommes: Jephté avait fait un serment imprudent, et il eut tort de l'exécuter. Les Israélites, qui avaient commerce avec les peuples qu'ils avaient laissé subsister contre l'ordre du Seigneur, prirent leurs mauvaises coutumes; or, les peuples de Tyr et de

Sydon immolaient des hommes à un de leurs dieux, qu'on nommait Saturne. Jephté, qui avait été chassé trop jeune de la maison de son père, n'était pas instruit dans la loi de Dieu; il crut donc faire une merveille, en offrant à Dieu un sacrifice pareil à celui que les Tyriens offraient à Saturne. Son intention était bonne, et son action mauvaise; mais j'admire le courage de sa fille, qui se soumet sans murmurer à la volonté de son père, et cela au moment qu'il était devenu un grand seigneur, et qu'elle allait être honorée comme la fille de celui qui avait sauvé le peuple.

LADI CHARLOTTE.

Mais, ma Bonne, pourquoi était-il honteux de mourir sans enfans?

MADEM. BONNE.

Pour vous expliquer ce que je pense là-dessus, mes enfans, il faut que je vous rappelle ce que Dieu dit au serpent, avant de chasser Adam et Eve du paradis terrestre: *Tu as vaincu la femme, et la femme t'écrasera la tête.*

Ce serpent, c'était le diable, et Dieu voulait dire, qu'un jour son fils, qui était Dieu comme lui, se ferait homme, et naîtrait d'une femme; je pense donc, que toutes les femmes juives prétendaient à l'honneur de voir naître le Messie dans leurs familles, et que c'était pour cela qu'elles souhaitaient d'avoir des enfans.

LADI MARY.

Ma Bonne, permettez-moi de vous faire une question sur une chose qui me tient à l'esprit depuis une heure. Dans le conte du prince Tity, vous nous avez dit, que la reine avait trouvé un poulet, au lieu d'un diamant, dans l'œuf que la fée lui avait donné: comment pouvait-il être venu un poulet dans cet œuf?

MADEM. BONNE.

C'est qu'il y a un poulet dans les œufs, ma chère; je vais sonner pour en demander un, et je vous ferai voir un poulet dedans.... Voyez-vous cette pe-

tite chose blanche qui tient à ce jaune ? Il y a un poulet enfermé dedans.

MISS MOLLY.

Cela est admirable, ma Bonne. Est-ce que tous les poulets que nous mangeons, viennent d'une petite chose blanche comme celle-là ?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère : cette petite chose s'appelle germe. Quand la poule veut avoir des poulets, elle reste sur ses œufs pendant quarante jours, et, en les échauffant, elle fait sortir le poulet de ce germe. Quand il est sorti, il se nourrit d'abord du blanc et du jaune de cet œuf ; et quand il n'y a plus rien à manger, et qu'il est assez fort, il casse la coquille de l'œuf avec son petit bec, et il sort.

LADI SPIRITUELLE.

J'ai remarqué cela à la campagne, et j'admire la patience de la poule. Cette pauvre bête ne sortait point de là ; elle était sèche comme un bâton, et on était obligé de lui apporter à manger,

sans quoi je crois qu'elle serait morte de faim.

MADEM. BONNE.

Admirez la providence, qui permet que cette pauvre bête ait tant d'attachement pour sa famille, qui n'est pas encore venue. Quand ses poulets sont sortis de la coquille, quelle est son inquiétude pour les défendre ! La poule est fort timide, elle a peur de tout; cependant, si on attaque ses poulets, elle devient hardie comme un lion, elle attaque un chien, elle sauterait à la face d'un homme.

LADI SPIRITUELLE.

J'ai vu une poule à qui on avait fait couver des œufs de canards; quand ils furent grands ils se jetèrent dans l'eau, et la pauvre poule, qui ne pouvait pas les suivre, se désespérait.

MADEM. BONNE.

Admirez encore la providence. Vous voyez combien cette poule est attachée à ses petits poulets, tant qu'ils ont besoin d'elle; mais, aussi-tôt qu'ils sont

grands, et qu'ils peuvent se passer d'elle, elle les abandonne et ne les connaît même pas. D'où vient que ce prodigieux attachement disparaît tout-d'un-coup dans tous les animaux ? c'est qu'il n'est point nécessaire à la conservation de l'espèce. Rien d'inutile dans la nature ; tout y est à sa place, et l'on aurait beau imaginer, on ne pourrait jamais rien trouver de plus parfait. Par exemple, mes enfans, croiriez-vous bien qu'il n'y a pas dans tout l'Univers, deux choses qui soient absolument semblables ?

LADI SENSÉE.

Quoi, ma Bonne, dans toutes les feuilles qui sont sur cet arbre, il n'y en a pas deux semblables ?

MADEM. BONNE.

Non, ma chère, ni même dans tout le monde. Un grand philosophe, qui se promenait dans un parc avec une princesse, fit un jour cette proposition. On se moqua de lui, et tous les seigneurs qui étaient à la suite de cette

princesse, passèrent toute la journée à mettre des feuilles à côté l'une de l'autre; ils ne purent jamais en trouver deux semblables. Mais, mes enfans, il y a une autre chose à laquelle vous ne faites pas d'attention. Tous les hommes ont au visage un nez, deux yeux, une bouche, un menton, des sourcils, des joues. Cependant, ces mêmes parties, presque faites toutes de la même manière, sont si différentes, qu'il n'y a pas deux hommes qui se ressemblent parfaitement. Où est l'ouvrier qui pourrait mettre une telle diversité dans ses ouvrages?

LADI SPIRITUELLE.

En vérité, ma Bonne, vous avez raison de dire que nous sommes environnées de miracles auxquels nous ne pensons pas. Et les esprits sont-ils aussi différens que les visages?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère. L'ouvrier qui a fait toutes ces choses, pourrait en faire d'autres sans nombre, qui ne se ressemble-

raient pas. Mais il est temps de nous quitter, mes enfans. Réfléchissez quelquefois à toutes ces choses, cela vous donnera occasion d'admirer la sagesse et la science du Créateur.

XXIe. DIALOGUE.

DIX-NEUVIÉME JOURNÉE.

LADI MARY.

MA Bonne, vous nous avez promis d'achever le conte du prince Tity.

MADEM. BONNE.

Oui, mes enfans: nous en sommes restés à l'endroit où le roi lui donna le commandement de son armée, pour le faire périr.

Tity, étant arrivé sur les frontières du royaume de son père, résolut d'attendre l'ennemi, et s'occupa à faire bâtir une forteresse dans un petit passage, par lequel il fallait entrer. Un jour qu'il regardait travailler les soldats, il eut soif,

et voyant une maison sur une montagn
voisine, il y monta pour demander
boire. Le maître de la maison, qui
nommait Abor, lui en donna, et com
le prince allait se retirer, il vit en
dans cette maison une fille si belle, q
en fut ébloui. C'était Biby, fille d'A
et le prince, charmé de cette belle fi
retourna souvent à cette maison, s
différens prétextes. Il parla souven
Biby, et, trouvant qu'elle était fort sa
et qu'elle avait beaucoup d'esprit, il
sait en lui-même : si j'étais mon maît
j'épouserais Biby ; elle n'est pas n
princesse, mais elle a tant de vertu
qu'elle est digne de devenir reine. To
les jours il devenait plus amoureux d
cette fille ; et enfin, il prit la résolutio
de lui écrire. Biby, qui savait qu'une
honnête fille ne reçoit point de lettres
des hommes, porta celle du prince à
son père, sans l'avoir décachetée. Abor,
voyant que le prince était amoureux de
sa fille, demanda à Biby si elle aimait
Tity. Biby, qui n'avait jamais menti



C'étoit Bibi, fille d'Abor.

Dessiné et Gravé par F. Huot

lans toute sa vie, dit à son père, que le
prince lui avait paru si honnête homme,
qu'elle n'avait pu s'empêcher de l'aimer;
mais, ajouta-t-elle, je sais bien qu'il ne
peut m'épouser, parce que je ne suis
qu'une bergère; ainsi je vous prie de
m'envoyer chez ma tante qui demeure
bien loin d'ici. Son père la fit partir le
même jour, et le prince fut si chagrin
de l'avoir perdue, qu'il en tomba malade. Abor lui dit: mon prince, je suis
bien fâché de vous chagriner; mais,
puisque vous aimez ma fille, vous ne
voudriez pas la rendre malheureuse;
vous savez bien qu'on méprise comme
la boue, une fille qui reçoit les visites
d'un homme qui l'aime et qui ne veut
pas l'épouser. Ecoutez, Abor, dit le
prince, j'aimerais mieux mourir que de
manquer de respect à mon père, en me
mariant sans sa permission; mais promettez-moi de me garder votre fille, et
je vous promets de l'épouser quand je
serai roi: je consens à ne point la voir
jusqu'à ce tems-là. En même-tems la

fée parut dans la chambre, et surprit beaucoup le prince, car il ne l'avait jamais vue sous cette figure. Je suis la vieille que vous avez secourue, dit-elle au prince. Vous êtes si honnête homme, et Biby est si sage, que je vous prends tous les deux sous ma protection. Vous l'épouserez dans deux ans; mais, jusqu'à ce tems, vous aurez encore bien des traverses. Au reste, je vous promets de vous rendre une visite tous les mois, et je mènerai Biby avec moi. Le prince fut enchanté de cette promesse, et résolut d'acquérir beaucoup de gloire pour plaire à Biby. Le roi Violent vint lui offrir la bataille, et Tity non-seulement la gagna, mais encore Violent fut fait prisonnier. On conseillait à Tity de lui ôter tout son royaume; mais il dit: je ne veux pas faire cela; les sujets qui aiment toujours mieux leur roi qu'un étranger, se révolteraient et lui rendraient la couronne; Violent n'oublierait jamais sa prison, et ce serait une guerre continuelle qui rendrait deux peuples malheureux:

heureux:

heureux : je veux au contraire rendre la liberté à Violent, et ne lui rien demander pour cela ; je sais qu'il est généreux, il deviendra mon ami, et son amitié vaudra mieux pour nous, que son royaume, qui ne nous appartient pas : et j'éviterai par-là une guerre qui coûterait la vie à plusieurs milliers d'hommes. Ce que Tity avait prévu, arriva. Violent fut si charmé de sa générosité, qu'il jura une alliance éternelle avec le roi Guinguet et avec son fils.

Cependant Guinguet fut fort en colère, quand il apprit que son fils avait rendu la liberté à Violent, sans lui faire payer beaucoup d'argent : ce prince avait beau lui représenter qu'il lui avait donné ordre d'agir comme il le voudrait, il ne pouvait lui pardonner. Tity, qui aimait et respectait son père, tomba malade de chagrin de lui avoir déplu. Un jour qu'il était seul dans son lit, sans penser que c'était le premier jour du mois, il vit entrer par la fenêtre deux jolis serins, et fut fort surpris lorsque

ces deux serins, reprenant leurs formes naturelles, lui présentèrent la fée et sa chère Biby. Il allait remercier la bonne fée, quand la reine entra dans son appartement, tenant dans ses bras un gros chat qu'elle aimait beaucoup, parce qu'il prenait les souris qui mangeaient ses provisions, et qu'il ne lui coûtait rien à nourrir. D'abord que la reine vit les serins, elle se fâcha de ce qu'on les laissait courir, parce que cela gâtait les meubles. Le prince lui dit qu'il les ferait mettre dans une cage; mais elle répondit qu'elle voulait qu'on les prît dans le moment, qu'elle les aimait beaucoup, et qu'elle les mangerait à son dîner. Le prince désespéré eut beau crier, tous les courtisans et les domestiques couraient après les serins, et on ne l'écoutait pas. Un valet prit un balai, et fit tomber à terre la pauvre Biby. Le prince se jeta hors de son lit pour la secourir; mais il serait arrivé trop tard, car le chat de la reine s'était échappé de ses bras, et allait l

tuer d'un coup de griffe, lorsque la fée, prenant tout-d'un-coup la figure d'un gros chien, sauta sur le chat et l'étrangla; ensuite elle prit, aussi bien que Biby, la figure d'une petite souris, et elles s'enfuirent toutes deux par un petit trou qui était dans un coin de la chambre. Le prince était tombé évanoui à la vue du danger qu'avait couru sa chère Biby; mais la reine n'y fit pas d'attention, elle n'était occupée que de la mort de son chat, pour lequel elle jetait des cris horribles: elle dit au roi qu'elle se tuerait, s'il ne vengeait pas la mort de ce pauvre animal; que Tity avait commerce avec des sorciers pour lui donner du chagrin, et qu'elle n'aurait pas un moment de repos qu'il ne l'eût déshérité pour donner la couronne à son frère. Le roi y consentit, et lui dit que le lendemain il ferait arrêter le prince, et qu'on lui ferait son procès. Le fidèle Eveillé ne s'était pas endormi dans cette occasion; il s'était glissé dans le cabinet du roi, et vint tout de suite avertir

le prince. La peur qu'il avait eue lui avait ôté la fièvre, et il se disposait à monter à cheval pour se sauver, lorsqu'il vit la fée qui lui dit : je suis lasse des méchancetés de votre mère et de la faiblesse de votre père ; je vais vous donner une bonne armée, allez les prendre dans leur palais, vous les mettrez dans une prison avec leur fils Mirtil, vous monterez sur le trône, et vous épouserez Biby tout de suite. Madame, dit le prince à la fée, vous savez que j'aime Biby plus que ma vie ; mais le desir de l'épouser ne me fera jamais oublier ce que je dois à mon père et à ma mère, et j'aimerais mieux périr tout-à-l'heure, que de prendre les armes contr'eux. Venez que je vous embrasse, lui dit la fée ; j'ai voulu éprouver votre vertu ; si vous aviez accepté mes offres, je vous aurais abandonné ; mais puisque vous avez eu le courage d'y résister, je serai toujours de vos amies : je vais vous en donner une preuve. Prenez la forme d'un vieillard, et si

de ne pouvoir être reconnu sous cette figure, parcourez votre royaume; instruisez-vous de toutes les injustices qu'on commet contre vos pauvres sujets, afin de les réparer quand vous serez roi; l'Eveillé, qui restera à la cour, vous rendra compte de tout ce qui arrivera pendant votre absence. Le prince obéit à la fée, et il vit des choses qui le firent frémir. On vendait la justice, les gouverneurs pillaient le peuple, les grands maltraitaient les petits, et tout cela se faisait au nom du roi. Au bout de deux ans, l'Eveillé lui écrivit que son père était mort, et que la reine avait voulu faire couronner son frère; mais que les quatre seigneurs, qui étaient honnêtes gens, s'y étaient opposés, parce qu'il les avait avertis qu'il était vivant, qu'ainsi la reine s'était sauvée avec son fils dans une province qu'elle avait fait révolter. Tity, qui avait repris sa figure, alla dans sa capitale, et fut reconnu roi, après quoi il écrivit une lettre fort respectueuse à la

reine, pour la prier de ne point causer de révolte : il lui offrit aussi une bonne pension pour elle et pour son frère Mirtil. La reine, qui avait une grosse armée, lui écrivit qu'elle voulait la couronne, et qu'elle viendrait la lui arracher de dessus la tête. Cette lettre ne fut pas capable de porter Tity à sortir du respect qu'il devait à la reine ; mais cette méchante femme ayant appris que le roi Violent venait au secours de son ami Tity avec un grand nombre de soldats, elle fut forcée d'accepter les propositions de son fils. Ce prince se vit donc paisible possesseur de son royaume ; et il épousa la belle Biby, au contentement de tous ses sujets, qui furent charmés d'avoir une si belle reine.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, ce prince répara-t-il le mal qu'on avait fait à ses sujets ?

MADEM. BONNE.

C'est ce que je vous dirai la première fois, mes enfans ; il nous reste à parler

de la vie de Tity quand il fut roi, mais cela serait trop long pour cette fois.

LADI MARY.

Et verrons-nous aussi ce que devint l'Eveillé? Je l'aime bien, c'était un bon garçon.

MADEM. BONNE

Oui, ma chère; présentement, dites votre histoire.

LADI MARY.

Après avoir eu plusieurs autres juges, les enfans d'Israël retournèrent à l'idôlatrie, et Dieu permit aux Philistins de les tourmenter: quand ils eurent beaucoup souffert, ils demandèrent pardon à Dieu, qui, touché de leurs larmes, résolut de leur envoyer un libérateur. Pour cela, l'ange du Seigneur apparut à une femme qui était stérile, et lui dit: je te déclare que tu auras un fils qui délivrera Israël, et sera consacré au Seigneur pour perdre les Philistins; c'est pourquoi tu ne boiras point de vin, ni aucune chose qui puisse enivrer, jusqu'à ce qu'il soit venu au monde. Cet enfant

sera Nazaréen, c'est-à-dire, qu'il sera au Seigneur, qu'il ne boira pas de liqueur qui puisse enivrer, et qu'il ne coupera jamais ses cheveux. Cette femme dit donc à son mari, qu'elle avait vu un grand homme qui lui avait promis un fils de la part de Dieu; car elle ne savait pas que c'était un ange. Son mari eût bien voulu voir cet homme, et comme l'ange apparut à sa femme une seconde fois, elle le pria de rester un moment, et fut appeler son mari. Il demanda à l'ange comment il s'appelait, et le pria de leur faire l'honneur de manger un chevreau avec eux; mais l'ange lui répondit: mon nom est Merveilleux; mais quand tu m'apprêterais un chevreau, je ne mangerais pas avec toi; il faut plutôt l'offrir en holocauste au Seigneur. L'homme obéit à l'ange, et lorsque la flamme de l'holocauste commença à monter vers le ciel, l'ange s'enveloppa dans cette flamme, et monta avec elle. Alors cet homme dit à sa femme: certainement nous mourrons, car nous avons

vu la face du Seigneur; mais elle lui répondit: si l'Eternel eût voulu vous faire mourir, il n'aurait pas reçu votre holocauste. Quelque tems après cette femme eut un fils qu'elle nomma *Samson*.

MADEM. BONNE.

Continuez, miss Molly.

MISS MOLLY.

Lorsque Samson fut grand, il devint amoureux d'une fille des Philistins, et demanda à son père la permission de l'épouser. Son père lui dit: n'y a-t-il pas assez de filles en Israël? Pourquoi veux-tu épouser une étrangère? Samson lui répondit: j'aime cette fille; et comme c'était la volonté de Dieu qu'il l'épousât, son père y consentit. Un jour Samson allant voir sa maîtresse, rencontra un jeune lion; il le prit avec ses mains et le déchira en deux, car il était extrêmement fort. Deux jours après, il regarda le corps de ce lion mort, et il vit que des mouches avaient fait du miel dans sa gueule. Il prit ce miel et le porta à son père et à sa mère; mais il ne leur

dit pas où il l'avait pris. Quelques jours après il se maria, et donna aux jeunes Philistins un festin qui dura sept jours. Le premier jour il leur dit : je veux vous donner une énigme à deviner, et je vous donne sept jours pour cela. Si vous la devinez, je vous donnerai 30 robes; mais si vous ne la devinez pas, vous me donnerez 30 robes. Voici mon énigme : *De celui qui mangeait, est sortie la viande; du fort est sortie la douceur.* Les jeunes gens qui étaient à ses nôces, n'avaient garde de deviner cette énigme; car ils ne savaient pas que Samson avait trouvé du miel dans la gueule du lion. Ils furent donc trouver la femme de Samson, et lui dirent : si vous ne faites pas en sorte que votre mari vous explique cette énigme, nous vous brûlerons toute vive dans votre maison, avec votre père. Cette femme fut donc trouver son mari le septième jour, et lui dit : assurément vous ne m'aimez pas, car vous m'auriez dit ce que c'est que cette énigme que vous avez donnée à

deviner. Samson lui répondit : je n'en ai pas parlé à mon père et à ma mère ; mais je vais vous le dire. Aussi-tôt cette femme fut trouver les jeunes gens, et leur dit ce que c'était que l'énigme. Le soir ils dirent à Samson : qu'y a-t-il de plus doux que le miel et de plus fort que le lion ? Samson vit bien qu'on avait séduit sa femme, et comme il voulait se venger, il tua trente Philistins et donna leurs robes à ceux qui avaient deviné l'énigme. Il s'était retiré dans sa maison ; mais quelques jours après il voulut aller voir sa femme qu'il aimait malgré son infidélité ; mais le père de cette fille lui dit : je croyais que vous aviez abandonné votre femme, c'est pourquoi je l'ai donnée à un autre homme. Voici deux grandes injures des Philistins, dit Samson ; après avoir séduit ma femme, ils me l'ont encore ôtée ; c'est pourquoi je leur déclare une guerre éternelle. Samson voulant donc se venger, prit trois cents renards et les attacha ensemble par la queue ; il mit un flambeau

allumé entre les queues de ces renards, et les ayant chassés devant lui, ils mirent le feu aux vignes, aux oliviers et aux blés des Philistins. Ceux-ci ayant appris que Samson avait commis cette action, pour se venger de ce qu'on lui avait ôté sa femme, la brûlèrent dans sa maison avec toute sa famille; ensuite ayant pris les armes, Samson les battit. Les Philistins descendirent vers les Israélites de la tribu de Juda, et leur dirent: nous sommes venus pour prendre Samson; livrez-le entre nos mains, sinon nous vous exterminons. Trois mille hommes de cette tribu s'avancèrent vers Samson et lui dirent: ne sais-tu pas que les Philistins sont nos maîtres? Pourquoi les as-tu traités ainsi? Samson leur répondit: ce n'est pas moi qui ai commencé la querelle; ils m'ont attaqué, et il m'est permis de me défendre contr'eux. Je vois que vous voulez me livrer à eux, j'y consens; vous pouvez même me lier aussi fort qu'il vous plaira. Lorsque les Philistins virent leur ennemi lié

avec de bonnes cordes neuves, ils jettèrent de grands cris de joie; mais l'esprit du Seigneur s'emparant de Samson, il brisa les cordes comme si elles eussent été du fil fin, et comme il n'avait point d'armes, il se saisit d'une mâchoire d'âne qu'il trouva à terre, et tua mille Philistins. Après cette victoire, il eut une grande soif, et comme il n'y avait point d'eau dans cet endroit, il cria au Seigneur : c'est inutilement que vous m'avez tiré des mains des Philistins, puisque je vais mourir de soif. Dieu écouta la voix de Samson; une des dents de cette mâchoire d'âne qu'il tenait à la main s'ouvrit, et il en sortit assez d'eau pour appaiser la soif de ce vaillant homme.

MADEM. BONNE.

Finissez cette histoire, ladi Charlotte.

LADI CHARLOTTE.

Un jour Samson fut dans la ville de Gaza, et les Philistins mirent des gardes aux murailles, et fermèrent toutes les portes de la ville. Samson s'étant levé à

minuit pour s'en retourner, trouva les portes de la ville fermées; mais cela ne l'embarrassa pas beaucoup; car, ayant toute sa force, il arracha les gonds de fer qui tenaient une des portes, et l'ayant mise sur ses épaules, il l'emporta sur une des montagnes voisines, au grand étonnement des Philistins, qui disaient : jamais nous ne pourrons nous débarrasser de cet homme. Ils apprirent que Samson était amoureux d'une fille de leur pays; et les chefs des Philistins furent la trouver et lui dirent : nous te donnerons une grande somme d'argent, si tu peux nous livrer Samson. Cette fille, qui se nommait Dalila, et qui était méchante et avaricieuse, résolut de trahir son amant pour gagner cet argent; elle dit donc à Samson : dites-moi, je vous prie, comment êtes-vous si fort, et ce qu'il faudrait faire pour vous ôter votre force. Samson connut fort bien qu'elle voulait le trahir, et il résolut de se moquer d'elle : il lui dit donc, si l'on me lie avec

sept cordes mouillées, je perdrai toute ma force. Dalila prit donc sept cordes mouillées, et lia Samson pendant qu'il dormait. Elle avait fait cacher des Philistins dans sa chambre, et quand Samson fut lié, elle l'éveilla, en disant : voici les Philistins qui viennent pour vous prendre. Samson étant éveillé, cassa ces sept cordes, et les Philistins s'enfuirent. Il trompa encore Dalila deux autres fois, et cette femme pleurant, lui dit : je vois bien que vous ne m'aimez pas, car vous vous moquez toujours de moi. Elle tourmentait Samson depuis le matin jusqu'au soir, ce qui le rendait mélancolique. Enfin, fatigué des importunités de cette femme, il lui avoua, et lui dit : j'ai été consacré au Seigneur avant de venir au monde, en qualité de Nazaréen, c'est pourquoi on ne m'a jamais coupé les cheveux, et, dès le moment qu'ils seront coupés, je perdrai toute ma force. Dalila profita de cette connaissance ; et ayant endormi Samson sur ses genoux,

elle fit venir un homme qui le rasa; alors elle lui dit : Samson, voici les Philistins. Il crut qu'il pourrait encore les tuer comme les autres fois; mais le Seigneur l'avait abandonné, et il était faible comme le reste des hommes. Les Philistins le prirent donc, et lui ayant crevé les deux yeux, ils le condamnèrent à tourner une meule de moulin, comme s'il eût été un cheval. Quelque tems après, les Philistins firent une grande fête en l'honneur de leur dieu Dagon; et comme tous les chefs du peuple et les personnes de qualité étaient dans une grande salle à faire un festin, ils commandèrent qu'on fît venir Samson pour les divertir. Quand il fut venu, ils lui dirent : fais le bouffon devant nous, pour nous divertir. Le peuple ayant su que Samson faisait le bouffon, vint à la salle pour le voir; et ceux qui ne purent pas entrer, montèrent sur le toît et aux fenêtres; or, les cheveux de Samson commençaient à revenir. Il dit à l'homme qui le conduisait, car il était

aveugle : conduis-moi à l'endroit où sont les deux plus grands piliers qui soutiennent la salle. Cet homme lui obéit, et quand Samson fut dans cette place, il éleva son cœur à Dieu, et lui dit : Seigneur, rends-moi ton secours ; je serai content de mourir en cet endroit, pourvu que je fasse périr les Philistins qui sont ici. En même tems il embrassa avec force les deux piliers qui soutenaient la salle, et les secouant, il les fit tomber, aussi bien que la salle, sur les Philistins. Il y en eut en cette occasion trois mille d'écrasés : ainsi Samson, en mourant, en tua plus qu'il n'avait fait pendant sa vie.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, je ne conçois pas comment Samson n'abandonna pas cette méchante Dalila, dès la première fois qu'il vit qu'elle cherchait à le trahir. Comment pouvait-il l'aimer encore, en connaissant qu'elle voulait le faire périr ? Il fallait qu'il eût perdu l'esprit.

LADI SENSÉE

Il aurait eu besoin qu'Astolphe eût

fait le voyage du royaume de la lune, pour y chercher sa bouteille.

MADEM. BONNE.

Assurément, mesdames; car, comme je vous l'ai fait remarquer, les passions renversent la cervelle. Nous en avons un grand exemple dans la personne de Samson; et, si nous avions la connaissauce de tout ce qui se passe dans le monde, nous verrions qu'il y a encore un grand nombre de femmes aussi traîtresses que Dalila, qui trouvent des hommes aussi extravagans que Samson, qui connaissent leur méchanceté, et qui ne laissent pas de les aimer.

LADI MARY.

Ma Bonne, est-ce que les mouches font le miel? Je ne savais pas cela.

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère, ce sont les mouches qui font le miel et la cire.

LADI CHARLOTTE.

Est-ce qu'elles ont dans leur corps de la cire et du miel?

MADEM. BONNE.

Non, ma chère; mais elles vont sucer les fleurs, et avec ce suc, elles font du miel de de la cire.

MISS MOLLY.

Comment cela se peut-il, ma Bonne? Quelquefois je m'amuse à manger les bouquets qu'on me donne; ils sont bien amers, et le miel est si doux.

MADEM. BONNE.

Cela est vrai, ma chère; le suc des fleurs est amer; mais l'abeille, en le travaillant, et en le mêlant avec sa propre substance, le rend doux comme vous le voyez.

LADI MARY.

J'ai vu souvent de grosses mouches jaunes sur les fleurs; mais je ne me serais jamais doutée qu'elles vinssent y chercher du miel.

MADEM. BONNE.

Rien de plus admirable que le petit royaume des mouches à miel, qu'on appelle abeilles: je dis qu'elles composent un royaume; car dans chacune de

leurs maisons, qu'on nomme ruches, elles ont une reine, qui ne travaille point comme les autres, et qu'on nourrit à rien faire. Il n'y a qu'elle qui ait la permission de ne point travailler; si d'autres voulaient faire les paresseuses, on les tuerait sans miséricorde. Chacune a son emploi. Les unes sont chargées de nettoyer la ruche, les autres veillent sur les ouvrières. Celles-ci courent dès le matin sur les fleurs, et font souvent de grands voyages pour en trouver. Quand elles ont leurs charges, elles reconnaissent fort bien le chemin de leur maison, et ne vont pas dans une autre; elles prennent ensuite, du jus des fleurs, la partie qui est propre à faire la cire, et elles en font comme un petit panier dans lequel elles serrent le miel, car sans cela il ne serait pas proprement.

LADI MARY.

Ma Bonne, qu'est-ce qui apprend aux mouches à miel à faire tout cela?

MADEM. BONNE.

Celui qui apprend aux oiseaux à faire leurs nids si proprement. Celui qui apprend à la poule qu'il faut rester long-tems sur les œufs, si elle veut avoir des poulets. Celui qui apprend aux chats à faire semblant de dormir pour attraper des souris. Dieu a instruit toutes les créatures, auxquelles il a refusé la raison, précisément de ce qu'elles doivent faire, et elles n'y manquent jamais.

MISS MOLLY.

En vérité, ma Bonne, j'ai bien de la peine à croire que mon chien n'ait pas de raison : il m'entend comme si c'était une personne.

LADI SENSEE.

Pour moi, ma Bonne, j'ai toujours pensé que les bêtes n'avaient pas une raison faite comme celle des hommes; mais pourtant, je ne pourrais pas dire en quoi consiste la différence qu'il y a d'elles à nous : je vous serais bien obligée, si vous vouliez me la faire voir.

MADEM. BONNE.

Je vais vous dire ce que j'en pense. Examinons premièrement, ce que c'est que la raison. Voyons ce que vous en pensez, ladi Spirituelle.

LADI SPIRITUELLE.

Cela est fort singulier, j'ai une raison et je ne sais pas ce que c'est; il faut avouer que je suis bien sotte. Attendez pourtant; on dit qu'une personne est raisonnable, quand elle se conduit comme il faut, et quand elle remplit tous les devoirs de son état. La raison consiste donc à se bien conduire.

MADEM. BONNE.

A merveille, ma chère; mais pour mieux comprendre cela, voyons toutes les choses que notre ame est capable de faire. Je regarde au bout de cette chambre, et je vois une fenêtre et une porte: je m'approche, et je remarque qu'à côté de cette porte, il y a un escalier, par lequel je puis descendre petit-à-petit dans la cour, au lieu que si je sortais de la chambre par la fenêtre,

j'y descendrais tout-d'un-coup. Comment est-ce que je remarque cette différence ? En pensant. Or, cette faculté de penser, qui est en mon ame, je l'appellerai entendement, et je dirai toutes les fois que mes yeux ou mes oreilles me montreront un objet, c'est mon entendement qui le connaît. Entendez-vous cela, mes enfans ?

MISS MOLLY.

A merveille, ma Bonne. Je vois par mes yeux que vous êtes une femme, et qu'une femme n'est pas faite comme un lit; c'est mon entendement qui conçoit cela. Je vous entends parler, et j'entends siffler mon oiseau. Ces deux voix, qui entrent par mes oreilles, vont trouver mon entendement, et il décide que votre voix est la voix d'une femme, et que l'autre est celle d'un oiseau.

MADEM. BONNE.

Miss Molly explique cela comme un docteur. Reprenons notre première comparaison, mes enfans. Je veux sortir de cette chambre; mon entende-

ment m'a fait voir la différence qu'il y a entre sortir par la fenêtre ou par l'escalier, et il dit: si je sors par la fenêtre, je serai tout-d'un-coup dans la cour; mais peut-être qu'en descendant, mon corps tournera de façon que je tomberai la tête la première et je la casserai; ou bien je tomberai sur un bras, ou sur une jambe, et je me la romprai. Si, au contraire, je descends par l'escalier, je serai un peu plus long-tems; mais je resterai toujours sur mes pieds, et ne serai point en danger de me fendre la tête. L'entendement fait tout ce raisonnement, l'ame écoute, et alors une autre chose, qui est en elle, et que j'appellerai la volonté, dit: j'aime mieux aller plus doucement, et ne pas m'exposer à quelque malheur, ainsi je prendrai mon chemin par l'escalier, et non par la fenêtre. Ainsi l'entendement examine, pèse les choses, et la volonté choisit. Je me retrouve ce soir dans cette chambre, et je n'ai pas de lumière, par conséquent je ne vois plus la diffé-

rence

rence qu'il y a entre la fenêtre et la porte ; mais je me ressouviens de cette différence que je ne vois plus : comment est-ce que mon ame se rappelle et se rend présente cette différence ? C'est qu'elle a une troisième puissance, ou faculté, que je nommerai mémoire. Répétons cela. Combien notre ame a-t-elle de facultés, ladi Charlotte.

LADI CHARLOTTE.

Trois : l'*entendement*, qui nous sert à connaître les choses ; la *volonté*, qui nous fait choisir une chose plutôt qu'une autre, à cause des différences que l'entendement y a remarquées ; et la *mémoire*, qui nous fait souvenir de ces différences, quand même nous ne verrions plus les objets que nos yeux montreraient à notre entendement, s'il faisait clair.

MADEM. BONNE.

Vous comprenez cela on ne peut pas mieux, ma chère. Mais, remarquez que la volonté est une aveugle, qui ne connaît rien : si elle était sage, elle de-

manderait toujours conseil à l'entendement, et lui donnerait le tems d'examiner ce qui serait le mieux; mais elle se presse de choisir avant l'examen, comme une étourdie; d'où il arrive qu'elle choisit tout de travers, et qu'elle est ainsi la cause de toutes les sottises que nous faisons. Voyons présentement ce que c'est qu'une personne raisonnable. C'est une personne qui fait un bon usage de son entendement; qui s'accoutume à ne rien faire, qu'après avoir pris du tems pour laisser examiner à l'entendement, ce qui est le plus convenable; par conséquent, la raison n'est autre chose que la justesse de l'entendement pour examiner, et la soumission de la volonté aux lumières de l'entendement pour choisir. Pour avoir de la raison, une raison telle qu'est la nôtre, et celle de tous les hommes, il faut donc deux choses; un entendement pour examiner, et une volonté pour se déterminer. Une de ces choses serait inutile sans l'autre; m'en

diriez vous bien la raison, ladi Sensée?

LADI SENSÉE.

Je pense que oui, ma Bonne. A quoi me servirait-il que mon entendement m'apprît, qu'il vaut mieux sortir de la chambre par la porte que par la fenêtre, si je n'avais pas la liberté de choisir entre ces deux chemins, et si une force, à laquelle je ne pourrais résister, me poussait à me jeter par la fenêtre? Mon entendement, loin de m'être utile, ne servirait qu'à me rendre malheureuse, puisqu'il me découvrirait à tout moment mille dangers, que je ne serais pas la maîtresse d'éviter.

MADEM. BONNE.

Ce que vous avez répondu est parfaitement vrai, ma chère. L'entendement qui ne fait qu'examiner, et qui ne peut vouloir, serait inutile sans la volonté; et Dieu, qui ne fait rien d'inutile, ne peut pas donner un entendement sans volonté. Si je puis donc vous prouver que les bêtes n'ont point de volonté, il sera vrai de dire, qu'elles n'ont

point d'entendement, puisque l'une ne va pas sans l'autre. Si les animaux n'ont ni entendement ni volonté, il faut donc dire qu'ils n'ont pas de raison, puisque nous avons décidé que la raison est une volonté qui se conduit par les lumières de l'entendement.

LADI SPIRITUELLE.

Je vous avoue, ma Bonne, qu'il ne m'est pas possible de croire que les bêtes n'ont point de volonté et de raison. J'ai eu un joli petit singe, à qui l'on donna un jour du vin de Canarie : il en but beaucoup, et la pauvre petite bête fut bien malade ; depuis ce tems elle n'a jamais voulu boire du vin. Mon singe pensait donc : ce vin est bien bon, mais il m'a fait mal, et je me garde d'en boire une autre fois, de peur d'être encore malade. Vous voyez qu'il raisonnait, et que sa volonté obéissait à la raison.

MADEM. BONNE.

Ladi Spirituelle est toute glorieuse de sa preuve. Mais, ma chère, j'en

conclus tout le contraire, et l'exemple des hommes prouve ce que je dis. Dites-moi, mes enfans, n'avez-vous jamais rien mangé qui vous ait rendues malades ?

LADI CHARLOTTE.

Plus de quatre fois, ma Bonne ; j'aime beaucoup le fruit, et toutes les fois que j'en peux attraper, j'en mange tant, que je suis malade.

LADI MARY.

Et moi j'aime le thé ; on dit que cela fait mal aux petites filles, et maman ne veut pas que j'en boive, mais je prie tant ma servante, qu'elle m'en donne toujours une demi-tasse.

MADEM. BONNE.

Et n'avez-vous pas vu aussi des gentils-hommes qui meurent très-jeunes à force de boire ; des dames qui se fatiguent tant à danser, qu'elles s'échauffent le sang, et tombent malades ; d'autres qui se ruinent au jeu, et qui pourtant jouent et dansent encore tous les jours ?

LADI SENSÉE.

Oui, ma Bonne; mais toutes ces personnes n'ont pas de raison.

MADEM. BONNE.

Et pourquoi n'ont-elles pas de raison? C'est qu'elles ont une volonté qui ne veut pas obéir à leur entendement. Les sottises que font les hommes, prouvent qu'ils sont libres; et quand nous voyons les bêtes agir raisonnablement, nous devons penser qu'elles ne sont pas maîtresses de faire autrement; car, si elles avaient une volonté comme les hommes, elles feraient des sottises comme eux. Le singe de ladi Spirituelle aurait bu du vin une autre fois, s'il avait été le maître de le faire, comme le lord qui a été malade aujourd'hui pour avoir trop bu hier, et qui ne laissera pas de boire encore demain.

LADI SENSÉE.

Mais, ma Bonne, qu'est-ce donc qui fait agir les animaux, s'ils n'ont ni entendement ni volonté?

MADEM. BONNE.

Dieu qui les a créés, leur a donné, au lieu de la raison, un instinct qui les force à faire toutes les choses qu'il a voulu qu'ils fissent. Il vous a donné un petit chien pour vous amuser et vous garder : ce petit chien n'a pas la liberté de ne vous point aimer, si vous lui donnez tous les jours à manger; il n'a pas la liberté de se taire, s'il entre dans votre chambre une personne qu'il ne connaît pas : il aboie malgré lui, afin de vous avertir de prendre garde à cette personne, qui est peut-être entrée pour vous tuer ou vous voler.

LADI CHARLOTTE.

Ma Bonne, que je serais heureuse, et tous les hommes aussi, si, au lieu de la raison, Dieu nous eût donné, comme aux animaux, un instinct qui nous eût forcé à faire ce que nous devons ! je ne ferais pas tant de sottises, ni les autres non plus.

MADEM. BONNE.

Il est vrai, ma fille, que nous ne

sommes méchans, que parce que nous avons une volonté qui ne veut pas obéir à l'entendement; mais remarquez aussi que sans la volonté, nous ne pourrions être vertueux. Dieu voulait être servi par des créatures qui l'aimassent volontairement et sans y être forcées. Quand vous me faites du bien, je ne vous en ai obligation, que parce que je sais que vous n'avez pas été forcée de le faire, et que vous avez voulu me faire du bien. En détruisant la volonté de l'homme, vous ôteriez tous les vices, mais vous ôteriez aussi toutes les vertus. Les bêtes n'ont pas besoin d'être vertueuses, parce qu'elles n'ont ni châtiment à craindre, ni récompense à espérer pour l'autre vie. Quand leur corps meurt, tout meurt avec elles; mais Dieu ayant créé l'homme pour vivre heureux pendant toute l'éternité, et ce Dieu étant infiniment juste, il fallait qu'il laissât à l'homme les moyens de gagner ce bonheur en pratiquant la vertu; et pour cela, qu'il lui laissât la liberté de faire

les choses en quoi consiste la vertu. Mais, mes enfans, nous nous sommes amusées à philosopher, sans penser qu'il est bien tard; nous n'aurons pas le tems de dire un seul mot de la géographie : il faudra commencer par-là la première fois.

LADI MARY.

Et le prince Tity, ma Bonne?

MADEM. BONNE.

Vous avez raison, ma chère, nous le finirons, et ensuite nous parlerons de la France; c'est la première partie qu'on trouve au milieu de l'Europe en commençant à l'ouest.

XXIIe. DIALOGUE.

VINGTIÈME JOURNÉE.

MADEM. BONNE.

J'AI promis de vous achever aujourd'hui le conte du prince Tity, je veux tenir ma promesse.

Tity étant monté sur le trône, commença par rétablir le bon ordre dans ses états; et pour y parvenir, il ordonna que tous ceux qui voudraient se plaindre à lui de toutes les injustices qu'on leur aurait faites, seraient les bienvenus, et il défendit aux gardes de renvoyer une seule personne qui aurait à lui parler, quand même ce serait un homme qui demanderait l'aumône; car, disait ce bon prince, je suis le père de tous mes sujets, des pauvres comme des riches. D'abord les courtisans ne s'effrayaient point de ce discours : ils disaient, le roi est jeune, cela ne durera pas long-tems; il prendra du goût pour les plaisirs, et sera forcé d'abandonner à ses favoris le soin des affaires : ils se trompèrent. Tity ménagea si bien son tems, qu'il en eu pour tout : d'ailleurs, le soin qu'il eut de punir les premiers qui commirent des injustices, fit que personne n'osa plus s'écarter de son devoir. Il avait envoyé des ambassadeurs au roi Violent, pour le remer-

cier du secours qu'il lui avait préparé. Ce prince lui fit dire qu'il serait charmé de le voir encore une fois, et que s'il voulait se rendre sur les frontières du royaume, il y viendrait volontiers pour lui rendre visite. Comme tout était fort tranquille dans le royaume de Tity, il accepta cette partie qui convenait à un dessein qu'il avait formé; c'était d'embellir la petite maison où il avait vu sa chère Biby pour la première fois; il commanda donc à deux de ses officiers d'acheter toutes les terres qui étaient à l'entour, mais il leur défendit de forcer personne; car, disait-il, je ne suis pas roi pour faire violence à mes sujets, et après tout, chacun doit être maître de son petit héritage. Cependant Violent étant arrivé sur la frontière, les deux cours se réunirent; elles étaient brillantes. Violent avait mené avec lui sa fille unique qu'on nommait Elise, qui était la plus belle du monde depuis que Biby était femme, et qui était aussi d'un heureux caractère. Tity

avait mené avec lui, outre son épouse, une de ses cousines qu'on nommait Blanche, et qui, outre qu'elle était belle et vertueuse, avait encore beaucoup d'esprit. Comme on était, pour ainsi dire, à la campagne, les deux rois dirent qu'il fallait vivre en liberté, qu'on permettrait à plusieurs dames et seigneurs de souper avec les deux rois et les princesses : et pour ôter le cérémonial, on dit qu'on n'appellerait point les rois *votre majesté*, et que ceux qui le feraient, paieraient une guinée d'amende. Il n'y avait qu'un quart-d'heure qu'on était à table, lorsqu'on vit entrer une petite vieille assez mal habillée. Tity et l'Eveillé, qui la reconnurent, furent au-devant d'elle ; mais comme elle leur fit un coup-d'œil, ils pensèrent qu'elle ne voulait pas être connue ; ils dirent donc au roi Violent et aux princesses, qu'ils leur demandaient la permission de leur présenter une de leurs bonnes amies, qui venait leur demander à souper. La vieille, sans façon,

se plaça dans un fauteuil qui était auprès de Violent, et que personne n'avait osé prendre par respect; elle dit à ce prince : comme les amis de nos amis sont nos amis, vous voulez bien que j'en use librement avec vous. Violent, qui était un peu haut de son naturel, fut décontenancé de la familiarité de cette vieille, mais il n'en fit pas semblant. On avait averti la bonne femme de l'amende qu'on paierait toutes les fois qu'on dirait *votre majesté*; cependant à peine fut-elle à table, qu'elle dit à Violent : *votre majesté* me paraît surprise de la liberté que je prends; mais c'est une vieille habitude, et je suis trop âgée pour me réformer, ainsi, *votre majesté* voudra bien me pardonner. A l'amende; s'écria Violent, vous devez deux guinées. Que *votre majesté* ne se fâche pas, dit la vieille. J'avais oublié qu'il ne fallait pas dire *votre majesté*, mais *votre majesté* ne pense pas, qu'en défendant de dire *votre majesté*, vous faites souvenir tout le monde de

se tenir dans ce respect gênant que vous voulez bannir. C'est comme ceux qui, pour se familiariser, disent à ceux qu'ils reçoivent à leurs tables, quoiqu'ils soient au-dessous d'eux, buvez à ma santé; il n'y a rien de si impertinent que cette bonté-là; c'est comme s'ils leur disaient, souvenez-vous bien que vous n'êtes pas faits pour boire à ma santé, si je ne vous en donnais pas la permission. Ce que j'en dis, au reste, n'est pas pour m'exempter de payer l'amende; je dois sept guinées, les voilà. En même-tems elle tira de sa poche une bourse aussi usée que si elle eût été faite depuis cent ans, et jeta les sept guinées sur la table. Violent ne savait s'il devait rire ou se fâcher du discours de la vieille; il était sujet à se mettre en colère pour un rien, et son sang commençait à s'échauffer. Toutefois il résolut de se faire violence par considération pour Tity; et prenant la chose en badinant: Eh bien! ma bonne mère, dit-il à la vieille, parlez à votre fantai-

sie; soit que vous disiez *votre majesté* ou non, je ne veux pas moins être un de vos amis. J'y compte bien, reprit la vieille; c'est pour cela que j'ai pris la liberté de dire mon sentiment, et je le ferai toutes les fois que j'en trouverai l'occasion; car on ne peut rendre un plus grand service à ses amis, que de les avertir dès qu'on croit qu'ils font mal. Il ne faudrait pas vous y fier, répondit Violent; il y a des momens où je ne recevrais pas volontiers de tels avis. Avouez, mon prince, lui dit la vieille, que vous n'êtes pas loin d'un de ces momens, et que vous donneriez quelque chose de bon, pour avoir la liberté de m'envoyer promener tout à votre aise. Voilà nos héros. Ils seraient au désespoir qu'on leur reprochât d'avoir fui devant un ennemi, et de lui avoir cédé la victoire sans combat, et ils avouent de sang-froid qu'ils n'ont pas le courage de résister à leur colère, comme s'il n'était pas plus honteux de céder lâchement à une passion qu'à un

ennemi qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de vaincre. Mais, changeons de discours, celui-ci ne vous est pas agréable ; permettez que je fasse entrer mes pages, qui ont quelques présens à faire à la compagnie. Dans le moment, la vieille frappa sur la table, et l'on vit entrer par les quatre fenêtres de la salle, quatre enfans aîlés qui étaient les plus beaux du monde. Ils portaient chacun une corbeille pleine de divers bijoux d'une richesse étonnante. Le roi Violent ayant en même-tems jeté les yeux sur la vieille, fut surpris de la voir changée en une dame si belle et si richement parée, qu'elle éblouissait les yeux. Ah! madame, dit-il à la fée, je vous reconnais pour la marchande de nèfles et de noisettes, qui me mit si fort en colère; pardonnez au peu d'égard que j'ai eu pour vous, je n'avais pas l'honneur de vous connaître. Cela doit vous faire voir qu'il ne faut jamais manquer d'égard pour personne, reprit la fée; mais, mon prince, pour

vous montrer que je n'ai point de rancune, je veux vous faire deux présens. Le premier est de ce gobelet; il est fait d'un seul diamant, mais ce n'est pas ce qui le rend précieux : toutes les fois que vous serez tenté de vous mettre en colère, emplissez ce verre d'eau, et le buvez en trois fois, et vous sentirez la passion se calmer pour faire place à la raison. Si vous profitez de ce premier présent, vous vous rendrez digne du second. Je sais que vous aimez la princesse Blanche; elle vous trouve fort aimable, mais elle craint vos emportemens, et ne vous épousera qu'à condition que vous ferez usage du gobelet. Violent, surpris de ce que la fée connaissait si bien ses défauts et ses inclinations, avoua qu'en effet il se croirait fort heureux d'épouser Blanche; mais, ajouta-t-il, il me reste un obstacle à vaincre; quand même je serais assez heureux pour obtenir le consentement de Blanche, je me ferais toujours une peine de me remarier, par la crainte de

priver ma fille d'une couronne. Ce sentiment est beau, dit la fée, et il se trouve peu de pères capables de sacrifier leurs inclinations au bonheur de leurs enfans; mais que cela ne vous arrête point. Le roi Mogolan, qui était un de mes amis, vient de mourir sans enfans, et par mon conseil, il a disposé de sa couronne en faveur de l'Eveillé. Il n'est pas né prince, mais il mérite de le devenir; il aime la princesse Elise, elle est digne d'être la récompense de la fidélité de l'Eveillé : et si son père y consent, je suis sure qu'elle lui obéira sans répugnance. Elise rougit à ce discours : il est vrai qu'elle avait trouvé l'Eveillé fort aimable, et qu'elle avait écouté avec plaisir ce qu'on lui avait raconté de sa fidélité pour son maître. Madame, dit Violent, nous avons pris l'habitude de nous parler à cœur ouvert. J'estime l'Eveillé, et si l'usage ne me liait pas les mains, je n'aurais pas besoin de lui voir une couronne pour lui donner ma fille; mais les hommes,

et sur-tout les rois, doivent respecter les usages reçus, et ce serait blesser ces usages, que de donner ma fille à un simple gentilhomme, elle qui sort d'une des plus anciennes familles du monde, car vous savez bien que depuis trois cents ans nous occupons le trône. Mon prince, lui dit la fée, vous ignorez que la famille de l'Eveillé est tout aussi ancienne que la vôtre, puisque vous êtes parens, et que vous sortez de deux frères, encore l'Eveillé doit-il avoir le pas, car il est sorti de l'aîné, et votre père n'était que le cadet. Si vous voulez me prouver cela, dit le roi Violent, je jure de donner ma fille à l'Eveillé, quand même les sujets du feu roi de Mogolan refuseraient de le reconnaître pour maître. Rien de plus facile que de vous prouver l'ancienneté de la maison de l'Eveillé, dit la fée. Il sort d'Elisa, l'aîné des fils de Japhet, fils de Noé, qui s'établit dans le Péloponèse, et vous sortez du second fils de ce même Japhet. Il n'y eut per-

sonne qui n'eût beaucoup de peine à s'empêcher d'éclater de rire, en voyant que la fée se moquait si sérieusement de Violent. Pour lui, la colère commençait à s'emparer de ses sens, lorsque la princesse Blanche, qui était à côté de lui, présenta le gobelet de diamant : il le but en trois coups, comme la fée le lui avait commandé ; et pendant cet intervalle, il pensa en lui-même qu'effectivement tous les hommes étaient réellement égaux dans leur naissance, puisqu'ils sortaient tous de Noé, et qu'il n'y avait de vraie différence entre eux, que celle qu'ils y mettaient par leurs vertus. Ayant achevé de vider son verre, il dit à la fée : en vérité, madame, je vous ai beaucoup d'obligation ; vous venez de me corriger de deux grands défauts, de mon entêtement sur ma noblesse, et de l'habitude de me mettre en colère. J'admire la vertu du gobelet dont vous m'avez fait présent ; à mesure que je buvais, j'ai senti ma colère se calmer,

et les réflexions que j'ai faites, dans l'intervalle des trois coups que j'ai bus, ont achevé de me rendre raisonnable. Je ne veux pas vous tromper, lui dit la fée, il n'y a aucune vertu dans le gobelet dont je vous ai fait présent; et je veux apprendre à toute la compagnie, en quoi consiste le sortilège de cette eau, bue en trois coups. Un homme raisonnable ne se mettrait jamais en colère, si cette passion ne le surprenait pas, et lui laissait le tems de réfléchir: or, en se donnant la peine de faire remplir ce gobelet d'eau, en le buvant en trois fois, on prend du tems : les sens se calment, les réflexions viennent, et lorsque cette cérémonie est achevée, la raison a eu le tems de prendre le dessus sur la passion. En vérité, lui dit Violent, j'en ai plus appris aujourd'hui que pendant le reste de ma vie. Heureux Tity! vous deviendrez le plus grand prince du monde avec une telle protectrice; mais je vous conjure d'employer le pouvoir que vous avez sur

l'esprit de madame, à la faire souvenir qu'elle m'a promis d'être de mes amies. Je m'en souviens trop bien pour l'oublier, dit la fée, et je vous en ai déjà donné des preuves ; je continuerai à le faire tant que vous serez docile, et j'espère que ce sera jusqu'à la fin de votre vie. Aujourd'hui, ne pensons plus qu'à nous divertir pour célébrer votre mariage et celui de la princesse Elise. En même-tems, on avertit Tity que les officiers qu'il avait chargés d'acheter toutes les terres et les maisons qui environnaient celle de Biby, demandaient à lui parler. Il commanda qu'on les fît entrer, et ils lui montrèrent le dessin de l'ouvrage qu'ils voulaient faire en cette petite maison. Ils y avaient ajouté un grand jardin et un beau parc, qui auraient été parfaits, s'ils eussent pu abattre une petite maison qui se trouvait au beau milieu d'une des allées de ce parc, et qui en gâtait la symmétrie. Et pourquoi n'avez-vous pas ôté cette bicoque, dit le roi Vio-

lent, en parlant à ces officiers et aux architectes? Seigneur, lui répondirent-ils, notre roi nous avait défendu de faire violence à personne; et il s'est trouvé un homme qui n'a jamais voulu vendre sa maison, quoique nous ayons offert de la lui payer quatre fois plus qu'elle ne vaut. Si ce coquin-là était mon sujet, je le ferais pendre, dit Violent. Vous videriez votre gobelet auparavant, dit la fée. Je crois que le gobelet ne pourrait lui sauver la vie, répondit Violent: car enfin n'est-il pas horrible qu'un roi ne soit pas maître dans ses états, et qu'il soit contraint d'abandonner un ouvrage qu'il souhaite d'achever, par l'obstination d'un faquin, qui devrait s'estimer trop heureux de faire sa fortune, en obligeant son maître, sans le forcer à le contraindre ou à abandonner son dessein. Je ne ferai ni l'un ni l'autre, dit Tity en riant, et je prétends que cette maison soit le plus grand ornement de mon parc. Oh! je vous en défie, dit Violent,

elle est tellement placée, qu'elle ne peut servir qu'à le gâter. Voici ce que je ferai, dit Tity; elle sera environnée d'une muraille assez haute pour empêcher cet homme d'entrer dans mon parc, mais pas assez pour lui en ôter la vue, car il ne serait pas juste de l'enfermer comme dans une prison; cette muraille continuera des deux côtés, et l'on y lira ces paroles, écrites en lettres d'or : *Un roi qui fit bâtir ce parc, aima mieux lui laisser ce défaut, que de devenir injuste à l'égard d'un de ses sujets, en lui ravissant l'héritage de ses pères, sur lequel il n'avait d'autre droit que celui de la force.* Tout ce que je vois me confond, dit Violent; j'avoue que je n'avais pas même l'idée des vertus héroïques qui font les grands hommes. Oui, Tity, cette muraille fera l'ornement de votre parc, et la belle action que vous faites en l'élevant, sera l'ornement de votre vie. Mais, madame, d'où vient que Tity se porte naturellement aux grandes vertus, dont je n'ai pas

pas même l'idée comme je vous l'ai dit? Grand roi, lui répondit la fée, Tity, élevé par des parens qui ne pouvaient pas le souffrir, a toujours été contredit depuis qu'il est au monde; il s'est accoutumé, par conséquent, à soumettre sa volonté à celle d'autrui dans toutes les choses indifférentes. Comme il n'avait aucun pouvoir dans le royaume pendant la vie de son père, qu'il ne pouvait accorder aucune grace, et qu'on savait que le roi avait envie de le déshériter, les flatteurs n'ont pas daigné le gâter, parce qu'ils ne croyaient pas avoir rien à craindre ni à espérer de lui: ils l'ont abandonné aux honnêtes-gens, que le seul devoir attachait à sa personne; et dans leur compagnie, il a appris qu'un roi, qui est maître absolu de faire du bien, doit avoir les mains liées lorsqu'il est question de faire du mal; qu'il commande à des hommes libres, et non à des esclaves; que les peuples ne se sont soumis à leurs égaux, en leur donnant la cou-

ronne, que pour se donner des pères, des protecteurs aux lois, un refuge aux pauvres et aux opprimés. Vous n'avez jamais entendu ces grandes vérités. Devenu roi dès l'âge de douze ans, les gouverneurs, à qui l'on a confié votre éducation, n'ont pensé qu'à faire leur fortune en gagnant vos bonnes graces. Ils ont appelé votre orgueil, *noble fierté*; vos emportemens, des *vivacités excusables*; en un mot, ils ont fait jusqu'à ce jour votre malheur et le malheur de vos propres sujets, que vous avez regardés et traités en esclaves, parce que vous pensiez qu'ils n'étaient au monde que pour servir à vos caprices; au lieu que dans la vérité, vous n'y êtes que pour servir à les protéger et à les défendre. Violent convint des vérités que lui disait la fée; instruit de ses devoirs, il s'appliqua à se vaincre pour les remplir; et il fut encouragé dans ses bonnes résolutions, par l'exemple de Tity et de l'Eveillé, qui conservèrent sur le trône, les vertus qu'ils y avaient apportées.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, voilà le plus joli conte que j'aie entendu de ma vie; il me fait souvenir d'une petite histoire que j'ai lue quelque part, et que je raconterai à ces dames, si vous voulez me le permettre.

MADEM. BONNE.

Volontiers, ma chère.

LADI SPIRITUELLE.

Il y avait une femme d'une basse condition, qui était la plus malheureuse personne du monde; elle avait un mari qui la battait tous les jours jusqu'à la rendre malade. Elle fut trouver une vieille femme de ses voisines, qui passait pour avoir beaucoup de science; quelques-uns même disaient qu'elle était sorcière, parce qu'elle venait à bout de tout ce qu'elle entreprenait. La vérité est que cette femme, ayant beaucoup de prudence, s'attachait à connaître les caractères des personnes avec lesquelles elle vivait, leur faisait faire tout ce qu'elle voulait, et prévoyait

tout ce qu'elles avaient envie de faire. La bonne femme écouta les plaintes de sa voisine, et comme elle la connaissait aussi bien que son mari, elle lui dit qu'elle voulait employer sa science pour lui rendre service. Elle fut chercher une grande cruche pleine d'eau, la mit sur une table, fit trois tours, en disant quelques paroles latines ; puis elle mit deux grains de sel dans cette eau, et en ayant rempli une bouteille, elle dit à sa voisine ; gardez cette eau bien soigneusement, et toutes les fois que vous verrez votre mari prêt à se fâcher, emplissez votre bouche de cette eau ; tant que vous l'aurez dans la bouche, je vous promets que votre mari ne vous battra pas. La femme remercia beaucoup sa voisine, et ne manqua pas de faire ce qu'elle lui avait commandé. Elle ne douta plus que cette vieille ne fût véritablement sorcière ; car, pendant huit jours que son eau dura, son mari ne la battit pas une seule fois. Elle fut fort affligée quand elle vit

sa bouteille vide, et retourna chez la vieille pour la prier de la remplir. Vous n'en avez pas besoin, lui dit cette femme; cette eau est de l'eau de la rivière, sur laquelle j'ai dis des paroles qui ne signifiaient rien. Mais pourtant, dit la jeune femme, cette eau a eu la vertu d'empêcher mon mari de me battre. Parce qu'elle vous a empêché de répondre à votre mari, dit la vieille; car vous ne pouviez parler tout le tems que vous en aviez dans la bouche : retournez à votre maison, et quand vous verrez votre mari qui aura trop bu, ou qui sera de mauvaise humeur, au lieu de l'obstiner et de lui dire des injures, gardez le silence, comme si votre bouche était pleine d'eau, et vous verrez que sa colère se passera. La jeune femme suivit le conseil de la vieille, et elle s'en trouva bien; car son mari, n'étant plus contredit mal-à-propos, perdit l'habitude de se mettre en colère, et vécut toujours bien avec sa femme, qu'il aima beaucoup aussi-tôt

qu'elle fut devenue douce et patiente.

MADEM. BONNE.

— Votre histoire est fort jolie, ma chère ; j'ai envie de donner une bouteille d'eau à ladi Charlotte. Vous en auriez grand besoin, n'est-ce pas, ma chère ?

LADI CHARLOTTE.

Oui, ma Bonne. Je vous assure pourtant que je ne suis plus si méchante, et je me corrige un peu tous les jours.

MADEM. BONNE.

Si vous continuez, vous deviendrez bonne tout-à-fait. Parlons maintenant de la géographie ; mais, avant d'examiner la situation de la France, je veux vous dire un mot de ce qu'elle était avant de porter ce nom.

Autrefois on nommait ce pays les Gaules. Il était habité par des peuples extrêmement forts et robustes, et qui avaient un courage féroce, qui les fit regarder long-tems comme invincibles. Ces peuples s'étant multipliés, cher-

chèrent à s'établir dans d'autres pays, parce que les Gaules, quelques grandes qu'elles fussent, étaient devenues trop petites pour les contenir. Une grande armée de Gaulois passa dans l'Italie et demanda honnêtement un pays qui n'était point cultivé, pour s'y établir. On le leur refusa, et on commit même une injustice à leur égard ; ainsi leur chef, nommé Brennus, après avoir demandé justice aux Romains, qui la lui refusèrent, mena son armée vers Rome, qu'on avait abandonnée. Ils brûlèrent ensuite cette ville ; mais ayant été attaqués par un nommé Camille, au moment qu'ils pensaient avoir fait la paix, ils furent défaits et mis en pièces Ces Gaulois qui brûlèrent la ville de Rome, sortaient de la ville de Sens, que je vais vous montrer sur la carte.... Dans d'autres tems, les Gaulois envoyèrent encore des armées, ou dans la Grèce, ou dans l'Italie ; mais elles furent presque toujours défaites, après avoir remporté de grandes victoires, et

pillé les lieux où elles avaient passé. Enfin les Gaules furent soumises par Jules-César, qui fut dix ans entiers à faire la guerre aux Gaulois. Je vous ai fait remarquer, en parlant de l'Angleterre, que la force des Romains diminuant de plus en plus, ils ne furent pas en état de conserver leurs conquêtes, qui leur furent enlevées par des nations qui profitèrent de leur faiblesse. Un peuple qu'on appelait les Visigots, leur prit le Languedoc et une partie de la Provence, que vous voyez au sud de la France..... Un autre peuple, qu'on nommait les Bourguignons, leur enleva ce pays que vous voyez, et qu'on appelle aujourd'hui la Bourgogne et le Dauphiné. Enfin les Francs, qui demeuraient de l'autre côté du Rhin, dans la Germanie, vinrent faire des courses dans les Gaules, pour les piller, et à la fin, ils s'y établirent sous un prince nommé Clovis, qui vint à bout de chasser le reste des Romains qui y étaient encore. Clovis fit par la suite un accommodement avec

un autre peuple, qui, du consentement des Romains, s'était établi dans les Gaules; c'étaient les Anglais, comme nous l'avons vu en parlant de l'Angleterre. Ils habitaient la Bretagne, dont Clovis leur laissa une partie, mais ce fut à condition que leurs princes ne prendraient plus la qualité de roi: depuis ce tems on les nomma comtes. Ladi Sensée va me répéter en abrégé ce que j'ai dit de la France.

LADI SENSÉE.

Ce pays autrefois s'appelait Gaules. Il fut soumis par Jules-César. Les Visigots et les Bourguignons s'y établirent en enlevant plusieurs provinces aux Romains, et fondèrent dans les Gaules deux royaumes, qu'on nommait le royaume des Bourguignons et celui des Visigots. Il y avait un troisième royaume dans les Gaules, qu'on nommait Bretagne, et il était fondé par les Anglais. Enfin Clovis, roi des Français, ayant chassé des Gaules ce qui y restait de

Romains, y fonda le grand empire, qu'on a depuis nommé France.

MADEM. BONNE.

On ne peut pas mieux dire, ma chère. Allons, miss Molly, répétez votre histoire.

MISS MOLLY.

Les Philistins ayant déclaré la guerre aux Israélites, les battirent; ces derniers firent venir l'arche du Seigneur dans leur camp; mais, comme ils étaient méchans, Dieu ne les assista point: ils furent défaits; l'arche du Seigneur fut prise par les Philistins, et les deux fils du grand prêtre Héli furent tués. Les Philistins firent porter l'arche dans le temple de leur faux dieu Dagon; mais le matin ils trouvèrent que l'idole de Dagon était tombée, la face contre terre, devant l'arche; ils la relevèrent, et le lendemain ils la trouvèrent encore contre terre, mais ses pieds et ses mains, qui étaient coupés, étaient sur le pas de la porte. Depuis ils furent affligés de toutes sortes de maladies, à cause de

l'arche ; ils la promenaient de ville en ville , et par-tout où elle entrait , les hommes tombaient malades. Après avoir gardé l'arche pendant sept mois , ils la mirent sur un chariot, auquel ils attelèrent deux vaches qui avaient de jeunes veaux, et qui n'avaient jamais été attelés. Ces vaches , au lieu de retourner à leurs écuries , prirent le chemin du pays des Israélites ; les Philistins avaient aussi mis sur le chariot des présens , pour appaiser la colère du Seigneur. Les vaches s'arrêtèrent dans un lieu où les Betsamites faisaient la moisson ; ils jettèrent des cris de joie, quand ils virent l'arche ; mais l'ayant examinée curieusement et sans respect, Dieu en fit mourir un grand nombre. On porta l'arche dans une maison , où elle demeura vingt ans , et après ce tems, les Israélites se repentirent de leurs péchés ; ils jettèrent hors de leurs maisons les idôles qu'ils avaient adorées. Le prophète Samuel ayant prié pour eux, ils obtinrent miséricorde. De-

puis ce moment ils furent toujours victorieux des Philistins, et Samuel les jugeait au nom du Seigneur.

MADEM. BONNE.

Il est bien tard ; adieu, mes enfans, continuez à être bien sages et à bien apprendre.

XXIIIe. DIALOGUE.

VINGT-UNIEME JOURNÉE.

Il y a une nouvelle écolière à cette leçon, qu'on nomme ladi Tempête, *âgée de 12 ans.*

LADI SENSÉE.

MA Bonne veut bien, mesdames, que je vous répète une petite histoire, que nous avons lue hier au soir ; je vais donc vous la raconter.

Il y avait une femme qui était bien méchante ; elle ne pouvait garder aucun domestique ; elle battait ses enfans et elle les rendait si malheureux,

qu'elle les fit mourir de chagrin, aussi bien que son mari. Quoique cette femme fût encore jeune, et qu'elle fût très-riche, personne ne se présentait pour l'épouser, tant elle était haïe. A la fin, un gentilhomme du voisinage eut le malheur d'en devenir amoureux, et il la demanda en mariage. Comme c'était un fort honnête homme, tout le monde le plaignit, et un de ses amis lui représenta, qu'il allait faire la plus grande sottise du monde, en épousant cette furie, qui le ferait mourir de chagrin. Ne vous embarrassez de rien, lui répondit le gentil-homme; avant qu'il soit un mois, je veux rendre cette femme douce comme un mouton. Le mariage se fit dans le château de la dame, à quatre heures du matin, et au sortir de la chapelle, elle voulut monter à sa chambre pour faire sa toilette, car elle attendait une grande compagnie qu'elle avait priée à dîner: elle fut fort surprise, lorsque son mari lui dit qu'il n'était pas nécessaire qu'elle s'habillât,

parce qu'il était résolu de la mener dîner à sa terre, qui était à quatre lieues de-là. En vérité, monsieur, lui dit la femme, je crois que vous êtes devenu fou; avez-vous oublié que nous attendons compagnie? Je n'ai point de compte à vous rendre de mes actions, lui répondit le nouveau marié: accoutumez-vous à m'obéir sans raisonner, madame; car, je suis si brutal, que vous auriez sujet de vous repentir de votre résistance; montez donc à cheval tout-à-l'heure. Cette femme furieuse dit à son mari, qu'il pouvait partir tout seul, mais qu'assurément elle ne sortirait pas. Le gentilhomme, sans s'émouvoir, appela quatre grands laquais, qu'il avait amenés avec lui, et leur dit: si madame ne monte pas à cheval de bonne grace, prenez-la de force, et la liez sur le cheval. Cette femme outrée, voyant qu'elle n'était pas la plus forte, monta sur le cheval, en vomissant mille injures contre son mari, qui ne faisait pas semblant de l'entendre. Pendant ce

tems, une chienne, qu'il aimait beaucoup, vint le caresser; retire-toi, lui dit-il, je ne suis pas d'humeur de recevoir tes caresses. Cette pauvre chienne qui ne l'entendait pas, revint une seconde fois pour le caresser; oh! dit-il, je n'aime pas qu'on m'obstine; et ayant pris un pistolet, qui était à l'arçon de la selle, il brûla la cervelle à cette pauvre bête. A ce spectacle, la dame effrayée, cessa de lui dire des injures: ce brutal-là, dit-elle en elle-même, pourrait bien me traiter comme sa chienne. Ils firent trois lieues de chemin sans dire un seul mot; mais le cheval de la femme ayant refusé de passer auprès d'un arbre, qui lui faisait peur, son mari lui commanda de descendre, puis il dit au cheval: je t'apprendrai à obéir; et prenant son pistolet, il lui cassa la tête avec le plus grand sang-froid du monde. Mon Dieu, ayez pitié de moi, disait tout bas la femme; que vais-je devenir seule avec cet enragé? Il me tuera au premier moment. J'ai changé de pensée, lui dit

le gentilhomme, retournons au château, je ferai marcher mon cheval au petit pas, afin que vous puissiez me suivre; mais, comme je ne veux pas perdre la selle du cheval que j'ai tué, vous aurez la bonté de la porter sur vos épaules. Cette femme, plus morte que vive, prit la selle, sans oser dire un seul mot, et arriva à son château, suant à grosses gouttes. Pendant son absence on avait donné congé à tous ses domestiques, et elle en trouva d'autres qu'elle ne connaissait pas, et qui avaient une mine si terrible, qu'ils la faisaient trembler; elle eût bien voulu s'enfuir, mais il n'y avait pas moyen d'y penser. Son mari la fit dîner et souper sans qu'elle eût appétit; elle crut être morte, quand il lui dit qu'elle pouvait monter dans sa chambre, parce qu'il voulait se coucher, car en même tems il prit ses pistolets. En entrant dans cette chambre, qu'elle regardait comme devant être son tombeau, il s'assit dans un fauteuil et lui commanda de le déchausser. Elle



Elle prit la selle, sans oser dire un seul mot, et arriva à son château, suant à grosses gouttes.

Dessiné et Gravé par F. Huot

obéit en silence ; ensuite son mari lui ayant dit de s'asseoir dans le même fauteuil, la déchaussa à son tour. Il est bien juste, lui dit-il, que je vous rende le même service que j'ai reçu de vous, car telle est mon humeur ; je traite les gens comme ils me traitent : c'est à vous à prendre vos mesures là-dessus. Pour une brutalité que vous me ferez, je vous en rendrai quatre ; mais aussi vous n'aurez pas pour moi la moindre complaisance, que je ne vous la rende avec usure, c'est-à-dire, beaucoup plus grande. Votre conduite réglera donc la mienne, et il ne tiendra qu'à vous d'être la plus heureuse de toutes les femmes avec moi ; mais souvenez-vous bien, que si vous vouliez faire le diable avec moi, comme vous l'avez fait avec le défunt, vous trouveriez en moi un diable cent fois plus méchant que vous. Cela suffit, monsieur, lui dit la femme ; tenez votre parole, je suis contente : si mes manières doivent régler les vôtres, comme je reconnais que cela est juste,

je ne vous reverrai jamais tel que je vous ai vu aujourd'hui. Effectivement, cette femme fit de sérieuses réflexions sur sa conduite passée; et fermement persuadée qu'elle avait enfin trouvé plus méchant qu'elle, elle se détermina à se corriger, et elle y réussit au grand étonnement de tout le monde; en sorte qu'il n'y eut jamais un mariage plus heureux.

MADEM. BONNE.

Avouez, mesdames, que ce gentilhomme avait pris un bon parti. Vous voyez, par exemple, combien je suis douce envers vous; je ne vous ai jamais grondées, je puis pourtant vous assurer que si j'avais trouvé parmi vous une écolière qui ressemblât à cette dame, j'aurais pris le même parti que ce gentilhomme, car il n'y a pas d'autre moyen de ranger celles qui ne veulent pas se corriger par la douceur. S'il plaît à Dieu, je n'aurai jamais besoin d'en venir à ces extrêmités : vous êtes toutes bonnes et dociles; j'espère que ladi Tempête,

qui vient passer quelques mois avec sa cousine ladi Sensée, suivra vos bons exemples, et que nous serons toujours bonnes amies.

LADI TEMPÊTE.

Je l'espère, mademoiselle.

MADEM. BONNE.

Appelez-moi votre Bonne comme les autres, ma chère; venez m'embrasser, et ne soyez point timide avec moi, car comme je vous l'ai dit, je veux être votre bonne amie: je suis celle de toutes ces dames: elles font tout ce que je veux, et je ne cherche qu'à leur faire plaisir; demandez à ladi Charlotte, qui était autrefois méchante comme un petit démon, et qui est devenue si bonne fille, qu'elle est ma favorite aujourd'hui.

LADI MARY.

Ma Bonne, si vous aimez mieux ladi Charlotte que moi, je serai jalouse.

MADEM. BONNE.

Je vous aime toutes de tout mon

cœur, mesdames; il est vrai que j'ai un grand faible pour celles qui était un peu dragons, quand je suis venue à bout de les vaincre.

LADI TEMPÊTE.

Je pourrai donc devenir votre favorite?

MADEM. BONNE.

Comment, ma chère, seriez-vous un peu dragon?

LADI TEMPÊTE.

Je suis sure que maman vous l'a dit, et que c'est à cause de moi que vous avez fait répéter à ladi Sensée l'histoire de cette méchante femme.

MADEM. BONNE.

Tenez, ma chère, je ne veux pas vous tromper; vous l'avez deviné. Mais, pourvu que vous ayez de la bonne volonté, je ne m'effraye point de vos défauts, nous les corrigerons. Soyez bien attentive à la leçon, ma chère; peut-être trouverons-nous quelque chose dans ce qui va être répété, qui vous encouragera à devenir bonne fille. Ladi

Spirituelle, vous avez lu l'histoire de France; dites-nous combien il y a eu de différentes maisons sur le trône, depuis l'établissement de la monarchie.

LADI SPIRITUELLE.

Il est vrai, ma Bonne, que j'ai lu l'histoire de France; mais je l'ai lue si vîte, que je ne m'en souviens pas d'un mot : quand j'ai des livres, je suis comme un gourmand qui est devant une bonne table; je voudrais les lire tous en une fois.

MADEM. BONNE.

Et comme le gourmand n'engraisse pas toujours, et qu'au contraire il a souvent des indigestions, vous vous donnez des indigestions de lecture, qui ne vous rendent pas plus savante : il faut vous corriger de ce défaut, ma chère. Ladi Sensée lit moins que vous, mais elle tire plus de profit de ses lectures; elle va répondre à la question que je vous ai faite.

LADI SENSÉE.

Il y a eu en France trois maisons, ou

trois races ; on nomme la première , la race des Mérovingiens, à cause d'un des ayeux de Clovis, qui se nommait Mérovée , et qui avait fait quelques courses dans les Gaules , sans s'y être établi. La seconde race est celle des Carlovingiens ; on la nomme ainsi à cause de Charlemagne, quoique ce soit son père Pepin qui ait fait entrer la côuronne dans sa maison ; et la troisième race est celle des Capétiens, qui a commencé sous Hugues Capet.

MADEM. BONNE.

Retenez bien ceci, mesdames; voyons maintenant comment nous partagerons la France.

On trouve au nord de la France, la Lorraine, les Pays-Bas Français , la Picardie , le pays reconquis , la Normandie et la Bretagne. Retenez bien ces provinces, mes enfans ; la première fois, je vous dirai ce qu'il y a de particulier dans chacune de ces provinces. Ladi Mary , dites-nous présentement votre histoire.

LADI MARY.

Samuel étant devenu vieux, ses enfans jugèrent le peuple à sa place; mais ils ne ressemblaient point à leur père, car ils étaient méchans, et prenaient de l'argent pour condamner les innocens et pardonner aux coupables. Les Israélites dirent à Samuel : donnez-nous un roi pour nous gouverner, comme les autres nations. Cette demande affligea Samuel, mais le Seigneur lui dit : ce n'est pas toi que le peuple a rejetté, c'est moi; explique-leur à quoi ils s'engagent en demandant un roi, et ensuite donne leur en un. Il prendra leurs fils pour les faire courir devant son chariot. Il obligera leurs filles à être ses cuisinières et ses servantes. Il prendra la dixième partie de leurs biens, leurs champs et leurs vignes, pour les donner à ses serviteurs. Alors ils crieront vers moi qui suis le Seigneur, contre le roi qu'ils auront choisi, mais je ne les écouterai pas. Samuel représenta toutes ces choses aux Israélites; mais, comme

ils s'obstinèrent à demander un roi, Dieu dit à Samuel de préparer un sacrifice, et qu'il lui enverrait celui qu'il avait choisi. Il y avait un homme de la tribu de Benjamin, nommé Saül, qui était beau de visage et plus grand que tous les jeunes gens de son âge. Le père de Saül, ayant perdu ses ânesses, commanda à son fils de les aller chercher, et il courut fort loin avec son serviteur, pour les trouver. Après avoir cherché long-tems, son serviteur lui dit: Allons consulter Samuel, qui est l'homme de Dieu. Et Samuel, ayant invité Saül à souper, lui fit donner la meilleure part et le mena ensuite sur le haut de la maison; là il répandit sur lui une fiole d'huile, et lui dit que Dieu l'avait choisi pour gouverner son peuple. Et comme Saül lui répondit qu'il était de la dernière des tribus du peuple, Samuel lui donna plusieurs signes pour lui prouver son élection, et lui dit entre autres choses: vous rencontrerez au sortir d'ici une troupe de prophètes; vous

vous

vous mêlerez avec eux, et vous prophétiserez ; ensuite vous m'attendrez pendant sept jours, pour offrir un sacrifice au Seigneur. Saül étant sorti, rencontra les prophêtes, et l'esprit de Dieu l'ayant rempli, il devint un autre homme. Ceux qui le connaissaient furent tous étonnés de l'entendre prophétiser, et disaient : *Saül entre les prophêtes !* ce qui a passé en proverbe. Cependant, Samuel ayant assemblé le peuple, on tira au sort, et il tomba sur Saül, qu'on eut bien de la peine à trouver, car il s'était caché.

LADI CHARLOTTE.

Je vous prie, ma Bonne, pourquoi Saül se cachait-il pour ne pas être roi ? Tous les hommes souhaitent de l'être.

MADEM. BONNE.

Ce sont des aveugles, qui ne connaissent ni les périls, ni les devoirs de la royauté. Il s'est trouvé des hommes parmi les Payens, qui ont fait comme Saül, et on a eu beaucoup de peine à les déterminer à recevoir la couronne.

Un roi est l'homme chargé du bonheur du peuple, auquel il doit sacrifier toutes ses inclinations et tous ses plaisirs. Un bon roi n'en doit point avoir d'autres; mais il est d'autant plus malheureux, qu'il ne fait pas tout le bien qu'il souhaiterait de faire, et qu'on se sert de son nom pour faire souvent beaucoup de mal. Un homme sensé doit donc trembler en devenant roi, comme fit Saül. Continuez, ladi Charlotte.

LADI CHARLOTTE.

Saül régna paisiblement pendant deux ans; mais son fils Jonathas ayant attaqué les Philistins, ils assemblèrent une armée innombrable contre les Israélites. Le plus grand nombre effrayé, se cacha, et les autres s'assemblèrent auprès de Saül. Or, Samuel avait dit à Saül: vous m'attendrez pour sacrifier au Seigneur. Saül attendit sept jours; mais voyant que Samuel ne venait point, et que ses soldats désertaient, il offrit seul le sacrifice. A peine fut-il achevé, que Samuel arriva, qui dit à Saül: si vous

eussiez obéi à ce que le Seigneur vous a commandé par ma bouche, la couronne serait restée dans votre famille; mais parce que vous avez désobéi, le Seigneur vous rejette, et a choisi un autre roi, qui sera selon son cœur. Cette parole affligea Saül, qui se prépara pourtant à combattre les Philistins.

LADI SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, Saül avait attendu Samuel pendant sept jours; il avait, ce me semble, une bonne raison d'offrir le sacrifice, puisque tous ses soldats s'en allaient: qu'aurait-il fait tout seul contre les Philistins?

MADEM. BONNE.

Le Seigneur, auquel il aurait obéi, aurait été avec lui, ma chère, et son secours vaut mieux que des millions de soldats. Quand Dieu commande, ce n'est pas à nous de raisonner. Il faut seulement nous soumettre. Saül désobéit parce qu'il perdit la confiance en Dieu; il douta de sa puissance, et de la vérité de ses promesses; lui qui avait

reçu tant de preuves de sa divine protection, n'était-ce pas une grande ingratitude de sa part ? Continuez cette histoire, miss Molly.

MISS MOLLY.

Les Philistins avaient leur camp proche de celui des Israélites, et Jonathas, plein de confiance en Dieu, auquel il demanda du secours, fut dans leur camp suivi d'un seul homme : il tua vingt Philistins, et Dieu les frappa d'une telle crainte, qu'ils s'entretuaient, ou jettaient leurs armes pour fuir plus vîte. Saül les poursuivit, et dit ; maudit soit celui qui mangera avant que j'aie fini de vaincre mes ennemis. Le peuple était fort fatigué, et avait une grande faim ; mais quoiqu'il passât dans un bois où il y avait beaucoup de miel, personne n'osa y toucher : Jonathas, qui ne savait pas les paroles que son père avait dites, se trouva mal de besoin de manger, et prit un rayon de miel au bout de sa baguette ; ce petit secours le fortifia ; quelqu'un lui ayant dit le serment qu

MADEM. BONNE.

Ce que vous dites-là n'est pas bien, ma chère; vous savez que vous devez du respect à celles qui m'ont avertie.

LADI TEMPÊTE.

Je sais que je dois du respect à ma mère; mais elle ne vous aurait rien dit, si ma servante ne l'avait pas fait parler, et je ne crois pas devoir du respect à ma servante.

MADEM. BONNE.

Vous êtes dans l'erreur, madame. La personne que votre mère a mise auprès de vous, et qu'il vous plaît d'appeler votre servante, a reçu ordre de votre mère de veiller sur votre conduite, et par conséquent elle tient sa place, et vous lui devez du respect. J'ajoute même que vous en devez à tout le monde; et que, si vous ne changez pas votre caractère, personne ne vous en devra.

LADI TEMPÊTE.

Je suis d'un rang qui me donnera les

moyens de me faire respecter, quand même on ne le voudrait pas.

MADEM. BONNE.

Puisque vous me forcez à vous dire des vérités dures, je vous avertis, mon enfant, que loin d'avoir aucun respect pour votre rang, ni pour votre personne, je vous méprise plus que les femmes qui vendent du poisson par les rues; vous n'avez au-dessus d'elles que votre orgueil; or, c'est un titre qui n'inspire du respect à personne. Je vous prie, madame, de ne point travailler quand je vous parle, et de m'écouter avec attention.

LADI TEMPÊTE.

Je ne fais point de mal en travaillant, cela m'amuse; et c'est par mauvaise humeur que vous voulez me priver de ce plaisir; mais je ne laisserai pas pour cela de continuer.

MADEM. BONNE

Il y a du mal à travailler, quand une personne, à qui vous devez du respect,

vous parle, et vous m'en devez, madame, aussi bien que de l'obéissance.

LADI TEMPÊTE, *riant.*

Moi, je vous dois du respect et de l'obéissance !

MADEM. BONNE.

Oui, ma très-chère, et certainement si vous m'en manquez, ce sera intérieurement; car je ne le souffrirai pas. Je commence par vous montrer que je suis la maîtresse ici, en jetant votre ouvrage au feu. Je suis charmée que vous donniez, dès le premier jour, un échantillon de votre méchanceté; je commencerai aussi à vous montrer ce que je sais faire. Vous êtes comme cette méchante femme, dont je vous ai fait raconter l'histoire, vous avez trouvé plus méchante que vous. Je ne me flatte plus de vous rendre bonne; mais au moins je suis sûre de vous rendre la plus malheureuse de toutes les créatures. Pour commencer, je vous avertis que vous resterez tout le jour avec des per-

sonnes de votre sorte, c'est-à-dire, sans éducation, et que vous mangerez avec les servantes de cuisine.

LADI CHARLOTTE A LADI TEMPÊTE.

Ma chère, si vous voyiez combien vous êtes devenue laide depuis que vous parlez insolemment à ma Bonne, vous lui demanderiez pardon tout-à-l'heure.

MADEM. BONNE.

Laissez-la, ma chère, elle ne mérite pas qu'on s'intéresse pour elle. Je suis pourtant charmée, mes enfans, que cela se soit passé devant vous. Cette leçon vous fera plus de bien que tout ce que je pourrais vous dire contre l'orgeuil.

LADI CHARLOTTE.

Ma Bonne, quand je pense que j'étais comme cela il y a sept mois, cela me fait trembler. Que je vous ai d'obligation de m'avoir aidée à me corriger!

MADEM. BONNE.

Vous aviez de la bonne volonté, mon enfant: d'ailleurs vous n'aviez que sept ans: le dragon d'orgeuil, qui était dans

votre cœur, était encore tout petit, nous l'avons étranglé facilement; mais le dragon de cette malheureuse créature est fort, il a treize ans, et il l'étranglera elle-même au premier jour. Qu'avez-vous à pleurer, ladi Sensée?

LADI SENSÉE.

Ma Bonne, vous savez que j'aime ma cousine de tout mon cœur, jugez combien je suis affligée de la voir si méchante; est-ce donc qu'elle est déjà trop vieille pour se corriger?

MADEM. BONNE.

Il n'est jamais trop tard, ma chère; mais il est vrai qu'elle aura plus de peine à se corriger aujourd'hui, qu'elle n'en aurait eu hier, et que cela sera plus difficile de jour en jour. Je vous recommande à toutes de prier beaucoup Dieu pour elle, afin qu'il la convertisse.

LADI SPIRITUELLE.

De tout mon cœur, ma Bonne; mais peut-être qu'elle a du regret à présent de toutes les sottises qu'elle a faites.

MADEM. BONNE.

Non, ma chère, je m'y connais, elle crêve d'orgueil actuellement, elle fait ce qu'elle peut pour paraître gaie, parce qu'elle croit me braver par-là; et elle étouffe d'envie de pleurer. La pauvre enfant croit me donner du chagrin, et elle m'en donne effectivement, car elle se fait un grand tort à elle-même. Pour moi, qui ne m'intéresse à elle que par charité, si son orgueil ne blessait pas son ame que j'aime, je lui pardonnerais de tout mon cœur les sottises qu'elle m'a dites, cela ne m'a pas donné la fièvre, ni mal à latête; elle m'en dirait cent fois davantage, que cela ne pourrait me faire du tort. Adieu, mesdames, je suis fâchée que cela nous ait dérangées, j'avais un joli conte à vous dire, je le garde pour la première fois.

Ladi SENSÉE, *embrassant la* BONNE.

Ma chère amie, pour l'amour de Dieu, ne laissez pas ma cousine dans son orgueil, pardonnez-lui; mon Dieu! si elle mourait cette nuit, que deviendrait-elle?

MADEM. BONNE.

Mais, ma chère, quand je lui pardonnerais, le bon Dieu ne lui pardonnera pas si elle n'a pas de regret.

(Ladi Tempête se jette entre les bras de la Gouvernante, en pleurant.)

Voilà l'orgeuil qui crêve. Courage, mon enfant, avez-vous regret à votre faute?

LADI TEMTÊTE.

A quoi cela servirait-il? Vous dites que je suis trop vieille pour me corriger.

MADEM. BONNE.

Je ne dis pas cela, mon enfant; mais je dis que vous aurez plus de peine qu'une autre. Si vous vouliez me promettre de faire tout ce que je vous dirai, je pourrais vous promettre aussi qu'avec le tems vous deviendrez bonne.

LADI TEMPÊTE.

Je ne sais pas ce que je veux, je vois bien que je suis un monstre d'orgeuil; que ces dames doivent me mépriser; que vous devez me haïr, et que je me hais moi-même.

MADEM. BONNE.

C'est déjà quelque chose que de savoir tout cela, mon enfant. Prenez courage. Vous avez une occasion de vous corriger, que vous ne trouverez jamais, profitez-en. D'ailleurs, considérez combien vous serez malheureuse, si vous ne le faites pas. Votre mère vous a abandonnée à ma discrétion ; je trahirais sa confiance, si je vous laissais avec vos défauts : me voilà donc dans la nécessité de vous tourmenter misérablement ; car il est bien sûr que j'offenserais Dieu, si je vous laissais telle que vous êtes. Ne vaudrait-il pas mieux que nous fussions bonnes amies, et que nous travaillassions toutes les deux à vous corriger, petit-à-petit ? Je ne demanderais pas l'impossible. D'ailleurs, tout ce que je vous dirai, ce sera par amitié, non pas pour vous donner du chagrin. Je n'aime pas à gronder, et je vous assure que je serai malade de ce que j'ai fait aujourd'hui.

LADI TEMPÊTE.

Mais, si je vous promets de me corriger, me ferez-vous manger avec la servante de cuisine?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère, vous y mangerez ce soir, pour punir la sottise que vous avez faite aujourd'hui. Quand on a véritablement envie de se corriger, on fait de bon cœur les choses qu'on nous ordonne pour cela.

LADI SENSÉE.

Permettez-moi d'y manger aussi, ma Bonne, afin qu'elle ne soit pas si honteuse.

MADEM. BONNE.

Je loue votre charité, mon enfant; mais il ne faut pas diminuer sa peine, elle mérite de la souffrir. Elle s'est abaissée au-dessous de cette servante par son orgueil, et je vous assure qu'elle est actuellement la dernière des créatures aux yeux de Dieu. Il faut donc qu'elle rachète son rang par cette réparation; cela lui attirera la grace du bon Dieu, pour

devenir meilleure : mais, pour cela, il faut qu'elle le fasse de bon cœur. Ladi Tempête, je vous laisse la maîtresse là-dessus ; mais pensez-y bien, j'ai dans l'esprit que cela vous corrigera.

LADI TEMPÊTE.

Puisque vous croyez que cela peut servir à me corriger, je le ferai ; mais cela est pourtant bien horrible de souper avec cette créature.

MADEM. BONNE.

Cette créature est une créature tout comme vous, ma chère enfant ; et comme elle est une brave fille, et qu'elle fait bien son devoir, c'est une créature actuellement au-dessus de vous. Si elle savait combien vous êtes méchante, elle ne voudrait pas vous faire cet honneur, et se croirait déshonorée. Car enfin, il n'est point honteux d'être née fille d'un paysan, d'un savetier, de demander l'aumône, ou d'être servante : tout cela ne déshonore point, tout cela n'est point un péché, et ne mène pas dans l'enfer ; mais il est honteux d'avoir

de l'orgueil, cela damne. Vous avez lu l'Evangile, ladi Tempête. N'avez-vous pas vu que Jésus-Christ, qui est le roi du ciel et de la terre, était si pauvre, qu'il est né dans une étable ? Il a pris des pauvres pour être ses compagnons, et celui qui passait pour son père, était un pauvre charpentier, quoiqu'il fût de la famille royale.

LADI TEMPÊTE.

Allons, je prends une bonne résolution. Oui, ma Bonne, je souperai avec la servante de cuisine.

MADEM. BONNE.

De bon cœur.

LADI TEMPÊTE.

Oui, de bon cœur.

MADEM. BONNE.

Venez m'embrasser, mon enfant; faisons la paix, je commence à espérer quelque chose, puisque vous vous êtes soumise généreusement à la pénitence que je vous ai imposée; je vous en dispense pour cette fois, et je me contente de votre obéissance.

LADI TEMPÊTE.

Vous êtes bien bonne de me pardonner ainsi; je vous assure que cela me rend toute honteuse, d'avoir pu vous donner du chagrin.

LADI MARY, *sautant de joie.*

Et moi je suis si contente de voir que ladi Tempête est devenue bonne, que je lui pardonne de bon cœur le tort qu'elle nous a fait, en empêchant ma Bonne de nous dire un conte.

MADEM. BONNE.

Ladi Mary en revient toujours à ses contes; elle les aime passionnément.

LADI MARY.

Cela est vrai, ma Bonne. Mais vous nous avez dit que celui qui passait pour le père de Jésus-Christ, était de la famille royale; comment donc se pouvait-il faire qu'il fût charpentier?

LADI SPIRITUELLE.

Cela arrive quelquefois, ma chère, et je me souviens d'avoir vu dans l'histoire ancienne, qu'il y avait un homme de la

famille royale de Sydon, qui était jardinier.

LADI MARY.

Ma Bonne, voulez-vous permettre à ladi Spirituelle de nous raconter cette histoire ?

MADEM. BONNE.

Nous avons encore un demi-quart d'heure; ainsi elle peut vous la raconter.

LADI SPIRITUELLE.

Il y avait un roi nommé Alexandre, dont le favori se nommait Ephestion. Ce roi vint dans la ville de Sydon, et les Sydoniens le prièrent de leur donner un roi de sa main. Alexandre dit à Ephestion : je vous donne cette couronne; vous pouvez en faire présent à quelqu'un de vos amis. Ephestion logeait chez deux gentilshommes qui étaient frères et fort honnêtes gens. Il leur dit qu'Alexandre lui ayant permis de disposer de la couronne, il ne pouvait mieux faire que de la donner à l'un d'eux. Les deux frères le remercièrent de sa bonne volonté ; mais ils lui dirent que, selon leurs lois,

ils ne pouvaient pas monter sur le trône, parce qu'ils n'étaient pas de la famille royale. Ephestion fut charmé du respect que ces dignes frères avaient pour les lois de leur pays. Il leur dit, qu'il avait une telle confiance dans leur vertu, qu'il leur remettait cette couronne qu'ils refusaient, pour la donner à quelqu'un qui fut du sang royal, et honnête homme. Il y avait dans la ville un homme de la famille royale, mais qui était devenu si pauvre, qu'il n'avait pour tout bien qu'un petit jardin qu'il cultivait lui-même, afin de gagner sa vie. Les deux frères furent à la maison de cet homme, qui se nommait Abdolonyme. Ils le trouvèrent avec un mauvais habit, et lui dirent : quittez cet ouvrage qui n'est pas digne de vous, et venez occuper le trône de vos pères. Abdolonyme crut que ces hommes se moquaient de lui, et il leur dit : il n'est pas honnête de venir dans ma maison pour vous moquer de moi, parce que je suis pauvre. Les deux frères voyant qu'il ne voulait pas croire ce

qu'ils lui disaient, lui arrachèrent ses méchans habits, et lui mirent une robe royale qu'ils avaient apportée. Alexandre ayant appris cette aventure, eut envie de voir cet homme. Abdolonyme parut devant lui avec une modeste fermeté, et Alexandre lui ayant demandé comment il supporterait sa nouvelle dignité, ce vieillard lui répondit ces belles paroles : *plaise aux dieux que je suporte ma grandeur avec autant de courage que ma pauvreté ! jusqu'à présent mes bras ont fourni à ma nourriture, et tant que je n'ai rien eu, je n'ai manqué de rien.* Alexandre admira cette réponse, et fit de grands présens au roi de Sydon, auquel il accorda son estime.

XXIVe. DIALOGUE.

VINGT-DEUXIEME JOURNÉE.

MADEM. BONNE.

JE vous ai promis un conte, mes enfans, je veux vous tenir parole ; mais

auparavant je veux vous dire que ladi Tempête a été douce comme un mouton et qu'elle n'a fait qu'une seule faute qu'elle a réparée sur-le-champ: aussi je l'aime de tout mon cœur, et elle me disait ce matin qu'elle n'avait jamais été si contente dans toute sa vie, que pendant ces trois jours. Au reste, si elle peut corriger son orgueil et sa colère, comme je l'espère, elle deviendra fort aimable; car elle aime l'étude, elle ne manque pas d'esprit, et a le cœur fort bon.

LADI TEMPÊTE.

Vous êtes bien bonne de m'encourager.

MADEM. BONNE.

Je vous assure, ma chère, que je ne serai jamais plus aise que quand je pourrai vous louer avec justice; cela est bien plus agréable que de gronder. Je ne vivrais pas long-tems si j'avais souvent des scènes pareilles à celle que nous eûmes la dernière fois; mais je veux l'oublier. Écoutez donc ce conte, mes enfans.

Il y avait une fois une fée qui voulait

épouser un roi; mais comme elle avait une fort mauvaise réputation, le roi aima mieux s'exposer à toute sa colère, que de devenir le mari d'une femme que personne n'estimait; car il n'y a rien de si fâcheux, pour un honnête homme, que de voir sa femme méprisée. Une bonne fée, qu'on nommait *Diamantine*, fit épouser à ce prince une jeune princesse qu'elle avait élevée, et promit de le défendre contre la fée *Furie*; mais peu de tems après, Furie ayant été nommée reine des fées, son pouvoir, qui surpassait de beaucoup celui de Diamantine, lui donna le moyen de se venger. Elle se trouva aux couches de la reine, et doua un fils qu'elle mit au monde, d'une laideur que rien ne pût surpasser. Diamantine, qui s'était cachée à la ruelle du lit de la reine, essaya de la consoler, lorsque Furie fut partie. Ayez bon courage, lui dit-elle; malgré la malice de votre ennemie, votre fils sera fort heureux un jour. Vous le nommerez *Spirituel*, et non-seulement il aura tout

l'esprit possible, mais il pourra encore en donner à la personne qu'il aimera le mieux. Cependant, le petit prince était si laid, qu'on ne pouvait le regarder sans frayeur : soit qu'il pleurât, soit qu'il voulût rire, il faisait de si laides grimaces, que les petits enfans qu'on lui amenait pour jouer avec lui, en avaient peur, et disaient que c'était la bête. Quand il fut raisonnable, tout le monde souhaitait de l'entendre parler, mais on fermait les yeux; et le peuple, qui ne sait pas la plupart du tems ce qu'il veut, prit pour Sipiritnel une haine si forte, que la reine ayant eu un second fils, on obligea le roi de le nommer son héritier; car, dans ce pays-là, le peuple avait droit de se choisir un maître. Spirituel céda sans murmure la couronne à son frère, et rebuté de la sottise des hommes, qui n'estiment que la beauté du corps, sans se soucier de celle de l'ame, il se retira dans une solitude, où, s'appliquant à l'étude de la sagesse, il devint extrêmement heureux. Ce n'était

pas

pas là le compte de la fée Furie ; elle voulait qu'il fût misérable, et voici ce qu'elle fit pour lui faire perdre son bonheur.

Furie avait un fils nommé *Charmant* ; elle l'adorait, quoiqu'il fût la plus grande bête du monde. Comme elle voulait le rendre heureux, à quelque prix que ce fût, elle enleva une princesse qui était parfaitement belle ; mais, afin qu'elle ne fût point rebutée de la bêtise de Charmant, elle souhaita qu'elle fût aussi sotte que lui. Cette princesse, qu'on appelait *Astre*, vivait avec Charmant, et quoiqu'ils eussent seize ans passés, on n'avait jamais pu leur apprendre à lire. Furie fit peindre la princesse, et porta elle-même son portrait dans une petite maison, où Spirituel vivait avec un seul domestique. La malice de Furie lui réussit ; et, quoique Spirituel sût que la princesse Astre était dans le palais de son ennemie, il en devint si amoureux, qu'il résolut d'y aller : mais en même-tems se souvenant de sa laideur,

il vit bien qu'il était le plus malheureux de tous les hommes, puisqu'il était sûr de paraître horrible aux yeux de cette belle fille. Il résista long-tems au desir qu'il avait de la voir; mais enfin, sa passion l'emporta sur sa raison. Il partit avec son valet, et Furie fut enchantée de lui voir prendre cette résolution, pour avoir le plaisir de le tourmenter tout à son aise. Astre se promenait dans le jardin avec Diamantine sa gouvernante: lorsqu'elle vit approcher le prince, elle fit un grand cri, et voulait s'enfuir; mais Diamantine l'en ayant empêchée, elle cacha sa tête dans ses deux mains, et dit à la fée: ma bonne, faites sortir ce vilain homme, il me fait mourir de peur. Le prince voulut profiter du moment où elle avait les yeux fermés pour lui faire un complimen[t] bien arrangé; mais c'était comme s'[il] eût parlé latin, elle était trop bête pou[r] le comprendre. En même-tems Spiri[-]tuel entendit Furie qui riait de toute s[a] force en se moquant de lui. Vous e[...]

avez assez fait la première fois, dit-elle au prince; vous pouvez vous retirer dans un appartement que je vous ai fait préparer, et d'où vous aurez le plaisir de voir la princesse tout à votre aise. Vous croyez peut-être que Spirituel s'amusa à dire des injures à cette méchante femme, mais il avait trop d'esprit pour cela; il savait qu'elle ne cherchait qu'à le fâcher, et il ne lui donna point le plaisir de se mettre en colère. Il était trop affligé; mais ce fut bien pis, lorsqu'il entendit une conversation d'Astre avec Charmant; car elle dit tant de bêtises, qu'elle ne lui parut plus si belle de moitié, et qu'il prit la résolution de l'oublier et de retourner dans sa solitude. Il voulut auparavant prendre congé de Diamantine. Quelle fut sa surprise, lorsque cette fée lui dit qu'il ne devait point quitter le palais, et qu'elle savait un moyen de le faire aimer de la princesse. Je vous suis bien obligé, madame, lui répondit Spirituel; mais je ne suis pas pressé de me marier.

J'avoue qu'Astre est charmante, mais c'est quand elle ne parle pas ; la fée Furie m'a guéri, en me faisant entendre une de ses conversations : j'emporterai son portrait, qui est admirable, parce qu'il garde toujours le silence. Vous avez beau faire le dédaigneux, dit Diamantine, votre bonheur dépend d'épouser la princesse. Je vous assure, madame, que je ne le ferai jamais, à moins que je ne devienne sourd, encore faudrait-il que je perdisse la mémoire, autrement je ne pourrais m'ôter de l'esprit cette conversation. J'aimerais mieux cent fois épouser une femme plus laide que moi, si cela était possible, qu'une stupide avec laquelle je ne pourrais avoir une conversation raisonnable, et qui me ferait trembler, quand je serais en compagnie avec elle, par la crainte de lui entendre dire une impertinence, toutes les fois qu'elle ouvrirait la bouche. Votre frayeur me divertit, lui dit Diamantine; mais, prince, apprenez un secret qui n'est connu que de votre mère et de

moi. Je vous ai doué du pouvoir de donner de l'esprit à la personne que vous aimeriez le mieux; ainsi vous n'avez qu'à souhaiter; Astre peut devenir la personne la plus spirituelle; elle sera parfaite alors, car elle est la meilleure enfant du monde, et a le cœur fort bon. Ah! madame, dit Spirituel, vous allez me rendre bien misérable: Astre va devenir trop aimable pour mon repos, et je serais trop peu pour lui plaire; mais n'importe, je sacrifie mon bonheur au sien, et je lui souhaite tout l'esprit qui dépend de moi. Cela est bien généreux, dit Diamantine; mais j'espère que cette belle action ne demeurera pas sans récompense. Trouvez-vous dans le jardin du palais à minuit; c'est l'heure où Furie est obligée de dormir, et pendant trois heures, elle perd toute sa puissance. Le prince s'étant retiré, Diamantine fut dans la chambre d'Astre; elle la trouva assise, la tête appuyée dans ses mains, comme une personne qui rêve profondément. Diamantine l'ayant appelée,

Astre lui dit : ah ! madame, si vous pouviez voir ce qui vient de se passer en moi, vous seriez bien suprise. Depuis un moment je suis comme dans un nouveau monde : je réfléchis, je pense ; mes pensées s'arrangent dans une forme qui me donne un plaisir infini, et je suis bien honteuse en me rappelant ma répugnance pour les livres et les sciences. Eh bien, lui dit Diamantine, vous pourrez vous en corriger : vous épouserez dans deux jours le prince Charmant, et vous étudierez ensuite tout à votre aise. Ah ! ma Bonne, répondit Astre en soupirant, serait-il bien possible que je fusse condamnée à épouser Charmant ? Il est si bête, si bête, que cela me fait trembler ; mais dites-moi, je vous prie, pourquoi je n'ai pas connu plutôt la bêtise de ce prince ? C'est que vous étiez vous-même une sotte, dit la fée ; mais voici justement le prince Charmant. Effectivement, il entra dans sa chambre avec un nid de moineaux dans son chapeau. Tenez, dit-il, je viens de laisser mon maître

dans une grande colère, parce qu'au lieu de dire ma leçon, j'ai été dénicher ce nid. Mais votre maître a raison d'être en colère, lui dit Astre; n'est-il pas honteux qu'un garçon de votre âge ne sache pas lire ? Oh! vous m'ennuyez aussi bien que lui, répondit Charmant, j'ai bien affaire de toute cette science: moi, j'aime mieux un cerf-volant, ou une boule, que tous les livres du monde. Adieu; je vais jouer au volant. Et je serais la femme de ce stupide, dit Astre, lorsqu'il fut sorti? Je vous assure, ma Bonne, que j'aimerais mieux mourir que de l'épouser. Quelle différence de lui à ce prince que j'ai vu tantôt. Il est vrai qu'il est bien laid; mais, quand je me rappelle son discours, il me semble qu'il n'est plus si horrible: pourquoi n'a-t-il pas le visage comme Charmant? Mais après tout, que sert la beauté du visage? Une maladie peut l'ôter, la vieillesse la fait perdre à coup sûr, et que reste-t-il alors à ceux qui n'ont pas d'esprit? En vérité, ma Bonne, s'il fal-

lait choisir, j'aimerais mieux ce prince, malgré sa laideur, que ce stupide qu'on veut me faire épouser. Je suis bien aise de vous voir penser d'une manière si raisonnable, dit Diamantine; mais j'ai un conseil à vous donner. Cachez soigneusement à Furie tout votre esprit : tout est perdu si vous lui laissez connaître le changement qui s'est fait en vous. Astre obéit à sa gouvernante, et sitôt que minuit fut sonné, la bonne fée proposa à la princesse de descendre dans les jardins: elles s'assirent sur un banc, et Spirituel ne tarda pas à les joindre. Quelle fut sa joie, lorsqu'il entendit parler Astre, et qu'il fut convaincu qu'il lui avait donné autant d'esprit qu'il en avait lui-même. Astre, de son côté, était enchantée de la conversation du prince; mais lorsque Diamantine lui eut appris l'obligation qu'elle avait à Spirituel, sa reconnaissance lui fit oublier sa laideur, quoiqu'elle le vît parfaitement, car il faisait clair de lune. Que je vous ai d'obligation, lui dit-elle; comment

pourrai-je m'acquitter envers vous? Vous le pouvez facilement, répondit la fée, en devenant l'épouse de Spirituel; il ne tient qu'à vous de lui donner autant de beauté qu'il vous a donné d'esprit. J'en serais bien fâchée, répondit Astre: Spirituel me plaît tel qu'il est; je ne m'embarrasse guère qu'il soit beau; il est aimable, cela me suffit. Vous venez de finir tous ses malheurs, dit Diamantine: si vous eussiez succombé à la tentation de le rendre beau, vous restiez sous le pouvoir de Furie; mais à présent vous n'avez rien à craindre de sa rage. Je vais vous transporter dans le royaume de Spirituel: son frère est mort, et la haine que Furie avait inspirée contre lui au peuple, ne subsiste plus. Effectivement on vit revenir Spirituel avec joie, et il n'eut pas demeuré trois mois dans son royaume, qu'on s'accoutuma à son visage, mais on ne cessa jamais d'admirer son esprit.

LADI CHARLOTTE.

Mais pourquoi la princesse ne donna-

t-elle pas la beauté à *Spirituel?* car elle ne savait pas que cela la remettrait sous la puissance de *Furie*.

MADEM. BONNE.

C'est qu'*Astre* était devenue une personne d'esprit, et qu'une fille qui a du bon sens, ne se soucie pas d'épouser un bel homme.

LADI SPIRITUELLE.

Pourquoi cela, ma Bonne?

MADEM. BONNE.

C'est que presque toujours un bel homme est un sot, tout amoureux de sa propre figure, tout rempli de son mérite, et tout occupé du soin de son ajustement, comme une femme: or, vous sentez bien qu'il n'y a rien de plus méprisable qu'un homme comme cela.

LADI TEMPÊTE.

Cela est vrai, ma Bonne, je connais un homme qu'on appelle....

MADEM. BONNE.

Il ne faut pas nommer les personnes, quand on veut en dire quelque chose de

mal. Finissez donc ce que vous vouliez nous dire, mais ne dites pas le nom de ce gentilhomme.

LADI TEMPÊTE.

Eh bien, il met trois heures tous les jours à s'ajuster, comme ferait une femme : outre son nom, que je ne dirai pas, on l'appelle Narcisse.

MISS MOLLY.

Que veut dire ce nom, s'il vous plaît?

MADEM. BONNE.

Narcisse était un jeune homme extrêmement beau, qui devint amoureux de sa propre figure, qu'il voyait dans une fontaine bien claire. Il appelait cette belle figure, qui ne pouvait pas venir, comme vous pensez bien; et il eut tant de douleur de ne pouvoir la faire sortir de l'eau, qu'il en mourut, et les dieux le changèrent en fleur. Depuis ce tems, quand un homme aime trop sa figure, on l'appelle Narcisse. Disons présentement un mot de géographie. Quelle est la province qu'on trouve au nord-est

de la France ? Répétez-moi cela, ladi Sensée.

LADI SENSÉE.

Les Pays-Bas Français. On les appelle Français, parce qu'il y a des Pays-Bas Hollandais, et ceux qui appartiennent à la maison d'Autriche.

LADI MARY.

Qu'est-ce que cela veut dire, la maison d'Autriche ?

MADEM. BONNE.

C'est comme qui dirait la famille d'Autriche. Pour bien entendre la géographie historique, il faut connaître les principales familles de l'Europe. Ecoutez bien ceci, mes enfans. Quand je dis *les principales familles de l'Europe*, je ne veux parler que de celles des principaux rois. La première famille, ou maison de l'Europe, est celle d'Autriche. Depuis un grand nombre d'années, ce sont les princes de cette maison qui ont été empereurs ; mais, présentement c'est un prince de la maison de Lorraine. Auparavant, ce prince

était maître de cette province que vous voyez à l'est de la France; mais, il n'était pas roi, car la Lorraine, depuis bien long-tems, est un duché.

LADI MARY.

J'entends, le duc de Lorraine était un duc, comme le papa de ladi Tempête.

MADEM. BONNE.

Non, ma chère. Il y a de deux sortes de ducs, de princes, de comtes et de marquis. Les uns, qui sont nés dans un royaume qui a un maître, sont de grands seigneurs, comme le papa de ladi Tempête; mais ils ne sont pas souverains; les autres sont absolument les maîtres de leurs pays, parce qu'il n'y a point de roi, et on dit qu'ils sont princes souverains.

MISS MOLLY.

Et quel privilège leur donne leur souveraineté?

MADEM. BONNE.

Je viens de vous le dire: ils sont maîtres dans leurs pays, ils peuvent

faire faire des pièces d'or, d'argent, ou d'autre métal, où est leur image ; et dans leurs pays, ces pièces servent à acheter les choses dont on a besoin : c'est ce qu'on appelle avoir le droit de faire battre monnaie. Ils peuvent encore accorder la vie à un criminel qui serait condamné à être pendu. Il faut être prince souverain pour faire battre monnaie, et accorder la vie à un criminel. N'oubliez donc pas ce que c'est qu'un *prince souverain.* La seconde maison de l'Europe est celle de Bourbon, qui descend de Hugues Capet. On partage cette famille en deux, et on appelle cela deux branches, l'aînée et la cadette, c'est-à-dire, que deux princes de la maison de Bourbon sont souverains. La famille du prince aîné, qu'on appelle la branche aînée, règne en France : la famille, ou la branche qui sort du cadet, règne en Espagne. La maison de Brandebourg règne en Prusse. Celle de Brunswick, unie à celle de Stuart par les femmes, règne

en Angleterre. La maison de Savoie règne en Sardaigne et dans le Piémont. Le prince Poniatowski règne en Pologne. Les descendans de Gustave règnent en Suède, et ceux de Pierre-le-Grand, en Russie.

LADI TEMPÊTE.

Permettez-moi de vous dire une chose, ma Bonne. Vous me disiez l'autre jour, que vous ne faisiez pas grand cas de mon titre; cependant vous nous faites remarquer aujourd'hui, qu'il y a des maisons plus anciennes et plus grandes les unes que les autres; c'est donc quelque chose d'être sortie d'une grande maison?

MADEM. BONNE.

Certainement, ma chère, c'est quelque chose. Vous savez que tous les hommes sont sortis de Noé: ils sont donc tous égaux par leur nature, et sont parens, comme tous les Israélites l'étaient entr'eux. Mais les hommes qui sont égaux par leur nature, ne le sont pas par les qualités de l'ame, du corps et

de l'esprit, et voilà ce qui a produit la noblesse. Il était juste d'honorer particulièrement ceux qui étaient meilleurs que les autres, ou qui avaient quelques talens, qu'ils faisaient servir à rendre leurs frères plus heureux. Ces hommes-là furent donc honorés avec justice, et pour encourager leurs enfans à leur ressembler, aussi bien que par respect pour la mémoire de leurs pères, on les honora aussi. C'est donc quelque chose d'être sortie d'une famille noble et ancienne; car cela suppose qu'on a eu quelque grand-père qui a eu des talens, ou des vertus supérieurs aux autres; mais remarquez que cela oblige les enfans à suivre l'exemple de leurs pères, sans quoi il ne serait pas juste de les honorer pour les vertus d'autrui. Concevez cela par un exemple. Nous avons en France une coutume très-mauvaise; s'il se trouve dans une famille un coquin qui se fasse pendre, toute la famille est déshonorée, quand même elle serait composée des plus honnêtes gens

du monde, et personne ne voudrait épouser une fille, ou une sœur de cet homme qui aurait été pendu.

LADI CHARLOTTE.

Mais cela est fort injuste ; ce n'est pas ma faute, si mon père, mon frère, ou mon cousin est un mal-honnête homme; on ne doit me mépriser que pour mes propres actions.

MADEM. BONNE.

Et il ne serait pas juste non plus de vous honorer pour les actions d'autrui, et seulement parce que vos ancêtres étaient honnêtes gens et avaient un mérite supérieur. C'est une chose estimable que d'être née d'une ancienne maison; mais il est mille fois plus glorieux de faire entrer la noblesse dans sa maison par une action héroïque, que de la trouver toute établie, et de ne rien faire pour la soutenir.

LADI SPIRITUELLE.

On ne doit donc pas de respect aux rois et aux grands seigneurs, quand ils ne sont pas vertueux?

MADEM. BONNE.

Il y a deux sortes de respect, mes enfans. Celui qui est dans le cœur et qu'on a pour les personnes vertueuses ; or, celui-là n'est dû qu'aux honnêtes gens, et nous ne devons pas l'avoir pour les rois et les grands qui déshonorent leurs rangs par leurs vices. Mais il y a un respect extérieur, qui consiste à obéir aux rois et aux magistrats, parce qu'ils tiennent la place de Dieu sur la terre. Le bon ordre demande qu'on conserve ce second respect ; c'est-à-dire, qu'on doit honorer le titre, l'autorité et le rang, dans le tems même qu'on méprise souverainement la personne. Retenez bien ceci, mes enfans ; vous êtes toutes filles de condition, c'est-à-dire, que vous êtes toutes dans l'obligation d'être plus vertueuses que les autres ; si vous y manquez, je ne vois plus en vous qu'une fille de Noé, cousine du porteur de chaise, quoique d'un peu loin : je respecterai votre titre, c'est-à-dire, que je vous ferai la révérence, quand vous

passerez à côté de moi; mais, d'ailleurs, je vous estimerai moins que vôtre arrière petit cousin, le porteur de chaise; car, peut-être que s'il eût eu quelque grand-père aussi honnête homme que les vôtres, ou qu'il eût reçu votre éducation, il serait beaucoup plus vertueux que vous. Mais il est tems de répéter nos histoires. Commencez, miss Molly.

MISS MOLLY.

Samuel ordonna à Saül, de la part de Dieu, de faire la guerre aux Amalécites, et de tuer jusqu'au dernier d'entr'eux, ainsi que tous les animaux. Saül et les Israélites marchèrent contre les Amalécites, et remportèrent la victoire; mais ils n'obéirent point au Seigneur, car ils conservèrent les bêtes qui étaient grasses, et Saül sauva la vie à Agag leur roi.

Dieu dit à Samuel : Saül a négligé mes ordres, c'est pourquoi je l'ai abandonné, et j'ai choisi un autre roi pour mon peuple. Samuel annonça à Saül les paroles du Seigneur. Ce prince lui dit :

j'ai péché, demandez miséricorde au Seigneur pour moi; comme il retenait le prophête par son manteau, il lui en déchira un morceau; Samuel lui dit: comme tu as déchiré ce manteau et ôté ce morceau de dessus mon corps, de même Dieu t'ôtera le royaume d'Israël. Après ces paroles, Samuel quitta Saül et ne le vit plus le reste de sa vie.

LADI CHARLOTTE.

Puisque Saül confessait son péché, et qu'il en demandait pardon, pourquoi Dieu, qui est si bon, ne lui pardonnait-il pas?

MADEM. BONNE.

Dieu connaît le fond des cœurs, ma chère; il voyait que Saül n'était fâché de l'avoir offensé, que parce que cela lui ferait perdre son royaume. Voyez-vous, mes enfans, il faut être fâché d'avoir péché, parce que cela déplaît à Dieu, et non pas parce que le péché nous a attiré quelque malheur. Continuez, ladi Mary.

LADI MARY.

Samuel choisit par l'ordre de Dieu un des fils d'Isaï pour être roi.

Il se nommait David. Depuis ce tems l'esprit du Seigneur fut avec lui, et Saül au contraire fut livré au mauvais esprit, qui le tourmentait si fort qu'il entrait en fureur. On dit à Saül que s'il faisait jouer de la harpe devant lui, il serait soulagé, et comme David jouait fort bien de cet instrument, le roi le demanda à son père. Aussi-tôt que Saül eut vu David, il l'aima, et lui fit porter ses armes; et toutes les fois que le malin esprit le tourmentait, David jouait de la harpe, et il était soulagé.

MADEM. BONNE.

Continuez, ladi Charlotte.

LADI CHARLOTTE.

Il y avait parmi les Philistins un géant, nommé *Goliath*, qui était armé d'une manière terrible. Il vint défier les Israélites au combat, mais personne n'osait l'attaquer. David demanda quelle serait la récompense de celui qui tuerait cet homme? On lui répondit que le roi lui donnerait sa fille en mariage. Saül ayant appris les questions que faisait

David, lui demanda s'il voudrait combattre le géant ? David ayant répondu qu'il le voudrait bien, Saül lui donna ses propres armes ; mais David les trouva trop pesantes ; il prit seulement sa fronde, et ramassa cinq cailloux. Après avoir invoqué le Seigneur, il courut contre le géant, lui lança une pierre qui lui entra dans le front et le tua. Les Philistins, voyant le géant mort, s'enfuirent, et les Israélites en tuèrent un grand nombre. On fit de grandes réjouissances pour cette victoire, et les femmes chantaient en jouant des instrumens : *Saül en a tué mille, et David dix mille.* Ces paroles donnèrent une grande jalousie au roi, et il commença à ne plus aimer David, car tout réussissait à ce jeune homme, parce que Dieu était avec lui ; mais Jonathas, fils de Saül, fut plus juste que son père ; il admira la belle action de David, et lui fit présent de l'habit qu'il portait ; car en ce tems-là c'était la plus grande marque d'estime qu'on pût donner à une personne.

MADEM. BONNE.

Il y a eu plusieurs princes qui ont ressemblé à Saül ; ils étaient jaloux de leurs sujets qui avaient fait de belles actions ; assurément, cela est bien bas et bien injuste. Faites encore une réflexion, mesdames, c'est par le secours du Seigneur que David espère vaincre Goliath. On est bien fort, mes enfans, quand on met toute sa confiance en Dieu. Ladi Tempête, vous avez des ennemis à combattre plus forts que ceux que David a vaincus; vous n'en viendrez pas à bout vous toute seule, cela est impossible ; mais si le Seigneur combat avec vous, vous remporterez la victoire : il faut donc, ma chère amie, lui demander continuellement son secours.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, vous nous avez dit, en parlant des provinces de France, que la Lorraine était au nord-est ; comment cette province peut-elle appartenir à la France, puisque l'empereur était duc de Lorraine ?

MADEM. BONNE.

Pour vous expliquer cela, il faudrait vous raconter une grande histoire, mais il est trop tard aujourd'hui : je commencerai par-là la première fois. Ladi Mary, cela sera bien plus joli qu'un conte de fée, car tout ce que je vous dirai sera vrai.

XXVe. DIALOGUE.

VINGT-TROISIEME JOURNÉE.

LADI MARY.

Vous nous avez promis pour aujourd'hui une histoire sur la Lorraine.

MADEM. BONNE.

Je tiendrai ma parole, mes enfans ; mais auparavant il faut que je vous apprenne la différence qu'il y a entre un royaume électif et un royaume héréditaire.

LADI MARY.

Qu'est-ce que veulent dire ces deux mots ?

MADEM. BONNE.

On dit qu'un royaume est *électif*, quand les fils du roi ne sont pas rois après lui, et que le peuple peut donner la couronne à un homme qui n'est pas de la famille royale ; et on dit que le royaume est *héréditaire*, quand la loi oblige les peuples à reconnaître pour maître le fils de leur roi, ou son plus proche parent.

Le royaume de Pologne est électif, mes enfans ; c'est le peuple qui se choisit un roi. Or le roi de Suède, ayant fait la guerre aux Polonais, les obligea de chasser leur prince, et d'en nommer un autre. Ce nouveau roi se nommait Stanislas, et était le meilleur prince du monde ; mais le roi détrôné lui ayant fait la guerre, Stanislas ne fut pas le plus fort, et fut obligé de se sauver déguisé. Stanislas pria des hommes qu'il rencontra de lui aider à se sauver ; mais c'étaient de méchantes gens, qui lui firent souffrir toutes sortes de maux, pendant plusieurs jours qu'il resta avec

eux ; ils le menaçaient à tout moment de le livrer aux ennemis ; car quoiqu'ils ne sussent pas que c'était le roi, ils pensaient que c'était un grand seigneur de sa cour ; et si on eût pris Stanislas, on l'eût fait mourir. Il se sauva pourtant heureusement, et passa plusieurs années dans les états d'un prince qui lui donna retraite. Stanislas avait une fille qui était aussi méritante que son père ; une autre en sa place serait morte de chagrin de voir qu'il n'était plus roi ; mais pour elle, elle disait : apparemment qu'il est mieux pour mon père d'avoir perdu sa couronne, que de l'avoir gardée. Dieu voulut récompenser la piété et la sagesse de cette princesse, et pour cela il inspira au duc de Bourbon, premier ministre de France, le dessein de la faire épouser au roi, quoiqu'elle fût plus âgée que lui, et qu'elle ne fût pas très-belle. Le roi l'épousa, et l'aima beaucoup, parce qu'elle était très-vertueuse. Quelque tems après, il y eut une grande guerre, et quand on

fit la paix, ce fut à condition que le duc de Lorraine donnerait son pays à Stanislas, et qu'il prendrait en place un pays plus riche, qui est en Italie, et qu'on nomme la Toscane. Depuis ce tems, qui était dans l'année 1737, Stanislas fut duc de Lorraine, où il ne s'est occupé que du soin de rendre ses peuples heureux, et de faire du bien aux pauvres; et après sa mort, arrivée en 1766, la Lorraine a été réunie au royaume de France.

LADI MARY.

Ma Bonne, la vertueuse fille de ce prince Stanislas est elle encore en vie?

MADEM. BONNE.

Non, ma chère, elle est morte reine de France en 1768; et comme elle avait sacrifié sa couronne à Dieu, il lui en rendit une bien plus riche; une héréditaire, au lieu d'une élective.

MISS MOLLY.

Vous dites que la couronne de France est héréditaire, c'est donc à dire que

si je vous demande, dans quelle année sommes-nous, ma chère, que me répondrez-vous ?

MISS MOLLY.

Nous sommes dans l'année 1780.

MADEM. BONNE.

Qu'est-ce que cela veut dire, ladi Spirituelle ?

LADI SPIRITUELLE.

Cela veut dire, qu'il y a cette année 1780 années que Jésus-Christ est venu au monde.

LADY MARY.

Mais, j'entends souvent parler de Jésus-Christ : je dis tous les jours dans ma prière, que je crois en Jésus-Christ; savez-vous bien, ma Bonne, que je ne comprends pas fort bien ce que je dis?

MADEM. BONNE.

C'est que vous répétez votre prière comme un perroquet, sans y faire attention. Finissons notre géographie ; après cela, ma chère, vous répéterez votre symbôle, et je vous ferai remar-

quer ce que vous dites touchant Jésus-Christ; en attendant que nous ayons fini d'apprendre l'écriture sainte, qu'on appelle l'ancien testament, et qui est l'histoire de tout ce que Dieu a fait pour les hommes avant la naissance de Jésus-Christ; ensuite, quand vous saurez bien cette histoire, nous apprendrons le Nouveau Testament, c'est-à-dire, l'histoire de Jésus-Christ pendant le tems qu'il a été sur la terre.

Nous avons parlé de l'Alsace et de sa capitale. La capitale de la Lorraine est Nanci. Après la Lorraine, en tirant au nord-ouest, on trouve les Pays-Bas Français, dont la capitale est Lille. En allant toujours vers l'ouest, on trouve la Picardie, dont la capitale est Amiens, sur la rivière de Somme: ensuite, on trouve la Normandie, dont la capitale est Rouen, sur la rivière de Seine; et enfin, tout au nord-ouest, on trouve la Bretagne, dont la capitale est Rennes, sur la rivière de la Vilaine. J'aurais bien des choses à vous faire remarquer

sur ces provinces ; mais j'ai promis à ladi Mary de lui faire réciter le symbôle: ainsi, nous parlerons de ces provinces la première fois. Répétez votre symbôle, ladi Mary.

LADI MARY.

Je crois en Dieu le père tout-puissant, le créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ son fils unique, notre Seigneur.

MADEM. BONNE.

Vous dites tous les jours que Jésus-Christ est le fils unique de Dieu, du Tout-puissant, de celui qui a créé le ciel et la terre : vous ajoutez qu'il est notre Seigneur, notre maître, notre roi, notre juge, celui qui a droit de nous donner des lois ; car le mot de Seigneur veut dire toutes ces choses. Voyons présentement ce qu'a fait Jésus-Christ.

LADI MARY.

Il a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers ;

le troisième jour, il est ressusité des morts, est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le père Tout-puissant, d'où il viendra juger les vivans et les morts.

MADEM. BONNE.

Jésus-Christ qui est notre Seigneur, est venu au monde par la vertu du Saint-Esprit, et est né d'une fille qu'on nommait Marie; Jésus-Christ s'est fait homme pour réconcilier Dieu son père avec les hommes, qui étaient tous des pécheurs.

Remarquez, mes enfans, combien il a souffert pour obtenir notre pardon. Les juifs l'ont lié, lui ont donné des soufflets, lui ont craché au visage; ils l'ont déchiré à coups de fouet, et lui ont enfoncé une couronne d'épines sur la tête; après cela, on lui a mis sur les épaules une grande croix, qu'on l'a obligé de porter sur une montagne.

Quand il y a été arrivé, on l'a attaché sur cette croix, en lui enfonçant de gros cloux dans les mains et dans les

pieds, et ensuite on l'a laissé mourir sur cette croix.

Vous pleurez, mes pauvres enfans, et vous en avez bien sujet; car enfin, c'était pour l'amour de vous qu'il a souffert tous ces tourmens; c'était pour vous empêcher d'aller en enfer; c'était pour vous obtenir la grace d'aller au ciel.

LADI TEMPÊTE.

Oh! ma Bonne, je suis une grande misérable, une grande ingrate, de n'avoir pas seulement pensé à tout ce que Jésus-Christ a souffert pour moi, pendant que j'aime tant ceux qui me font du bien. L'autre jour, ma cousine Sensée vous demanda permission de manger avec moi dans la cuisine, afin que je fusse moins honteuse : eh bien! je n'oublierai jamais cette bonté qu'elle a eue pour moi, quand je vivrais cent ans; je l'aimerai à cause de cela, et pourtant je ne pense pas à aimer Jésus-Christ, qui a fait bien davantage pour moi.

MADEM. BONNE.

Vous avez bien fait pis, ma chère ; c'est qu'au lieu de l'aimer, vous l'avez beaucoup offensé. Jésus-Christ dit à votre cœur : mon enfant, quand tu te mets en colère, quand tu manques à ton devoir, tu m'offenses ; je t'en prie, corrige-toi, deviens bonne, car, sans cela, tu n'iras pas en paradis, et ce sera inutilement que j'aurai tant souffert pour toi. Cependant vous fermez vos oreilles, et vous méprisez ses remontrances.

LADI TEMPÊTE.

Je vous assure, ma Bonne, que cela vient de ce que l'on ne pense pas à toutes ces choses. Je récite tous les jours le symbôle, mais avec moins d'attention que je ne réciterais une chanson.

LADI MARY.

Je ne pourrai plus m'empêcher de pleurer, quand je le dirai ; et puisque Jésus-Christ, qui m'aime tant, ne me demande que d'être bonne, je vous assure que je n'oublierai rien de ce que

vous me direz pour me corriger ; mais dites-moi, ma Bonne, comment est-ce qu'il y a eu des hommes assez méchans pour faire tant souffrir Jésus-Christ ? quel mal leur avait-il fait ?

MADEM. BONNE.

Jésus-Christ était né parmi les Juifs. Il descendait d'Abraham et de David ; et voici ce qu'il avait fait parmi les Juifs : il avait guéri leurs malades, ressuscité leurs morts, fait du bien à tout le monde ; mais il reprochait aux prêtres et à des hypocrites, qu'on nommait les Pharisiens, il leur reprochait, dis-je, leur hypocrisie et leurs autres vices ; d'ailleurs, le peuple suivait Jésus-Christ, qui lui faisait tant de bien : ces méchans hommes en conçurent une telle jalousie, qu'ils étaient comme des enragés, et qu'ils trompèrent le peuple, en lui disant que Jésus-Christ était un méchant ; et ainsi on l'a fait mourir de la façon cruelle et barbare que je vous ai dit ; mais trois jours après, il sortit vivant de son tombeau, et après avoir

resté encore quarante jours sur la terre, il monta au ciel en présence de plusieurs personnes; il y est assis à la droite de Dieu son père, d'où il viendra juger tous les hommes à la fin du monde. Mais nous verrons toutes ces choses plus amplement, quand nous apprendrons l'histoire du Nouveau Testament, comme je vous l'ai promis. Achevons auparavant l'histoire de l'Ancien Testament que nous avons commencée.

LADI MARY.

La jalousie de Saül contre David augmenta tellement, qu'il résolut de le faire périr. Il lui dit qu'il lui donnerait sa fille en mariage, pourvu qu'il tuât cent Philistins; le Seigneur protégea David, qui tua deux cents Philistins au lieu de cent. Saül fut donc forcé de lui donner sa fille. Un jour que David jouait de la harpe devant lui, Saül voulut le tuer; David se sauva dans sa maison; le roi envoya des soldats pour le prendre, mais Michol, sa femme, le descendit par une fenêtre, et il se sauva

chez le grand-prêtre Abimélec, et le pria de lui donner quelques pains et des armes. Le grand-prêtre, qui ne savait pas que David était brouillé avec Saül, lui donna cinq pains, et l'épée de Goliath; mais un Iduméen, serviteur de Saül, ayant vu cela, le dit à son maître, qui ordonna à ses soldats de tuer le grand-prêtre avec toute sa famille, quoiqu'Abimélec lui fît voir qu'il était innocent. Les soldats n'osant mettre la main sur le prêtre du Seigneur, Saül commanda à l'Iduméen de le tuer, ce qu'il fit sur-le-champ; il tua aussi quatre-vingt-cinq sacrificateurs; il fit détruire une ville qui leur appartenait, et fit tuer les femmes et les enfans.

LADI CHARLOTTE.

Oh, le méchant homme que Saül! Comment est-ce que Dieu ne le punit pas?

MADEM. BONNE.

Donnez-vous patience; Dieu souffre long-tems le pécheur, il amasse ses crimes, mais enfin sa bonté se lasse, et il

vient un moment où il fait partir le tonnerre, qu'il avait tenu long-tems suspendu sur sa tête. Continuez, ladi Mary.

LADI MARY.

Saül poursuivait David dans tous les lieux où il croyait pouvoir le rencontrer. Or, un jour que David était caché dans le fond d'une caverne avec soixante de ses gens, Saül eut un besoin, qui l'obligea d'y entrer; or, vous savez bien, mesdames, que quand on sort du grand jour, et qu'on entre dans un lieu obscur, on ne voit rien: Saül ne vit donc pas David, mais David le vit fort bien, et ceux qui étaient avec lui, lui conseillaient de le tuer; mais David leur répondit: Dieu me préserve de mettre la main sur mon roi, sur celui qu'il a sacré de son huile sainte. Il se contenta donc de lui couper un morceau de son habit, encore en eut-il regret après, craignant d'avoir manqué de respect à son roi. Quand Saül fut sorti, David monta sur le rocher et appela Saül, en lui disant: Seigneur, pourquoi

écoutez-vous les discours de ceux qui vous parlent mal de moi ? Puisque j'ai pu couper un morceau de votre habit, je pouvais aussi vous tuer, mais je vous ai respecté, parce que vous êtes mon roi : l'Eternel sera juge entre vous et moi, car il sait que vous me persécutez injustement. Saül, ayant entendu ces paroles, dit : n'est-ce pas votre voix, mon fils David ? Et il pleura; il dit encore : vous êtes plus juste que moi, et je connais à votre bonté, que Dieu vous a certainement choisi pour vous donner la couronne ; jurez-moi devant Dieu, que quand vous serez monté sur le trône, vous ne ferez point mourir ma famille. David le lui ayant juré, le roi se retira. Jonathas avait fait la même prière à David, et lui avait dit : ayez bon courage, mon père ne peut vous faire périr, et il sait très-bien que vous serez roi d'Israël; pour moi, je ne serai point jaloux de vous voir sur le trône, et je serai très-content d'être le premier après vous; car le

prince Jonathas aimait David plus que sa vie.

LADI CHARLOTTE.

Je suis bien contente de voir David bon ami avec Saül : apparemment que le roi ne chercha plus à lui faire du mal, après la bonté que David avait eue de ne le point tuer.

MADEM. BONNE.

Un méchant homme ne se corrige pas comme cela, mes enfans. Il y a des momens où il est honteux de sa méchanceté; mais il oublie bientôt cette honte, pour retourner à cette méchanceté, comme vous verrez que fit Saül.

LADI SPIRITUELLE.

Ce méchant roi avait un bon fils, et j'aime Jonathas de tout mon cœur. J'espère que David lui aura fait beaucoup de bien, quand il sera devenu roi.

MADEM. BONNE.

David n'eut pas ce plaisir, ma chère, et Jonathas fut tué avant que David fût roi; mais nous verrons cela la pre-

mière fois. Continuez, miss Molly.

MISS MOLLY.

Samuel mourut en ce tems-là, et David se retira dans un désert proche la montagne de Carmel, où il épousa une femme nommée Abigaïl; il en avait déjà deux, Michol et Abinoham. Saül assembla encore une armée pour le poursuivre.

Etant arrivé dans une plaine, on dressa des tentes pour passer la nuit. Abner gardait la tente du roi avec ses soldats; mais, au lieu de faire bonne garde, ils s'endormirent, et David avec un de ses gens, entra jusques dans la tente du roi; celui qui suivait David, lui demanda permission de tuer Saül; mais David l'en empêcha, en lui disant: L'homme qui mettra la main sur l'oint du Seigneur, ne sera point innocent. Il se contenta donc d'emporter la coupe et la hallebarde de Saül, et quand il fut bien loin, il cria, et dit à Abner: Vous êtes un brave homme; certainement vous avez mérité la mort, pour n'avoir

pas gardé le roi. Saül, entendant ces paroles, appela encore David son fils, et convint qu'il était plus honnête homme que lui ; il lui promit même de ne plus chercher à lui faire de mal ; mais David le connaissait trop bien pour oser se fier à sa parole, et il se retira chez les Philistins.

LADI SENSÉE.

Il m'impatiente, ce Saül, avec ses promesses qu'il ne tient point. Il fallait, en vérité, que David fût bien bon, de ne pas se débarrasser tout-d'un-coup d'un homme qui le persécutait si cruellement.

MADEM. BONNE.

Mais cet homme était son roi ; cet homme était son beau-père. Parce que Saül était méchant, fallait-il que David devînt méchant aussi ? Que deviendrait le monde, mes enfans, si chacun se croyait autorisé à se venger ? Il faut remettre ce soin à la justice des hommes, et si on ne peut y avoir recours, à la justice de Dieu.

LADI TEMPÊTE.

Mais pourtant, avec toute sa patience, David était très-misérable ; car il se voyait à tout moment en danger de perdre la vie. Il était obligé de vivre dans les bois, de manquer des choses les plus nécessaires, et cela, dans le tems où il était le vrai roi, car Samuel l'avait sacré avec l'huile.

MADEM. BONNE.

Auriez-vous mieux aimé être à la place de Saül, qu'à celle de David ?

LADI TEMPÊTE.

Non, ma Bonne, je n'aurais pas voulu être à la place de Saül ; je pense qu'il était encore plus malheureux que David.

MADEM. BONNE.

Vous avez bien raison, ma chère. On n'est point à plaindre quand on est vertueux, et David l'était. Ce ne sont point les accidens de la vie, les incommodités, la pauvreté, qui rendent les hommes malheureux : toutes ces choses sont les maux du corps ; or, votre corps

n'est point vous, c'est un étranger, l'habit de votre ame ; et les maux de ce corps ne sont considérables, qu'à mesure que votre ame y prend intérêt.

LADI CHARLOTTE.

Mais, ma Bonne, mon corps est moi aussi bien que mon ame.

MADEM. BONNE.

Point du tout, ma chère. Quand vous serez morte, les vers mangeront votre chair, vos os tomberont en poussière, et cependant vous existerez encore, car votre ame restera telle qu'elle est. Vous savez bien qu'elle est immortelle.

LADI CHARLOTTE.

On me l'a dit, mais je ne le conçois pas.

MADEM. BONNE.

Vous le concevrez quelque jour, ma chère. Quand nous serons plus avancées, nous parlerons de ces choses qui sont encore trop difficiles pour vous.

LADI MARY.

Mais David avait déjà deux autres

femmes, ma Bonne ; est-ce que cela est permis, d'avoir plusieurs femmes ?

MADEM. BONNE.

Cela était permis autrefois, ma chère; mais cela ne l'est plus aujourd'hui parmi les Chrétiens, parce que Jésus-Christ le leur a défendu.

LADI SPIRITUELLE.

J'en suis bien aise. Si un mari pouvait avoir plusieurs femmes, je ne me marierais jamais, car je ne pourrais pas alors être maîtresse dans la maison, et je m'imaginerais toujours que mon mari aimerait mieux ses autres femmes que moi.

MADEM. BONNE.

C'est-à-dire que vous êtes disposée à devenir jalouse. Vous auriez donc été fort malheureuse, si vous étiez née en Chine.

LADI MARY.

Est-ce que les Chinois ont plusieurs femmes ?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère, ainsi que presque tous

les peuples de l'Asie. Comme il nous reste un demi-quart d'heure, je vais vous raconter comme se font les mariages dans la Chine. Il faut que vous sachiez d'abord que dans la Chine les femmes ne sortent point à pied, et ne voient jamais d'autres hommes que leurs pères et leurs maris.

LADI SENSÉE.

Comment donc peut-on se marier, ma Bonne ? Est-ce qu'un gentilhomme n'a pas la liberté de voir une fille, quand il veut l'épouser ?

MADEM. BONNE.

Ce ne sont pas ceux qui doivent se marier, qui se mêlent de faire le mariage ; ce sont les pères. Un homme, qui a un fils, va trouver un autre homme, qui a une fille. Il s'informe des qualités de cette fille, et, s'il croit qu'elle soit convenable à son fils, il la demande pour lui. Le père, l'ayant accordée, va dire à sa fille qu'il vient de la marier. Alors, on lui met ses plus beaux habits, on l'enferme dans une machine qui est

fermée, et on la porte dans la maison de son mari. Le nouveau marié attend avec bien de l'impatience le moment de voir sa femme. Quelquefois il est content de son marché, d'autres fois la femme n'est pas de son goût; mais ne croyez pas pour cela qu'il ait de mauvaises façons pour elle; il a trop de respect pour son père qui l'a choisie. Il demeure avec elle pendant huit jours, et au bout de ce tems, il lui demande permission de choisir une autre femme parmi celles qu'on lui a données pour la servir. La femme ne lui refuse jamais cette permission; mais cette autre femme, que le mari prend, reste toujours sa servante, et la femme que le père a choisie, reste toujours maîtresse de la maison; les enfans de la servante l'appellent leur mère, et lui sont soumis.

LADI TEMTÊTE.

Eh bien, cela doit la consoler, puisqu'elle reste toujours la maîtresse, et si la servante était insolente, pourrait-elle la punir?

Madem.

MADEM. BONNE.

Sans doute, ma chère; mais cela n'arrive point: la servante sait qu'elle doit respecter sa maîtresse, et travailler à gagner ses bonnes graces pour elle et ses enfans. La maîtresse, par complaisance pour son mari, et pour s'en faire aimer, traite bien une femme qu'il aime, et tous ces gens vivent ordinairement dans la meilleure intelligence du monde.

LADI SENSÉE.

Mais ces gens-là sont donc plus raisonnables que les autres peuples? J'ai lu dans la vie de Denis, tyran de Syracuse, qu'il avait épousé deux femmes dans un seul jour, et qu'il avait trouvé le secret de les faire vivre en paix; et j'ai ouï-dire que cela prouvait que Denis était le plus habile homme du monde, parce que rien n'était plus difficile que de conserver la bonne intelligence entre deux femmes qui vivent dans une même maison, et qui doivent partager l'autorité.

MADEM. BONNE.

Cet homme avait d'autant plus de raison, que ces deux femmes de Denis avaient chacune des enfans, et qu'il était naturel qu'elles cherchassent à les mettre sur le trône; mais dans la Chine, cela est moins difficile; si la maîtresse a des enfans, ils sont toujours au-dessus de ceux de la servante. D'ailleurs, mes enfans, l'éducation fait tout. Les filles sont instruites dès leur jeunesse, que c'est la coutume du pays; elles s'y attendent, et cela ne leur paraît point extraordinaire.

MISS MOLLY.

Mais ces pauvres femmes doivent bien s'ennuyer, puisqu'elles ne sortent jamais.

MADEM. BONNE.

Je vous ai dit qu'elles ne sortent jamais à pied; mais on les porte dans ces machines fermées chez les autres dames, pour faire des visites. C'est quelque chose de honteux pour une femme

de paraître en public; il n'y a que les pauvres et les mal-honnêtes femmes, à qui cela soit permis. Et puis, quand les dames aimeraient à courir, elles ne pourraient pas aller bien loin, à cause de leurs pieds.

LADI MARY.

Est-ce que leurs pieds sont autrement faits que les nôtres ?

MADEM. BONNE.

Quand elles viennent au monde, elles ont les pieds faits comme les nôtres; mais on a soin de leur plier les doigts des pieds en dedans, et de les attacher avec des bandes; quand elles sont grandes, les doigts de leurs pieds semblent collés en dessous, comme sont nos doigts, quand nous avons la main fermée. On ne sait qui a commencé à faire cela aux enfans; mais, apparemment qu'on a voulu par-là apprendre aux dames, qu'elles ne doivent pas aimer à courir, et que leur vraie place est leur maison, où elles doivent rester pour

avoir soin de leurs enfans et de leur ménage. Adieu, mes enfans, notre heure est passée.

XXVIe. DIALOGUE.

VINGT-QUATRIEME JOURNÉE.

LADI MARY.

MA Bonne, il y a long-tems que vous ne nous avez point raconté de conte: n'en aurons-nous pas un aujourd'hui?

MADEM. BONNE.

Je le veux bien, mes enfans.

Il y avait une fois un seigneur qui avait deux filles jumelles, à qui l'on avait donné deux noms qui leur convenaient parfaitement. L'aînée, qui était très-belle, fut nommée *Belote*, et la seconde, qui était fort laide, fut nommée *Laidronette*. On leur donna des maîtres, et jusqu'à l'âge de douze ans, elles s'appliquèrent à leurs exercices; mais alors leur mère fit une sottise, car, sans

penser qu'il leur restait encore bien des choses à apprendre, elle les mena avec elle dans les assemblées. Comme ces deux filles aimaient à se divertir, elles furent bien contentes de voir le monde, et elles n'étaient plus occupées que de cela, même pendant le tems de leur leçon; en sorte que leurs maîtres commencèrent à les ennuyer. Elles trouvèrent mille prétextes pour ne plus apprendre; tantôt il fallait célébrer le jour de leur naissance; une autre fois elles étaient priées à un bal, à une assemblée, et il fallait passer le jour à se coîffer, en sorte qu'on écrivait souvent des cartes aux maîtres, pour les prier de ne point venir. D'un autre côté, les maîtres, qui voyaient que les deux petites filles ne s'appliquaient plus, ne se souciaient pas beaucoup de leur donner des leçons; car, dans ce pays, les maîtres ne donnaient pas leçon seulement pour gagner de l'argent, mais pour avoir le plaisir de voir avancer leurs écolières. Ils n'y allaient donc guère

souvent, et les jeunes filles en étaient bien aises. Elles vécurent ainsi jusqu'à quinze ans, et à cet âge, Belote était devenue si belle, qu'elle faisait l'admiration de tous ceux qui la voyaient. Quand la mère menait ses filles en compagnie, tous les cavaliers faisaient la cour à Belote; l'un louait sa bouche, l'autre ses yeux, sa main, sa taille, et pendant qu'on lui donnait toutes ces louanges, on ne pensait seulement pas que sa sœur fût au monde. Laidronette mourait de dépit d'être laide, et bientôt elle prit un grand dégoût pour le monde et les compagnies, où tous les honneurs et les préférences étaient pour sa sœur. Elle commença donc à souhaiter de ne plus sortir, et un jour qu'elles étaient priées à une assemblée, qui devait finir par un bal, elle dit à sa mère qu'elle avait mal à la tête, et qu'elle souhaitait de rester à la maison. Elle s'y ennuya d'abord à mourir, et pour passer le tems, elle fut à la bibliothèque de sa mère, pour chercher un

roman, et fut bien fâché de ce que sa sœur en avait emporté la clef. Son père avait aussi une bibliothèque, mais c'était des livres sérieux, et elle les haïssait beaucoup. Elle fut pourtant forcée d'en prendre un, c'était un recueil de lettres; et en ouvrant le livre, elle trouva celle que je vais vous rapporter.

» Vous me demandez d'où vient que la plus grande partie des belles personnes sont extrêmement sottes et stupides? Je crois pouvoir vous en dire la raison. Ce n'est pas qu'elles aient moins d'esprit que les autres en venant au monde; mais c'est qu'elles négligent de le cultiver. Toutes les femmes ont de la vanité, elles veulent plaire. Une laide connaît qu'elle ne peut être aimée à cause de son visage; cela lui donne la pensée de se distinguer par son esprit. Elle étudie donc beaucoup, et elle parvient à devenir aimable malgré la nature. La belle, au contraire, n'a qu'à se montrer pour plaire, sa vanité est satisfaite; comme elle ne réfléchit jamais, elle ne

pense pas que sa beauté n'aura qu'un tems ; d'ailleurs, elle est si occupée de sa parure, du soin de courir les assemblées pour se montrer, pour recevoir des louanges, qu'elle n'aurait pas le tems de cultiver son esprit, quand même elle en connaîtrait la nécessité. Elle devient donc une sotte, toute occupée de puérilités, de chiffons, de spectacle; cela dure jusqu'à trente ans, quarante ans au plus, pourvu que la petite-vérole, ou quelque autre maladie, ne vienne pas déranger sa beauté plutôt. Mais quand on n'est plus jeune, on ne peut plus rien apprendre : ainsi, cette belle fille, qui ne l'est plus, reste une sotte pour toute sa vie, quoique la nature lui ait donné autant d'esprit qu'à une autre ; au lieu que la laide, qui est devenue fort aimable, se moque des maladies et de la vieillesse, qui ne peuvent rien lui ôter ».

Laidronette, après avoir lu cette lettre, qui semblait avoir été écrite pour elle, résolut de profiter des vérités

qu'elle lui avait découvertes. Elle redemande ses maîtres, s'applique à la lecture, fait de bonnes réflexions sur ce qu'elle lit, et en peu de tems devient une fille de mérite. Quand elle était obligée de suivre sa mère dans les compagnies, elle se mettait toujours à côté des personnes en qui elle remarquait de l'esprit et de la raison ; elle leur faisait des questions, et retenait toutes les bonnes choses qu'elle leur entendait dire ; elle prit même l'habitude de les écrire, pour s'en mieux souvenir, et à dix-sept ans, elle parlait et écrivait si bien, que toutes les personnes de mérite se faisaient un plaisir de la connaître, et d'entretenir un commerce de lettres avec elle. Les deux sœurs se marièrent le même jour. Belote épousa un jeune prince qui était charmant, et qui n'avait que vingt-deux ans. Laidronette épousa le ministre de ce prince ; c'était un homme de quarante-cinq ans. Il avait reconnu l'esprit de cette fille, et il l'estimait beaucoup, car le visage

de celle qu'il prenait pour sa femme, n'était pas propre à lui inspirer de l'amour, il avoua même à Laidronette, qu'il n'avait que de l'amitié pour elle : c'etait justement ce qu'elle demandait ; et elle n'était point jalouse de sa sœur, qui épousait un prince qui était si fort amoureux d'elle, qu'il ne pouvait la quitter une minute, et qu'il rêvait d'elle toute la nuit. Belote fut fort heureuse pendant trois mois ; mais au bout de ce tems, son mari, qui l'avait vue tout à son aise, commença à s'accoutumer à sa beauté, et à penser qu'il ne fallait pas renoncer à tout pour sa femme. Il fut à la chasse, et fit d'autres parties de plaisir dont elle n'était pas, ce qui parut fort extraordinaire à Belote ; car elle s'était persuadée que son mari l'aimerait toujours de la même force, et elle se crut la plus malheureuse personne du monde, quand elle vit que son amour diminuait. Elle lui en fit des plaintes, il se fâcha, ils se raccommodèrent, mais comme ces plaintes re-

commençaient tous les jours, le prince se fatigua de l'entendre. D'ailleurs, Belote ayant eu un fils, elle devint maigre, et sa beauté diminua considérablement; en sorte qu'à la fin, son mari, qui n'aimait en elle que cette beauté, ne l'aima plus du tout. Le chagrin qu'elle en conçut, acheva de gâter son visage; et, comme elle ne savait rien, sa conversation était fort ennuyeuse. Les jeunes gens s'ennuyaient avec elle, parce qu'elle était triste; les personnes plus âgées et qui avaient du bon sens, s'ennuyaient aussi avec elle, parce qu'elle était sotte; en sorte qu'elle restait seule presque toute la journée. Ce qui augmentait son désespoir, c'est que sa sœur Laidronette était la plus heureuse personne du monde. Son mari la consultait sur ses affaires; il lui confiait tout ce qu'il pensait, il se conduisait par ses conseils, et disait par-tout que sa femme était le meilleur ami qu'il eût au monde. Le prince même, qui était un homme d'esprit, se plaisait

dans la conversation de sa belle-sœur, et disait qu'il n'y avait pas moyen de rester une demi-heure sans bâiller avec Belote, parce qu'elle ne savait parler que coîffures et ajustemens, en quoi il ne connaissait rien. Son dégoût pour sa femme devint tel, qu'il l'envoya à la campagne, où elle eut le tems de s'ennuyer tout à son aise, et où elle serait morte de chagrin, si sa sœur Laidronette n'avait pas eu la charité de l'aller voir le plus souvent qu'elle pouvait. Un jour qu'elle tâchait de la consoler, Belote lui dit : Mais, ma sœur, d'où vient donc la différence qu'il y a entre vous et moi? Je ne puis pas m'empêcher de voir que vous avez beaucoup d'esprit, et que je ne suis qu'une sotte; cependant, quand nous étions jeunes, on disait que j'en avais pour le moins autant que vous. Laidronette alors raconta son aventure à sa sœur, et lui dit: Vous êtes fort fâchée contre votre mari, parce qu'il vous a envoyée à la campagne, et cependant cette chose que

vous regardez comme le plus grand malheur de votre vie, peut faire votre bonheur, si vous le voulez. Vous n'avez pas encore dix-neuf ans, ce serait trop tard pour vous appliquer, si vous étiez dans la dissipation de la ville; mais la solitude dans laquelle vous vivez, vous laisse tout le tems nécessaire pour cultiver votre esprit. Vous n'en manquez pas, ma chère sœur, mais il faut l'orner par la lecture et les réflexions. Belote trouva d'abord beaucoup de difficulté à suivre les conseils de sa sœur, par l'habitude qu'elle avait contractée de perdre son tems en niaiseries; mais à force de se gêner, elle y réussit, et fit des progrès surprenans dans toutes les sciences, à mesure qu'elle devenait aussi raisonnable : et, comme la philosophie la consolait de ses malheurs, elle reprit son embonpoint, et devint plus belle qu'elle n'avait jamais été, mais elle ne s'en souciait plus du tout, et ne daignait pas même se regarder dans le miroir. Cependant, son mari avait pris

un si grand dégoût pour elle, qu'il fit casser son mariage. Ce dernier malheur pensa l'accabler, car elle aimait tendrement son mari, mais sa sœur Laidronette vint à bout de la consoler. Ne vous affligez pas, lui disait-elle, je sais le moyen de vous rendre votre mari : suivez seulement mes conseils, et ne vous embarrassez de rien. Comme le prince avait eu un fils de Belote, qui devait être son héritier, il ne se pressa point de prendre une autre femme, et ne pensa qu'à se bien divertir. Il goûtait extrêmement la conversation de Laidronette, et lui disait quelquefois qu'il ne se remarierait jamais, à moins qu'il ne trouvât une femme qui eût autant d'esprit qu'elle. Mais si elle était aussi laide que moi, lui répondit-elle en riant? En vérité, madame, lui dit le prince, cela ne m'arrêtait pas un moment : on s'accoutume à un laid visage; le vôtre ne me paraît plus choquant, par l'habitude que j'ai de vous voir : quand vous parlez, il ne s'en faut de rien

que je ne vous trouve jolie ; et puis, à vous dire la vérité, Belote m'a dégoûté des belles ; toutes les fois que j'en rencontre une stupide, je n'ose lui parler, dans la crainte qu'elle ne me réponde une sottise. Cependant, le tems du carnaval arriva, et le prince crut qu'il se divertirait beaucoup, s'il pouvait courir le bal sans être connu de personne. Il ne le confia qu'à Laidronette, et la pria de se masquer avec lui ; car, comme elle était sa belle-sœur, personne ne pouvait y trouver à redire, et quand on l'aurait su, cela n'aurait pu nuire à sa réputation ; cependant Laidronette en demanda la permission à son mari, qui y consentit d'autant plus volontiers, qu'il avait lui-même mis cette fantaisie en tête du prince, pour faire réussir le dessein qu'il avait de le réconcilier avec Belote. Il écrivit à cette princesse abandonnée, de concert avec son épouse, qui marqua en même tems à sa sœur, comment le prince devait être habillé. Dans le milieu du bal, Belote vint s'as-

seoir entre son mari et sa sœur, et commença une conversation extrêmement agréable avec eux : d'abord le prince crut reconnaître la voix de sa femme; mais elle n'eut pas parlé un demi-quart-d'heure, qu'il perdit le soupçon qu'il avait eu au commencement. Le reste de la nuit passa si vîte, à ce qu'il lui sembla, qu'il se frotta les yeux quand le jour parut, croyant rêver, et demeura charmé de l'esprit de l'inconnue, qu'il ne put jamais engager à se démasquer : tout ce qu'il en put obtenir, c'est qu'elle reviendrait au premier bal avec le même habit. Le prince s'y trouva des premiers; et quoique l'inconnue y arrivât un quart-d'heure après lui, il l'accusa de paresse, et lui jura qu'il s'était beaucoup impatienté. Il fut encore plus charmé de l'inconnue cette seconde fois que la première, et avoua à Laïdronette, qu'il était amoureux comme un fou de cette personne. J'avoue qu'elle a beaucoup d'esprit, lui répondit sa confidente; mais, si vous

voulez que je vous dise mon sentiment, je soupçonne qu'elle est encore plus laide que moi : elle connaît que vous l'aimez, et craint de perdre votre cœur, quand vous verrez son visage. Ah ! madame, dit le prince, que ne peut-elle lire dans mon ame ? L'amour qu'elle m'a inspiré est indépendant de ses traits: j'admire les lumières, l'étendue de ses connaissances, la supériorité de son esprit et la bonté de son cœur. Comment pouvez-vous juger de la bonté de son cœur, lui dit Laidronette ? Je vais vous le dire, reprit le prince : quand je [illegible] fait remarquer de belles femmes, elle les a louées de bonne foi, et elle m'a même fait remarquer avec adresse des beautés qu'elles avaient, et qui échappaient à ma vue. Quand j'ai voulu, pour l'éprouver, lui conter les mauvaises histoires qu'on mettait sur le compte de ces femmes, elle a détourné adroitement le discours, ou bien elle m'a interrompu, pour me raconter quelque belle action de ces personnes; et enfin,

quand j'ai voulu continuer, elle m'a fermé la bouche, en disant qu'elle ne pouvait souffrir la médisance. Vous voyez bien, madame, qu'une femme qui n'est point jalouse de celles qui sont belles, une femme qui prend plaisir à dire du bien du prochain, une femme qui ne peut souffrir la médisance, doit être d'un excellent caractère, et ne peut manquer d'avoir un bon cœur. Que me manquera-t-il pour être heureux avec une telle femme, quand même elle serait aussi laide que vous le pensez ? Je suis donc résolu à lui déclarer mon nom, et à lui offrir de partager ma puissance. Effectivement, dans le premier bal, le prince apprit sa qualité à l'inconnue, et lui dit qu'il n'y avait point de bonheur à espérer pour lui, s'il n'obtenait pas sa main ; mais, malgré ces offres, Belote s'obstina à demeurer masquée, ainsi qu'elle en était convenue avec sa sœur. Voilà le pauvre prince dans une inquiétude épouvantable. Il pensait comme Laidronette, que cette personne si spirituelle devait être un monstre,

puisqu'elle avait tant de répugnance à se laisser voir; mais quoiqu'il se la peignît de la manière du monde la plus désagréable, cela ne diminuait point l'attachement, l'estime et le respect qu'il avait conçu pour son esprit et pour sa vertu. Il était tout prêt à tomber malade de chagrin, lorsque l'inconnue lui dit : Je vous aime, mon prince, et je ne chercherai point à vous le cacher ; mais, plus mon amour est grand, plus je crains de vous perdre quand vous me connaîtrez. Vous vous figurez, peut-être, que j'ai de grands yeux, une petite bouche, de belles dents, un teint de lis et de roses : si, par aventure, j'allais me trouver des yeux louches, une grande bouche, un nez camard, des dents gâtées, vous me prieriez bien vîte de remettre mon masque. D'ailleurs, quand je ne serais pas si horrible, je sais que vous êtes inconstant : vous avez aimé Belote à la folie, et cependant vous vous en êtes dégoûté. Ah ! madame, lui dit le prince, soyez mon

juge; j'étais jeune quand j'épousai Belote, et je vous avoue que je ne m'étais jamais occupé qu'à la regarder et point à l'écouter; mais lorsque je fus son mari, et que l'habitude de la voir eut dissipé mon illusion, imaginez-vous si ma situation dût être bien agréable? Quand je me trouvais seul avec mon épouse, elle me parlait d'une robe nouvelle qu'elle devait mettre le lendemain, des souliers de celle-ci, des diamants de celle-là. S'il se trouvait à ma table une personne d'esprit, et que l'on voulût parler de quelque chose de raisonnable, Belote commençait par bâiller, et finissait par s'endormir. Je voulus essayer de l'engager à s'instruire, cela l'impatienta : elle était si ignorante, qu'elle me faisait trembler et rougir toutes les fois qu'elle ouvrait la bouche; d'ailleurs, elle avait tous les défauts des sottes : quand elle s'était fourrée une chose dans la tête, il n'était pas possible de l'en faire revenir, en lui donnant de bonnes raisons, car elle

ne pouvait les comprendre. Encore s'il m'avait été permis de me désennuyer d'un autre côté, j'aurais eu patience; mais ce n'était pas là son compte: elle eût voulu que le sot amour qu'elle m'avait inspiré, eût duré toute ma vie, et m'eût rendu son esclave. Vous voyez bien qu'elle m'a mis dans la nécessité de faire casser mon mariage. J'avoue que vous étiez à plaindre, lui répondit l'inconnue; mais tout ce que vous me dites ne me rassure point. Vous dites que vous m'aimez; voyez si vous serez assez hardi pour m'épouser aux yeux de tous vos sujets, sans m'avoir vue. Je suis le plus heureux de tous les hommes, puisque vous ne demandez que cela, répondit le prince; venez dans mon palais avec Laidronette; et demain, dès le matin, je ferai assembler mon conseil, pour vous épouser à ses yeux. Le reste de la nuit parut bien long au prince; et avant de quitter le bal, s'étant démasqué, il ordonna à tous les seigneurs de la cour de se rendre dans

son palais, et fit avertir tous ses ministres. Ce fut en leur présence qu'il raconta ce qui lui était arrivé avec l'inconnue; et après avoir fini son discours, il jura de n'avoir jamais d'autre épouse qu'elle, telle que pût être sa figure. Il n'y eut personne qui ne crût, comme le prince, que celle qu'il épousait ainsi, ne fût horrible à voir. Quelle fut la surprise de tous les assistans, lorsque Belote s'étant démasquée, leur fit voir la plus belle personne qu'on pût imaginer? Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que le prince ni les autres, ne la reconnurent pas d'abord; tant le repos et la solitude l'avaient embellie; on se disait seulement tout bas, que l'autre princesse lui ressemblait en laid. Le prince extasié d'être trompé si agréablement, ne pouvait parler; mais Laidronette rompit le silence pour féliciter sa sœur du retour de la tendresse de son époux. Quoi! s'écria le roi, cette charmante et spirituelle personne est Belote! Par quel enchantement a-t-elle

joint aux charmes de sa figure, ceux de l'esprit et du caractère, qui lui manquaient absolument ? Quelque fée favorable a-t-elle fait ce miracle en sa faveur ? Il n'y a point de miracle, reprit Belote, j'avais négligé de cultiver les dons de la nature ; mes malheurs, la solitude et les conseils de ma sœur m'ont ouvert les yeux, et m'ont engagée à acquérir des graces à l'épreuve du tems et des maladies. Et ces graces m'ont inspiré un attachement à l'épreuve de l'inconstance, lui dit le prince en l'embrassant. Effectivement, il l'aima toute sa vie avec une fidélité qui lui fit oublier ses malheurs passés.

LADI SPIRITUELLE.

Je vous assure, ma Bonne, que ce conte est le plus joli de tous ceux que vous nous avez racontés ; dites-nous la vérité, vous l'avez fait exprès pour nous.

MADEM. BONNE.

Cela pourrait bien être ; mais, soit qu'il ait été fait pour vous, ou non, mes-

dames, l'importance est d'en profiter. Il a été bien long, mon conte; et j'ai peur que nous n'ayons pas le tems de rien dire sur la géographie. Commençons par nos histoires. C'est à vous, ladi Mary.

LADI MARY.

Les Philistins déclarèrent la guerre à Saül; il eut très-peur, et voulut consulter une femme qui devinait, par le moyen du malin esprit. Il y fut déguisé, accompagné de deux de ses domestiques, et lui dit qu'il la priait de faire revenir une personne dont il avait besoin. Cette femme fit ses conjurations, et lui dit qu'elle voyait un vieillard; Saül reconnut au portrait qu'elle en fit, que c'était Samuel, et lui demanda quel devait être le succès de la bataille; ce que je t'ai prédit arrivera, répondit Samuel: le Seigneur va t'ôter ton royaume; et toi et tes fils, vous serez demain avec moi. Saül s'en alla tout effrayé. Le lendemain il donna la bataille; comme il vit que les ennemis

étaient

était plus fort que lui, il se passa son épée au travers du corps : ses fils furent tués.

LADI CHARLOTTE.

Ma Bonne, j'ai toujours eu bien peur des morts. Ma nourrice me disait qu'ils revenaient; elle m'a conté je ne sais combien d'histoires à ce sujet.

MADEM. BONNE.

C'est que votre nourrice est une sotte, ma bonne amie; toutes les histoires qu'on raconte à ce sujet sont des fables. Je pourrais vous en citer plusieurs exemples, mais je me contenterai d'en rapporter deux.

Un gentilhomme avait été envoyé par le roi, en Allemagne, pour des affaires de conséquence. Il revenait en poste avec quatre domestiques, lorsque la nuit le surprit dans un méchant hameau où il n'y avait pas un seul cabaret. Il demanda à un paysan s'il n'y avait pas moyen de loger dans le château? Le paysan lui répondit : il est aban-

donné, monsieur; il n'y a qu'un fermier, dont la petite maison est hors du château, où il n'oserait entrer que de jour, parce que la nuit il y revient des esprits qui battent les gens. Le gentilhomme, qui n'était pas peureux, dit au paysan: Je n'ai pas peur des esprits, je suis plus méchant qu'eux; et pour te le prouver, je veux que mes domestiques restent dans le village, et j'y coucherai tout seul. Ce n'était pourtant pas son intention de se coucher; il avait toute sa vie entendu parler des revenans, et il avait une grande curiosité d'en voir. Il fit allumer un bon feu, prit des pipes et du tabac, avec deux bouteilles de vin, et mit sur la table quatre pistolets chargés. Sur les minuit, il entendit un grand bruit de chaînes, et vit un homme beaucoup plus grand que d'ordinaire, qui lui faisait signe de venir à lui. Notre homme mit deux de ses pistolets à sa ceinture, un dans sa poche, et prit le dernier dans sa main droite, et tenait la chandelle de l'autre



Il vit un homme beaucoup plus grand que d'ordinaire, qui lui fesoit signe de venir à lui.

Dessiné et Gravé par F. Huot

main ; dans cet équipage, il suivit le fantôme, qui descendit l'escalier, traversa la cour, et entra dans une allée ; mais, lorsque le gentilhomme fut arrivé au bout de l'allée, tout d'un coup la terre manqua sous ses pieds, et il tomba dans un trou. Il s'apperçut alors de la sottise qu'il avait faite, car il vit à travers une cloison mal jointe, qui le séparait d'une cave, qu'il était tombé dans la puissance, non des esprits, mais d'une douzaine d'hommes qui tenaient conseil entr'eux, pour voir si on devait le tuer. Il connut par leurs discours que c'était des gens qui faisaient de la fausse monnaie. Le gentilhomme, qui se voyait pris comme un rat dans une souricière, éleva la voix ; et demanda à ces messieurs la permission de parler. On la lui accorda, et il leur dit : Messieurs, ma conduite, en venant ici, vous prouve que je suis un étourdi ; mais, en même tems, elle doit vous assurer que je suis un homme d'honneur : car, vous n'ignorez pas que presque toujours un

coquin est un lâche. Je vous promets de garder le secret de cette aventure, et je vous le promets sur mon honneur. Ne commettez point un crime en tuant un homme, qui n'a jamais eu intention de vous faire du mal; d'ailleurs, considérez les suites de ma mort. Je porte sur moi des lettres de conséquence, que je dois rendre au roi : j'ai quatre domestiques dans ce village; on fera tant de recherches pour savoir ce que je serai devenu, qu'à la fin on le découvrira. Ces hommes, après l'avoir écouté, décidèrent qu'il fallait se fier à sa parole. On lui fit jurer sur l'évangile, qu'il raconterait des choses terribles de ce château; effectivement, il dit le lendemain qu'il y avait vu des choses capables de faire mourir un homme de frayeur, et il ne mentait pas, comme vous pensez bien. Voilà donc une histoire des revenans bien établie. Personne n'aurait osé en douter depuis qu'un homme tel que celui-là en assurait. Cela dura pendant douze

ans ; après ce tems, comme il était dans son château à se divertir avec plusieurs de ses amis, on lui dit qu'un homme, qui conduisait deux chevaux, l'attendait sur le pont pour lui parler, mais qu'il ne voulait pas entrer. La compagnie fut curieuse de savoir ce que signifiait cette aventure ; mais, dès que le gentilhomme parut, suivi de ses amis, celui qui était sur le pont lui cria : Arrêtez, s'il vous plaît, monsieur, je n'ai qu'un mot à vous dire. Ceux à qui vous avez promis le secret, il y a douze ans, vous remercient de l'avoir si bien gardé ; présentement ils vous rendent votre parole ; ils ont gagné de quoi vivre, et sont sortis du royaume ; mais, avant de me permettre de les suivre, ils m'ont chargé de vous prier d'accepter de leur part deux chevaux, et je vous les laisse. Effectivement cet homme, qui avait attaché ces deux chevaux à un arbre, fit partir le sien comme un éclair, et bientôt ils le perdirent de vue. Alors le héros de

et je trouvais que c'était un linge, ou une chaise, qui, de loin, me paraissait sous une forme terrible, car la peur grossit les objets; petit à petit, je me guéris de cette faiblesse, et une aventure qui m'arriva, acheva de me rendre tout-à-fait raisonnable; j'eus affaire pour quelques mois dans une petite ville; en y arrivant, j'envoyai chercher un tapissier pour me meubler un appartement que j'étais prête à louer; le tapissier me dit qu'il avait une petite maison toute meublée, et qu'il me la donnerait toute entière pour une demi-guinée par mois; il n'y avait que deux ans que cette maison était rebâtie, parce qu'elle avait été brûlée, et il y avait même une vieille femme, qui, ayant rentré pour sauver son argent, y avait péri. Les voisins eurent grand soin de me raconter cette histoire, et me dirent, que la vieille venait toutes les nuits pour compter son argent. Je fis un grand éclat de rire au nez de ces gens; mais ils ajoutèrent, que je serais la

dupe de ma confiance ; que cette maison avait été louée plusieurs fois, mais que personne ne pouvait y demeurer plus de trois jours. J'en suis charmée, répondis-je, j'ai toujours eu envie de voir ou d'entendre quelque chose d'extraordinaire, peut-être à la fin aurai-je ce plaisir ; mais les esprits craignent ceux qui ne les craignent pas, j'ai bien peur que la bonne femme ne revienne plus. Aussitôt que je fus dans cette maison, je la visitai depuis la cave jusqu'au grenier ; car, si je n'ai plus peur des morts, je crains encore les vivans, et je pensais que quelqu'ennemi du tapissier pouvait peut-être se divertir à effrayer les gens, pour empêcher sa maison d'être louée. N'ayant rien trouvé, je passai la journée fort tranquillement. Sur les onze heures du soir, étant auprès du feu avec mon mari, j'entendis un bruit sourd, mais sans pouvoir distinguer d'où il partait, parce qu'il changeait de place à tout moment. Le plus souvent pourtant il paraissait

sortir du milieu de la chambre ; ce bruit ne m'effraya point, et je dis en riant : si je n'avais pas visité les caves, je croirais qu'on y fait de la fausse monnaie, car ce bruit ressemblait à celui d'un balancier. Le matin on n'entendit plus rien, mais le bruit recommença les nuits suivantes, et au bout de deux semaines, je remarquai qu'il était bien plus fort le vendredi, qui était justement le jour où la maison avait brûlé. Je passai la nuit du second vendredi sans me coucher, et sur les quatre heures du matin, je crus entendre parler, mais cela semblait sortir de dessous terre. J'attendis le jour avec impatience, et je priai mon mari de rester à la même place ; pour moi, je sortis, et fut dans la maison voisine ; c'était un cabaret, et je m'apperçus que l'écurie de ce cabaret était derrière notre salle, où l'on entendait ce bruit. Vous savez, mesdames, que les chevaux frappent du pied de tems en tems : le jour on ne les entendait

point, parce que le bruit qui se faisait de tous côtés l'empêchait ; mais, dans le silence de la nuit, on ne perdait pas un de leurs coups de pieds. Je pris un grand bâton, et ayant frappé trois coups contre terre de toute ma force, je rentrai chez moi, et mon mari me dit que, depuis que j'étais sortie, on avait frappé trois coups. Les vendredis étaient des jours de marché ; il venait beaucoup de gens de la campagne qui couchaient en ville, et mettaient leurs chevaux dans cette écurie, ce qui augmentait le bruit ; je me hâtai de conter mon histoire : plusieurs personnes vinrent pour entendre le bruit qui, du moment qu'on en sut la cause, ne parut plus que ce qu'il était, car on distinguait fort bien que c'était un bruit de pieds de cheval sur la terre. Ceux qui avaient eu peur, et qui avaient décrié cette maison, furent bien honteux. Je n'y demeurai qu'un mois, parce qu'il se présenta de tous côtés des gens pour la louer, et le maître fut si content de

mon courage, que j'eus beaucoup de peine à lui faire recevoir mon argent.

LADI SENSÉE.

Eh bien, ma Bonne, si vous n'eussiez pas eu l'esprit d'aller dans cette maison, il serait demeuré pour sûr que la bonne femme faisait tout ce tapage.

MADEM. BONNE.

Sans doute, chez les personnes qui n'auraient pas raisonné; car il était extravagant de penser que Dieu permettait que cette vielle revînt de l'autre monde, seulement pour compter son argent. Continuez, miss Molly.

MISS MOLLY.

Après tous ces événemens, David fut reconnu roi par la tribu de Juda, de laquelle il était sorti. Abner, un des capitaines de Saül, fit reconnaître pour roi un des fils de ce malheureux prince, par les autres tribus; mais le fils de Saül ayant mal traité Abner, pour une femme, celui-ci vint se rendre à David, et le reconnut pour

maître. Abner fut tué en trahison par Joab, capitaine de David, dont il avait tué le frère en se défendant. David pleura Abner et maudit Joab. David ayant consulté le Seigneur, fit la guerre aux Philistins, qu'il vainquit, et prit aussi Jérusalem.

Un prophète, nommé Nathan, vint trouver David de la part du Seigneur, et lui dit : Dieu m'ordonne de te dire qu'il t'a donné la couronne d'Israël, et que ton sang régnera jusqu'à la fin des siècles ? David s'humilia devant le Seigneur, et chanta un cantique à sa louange. Quelque tems après, ayant découvert un des fils de Jonathas, il lui rendit tous les biens de Saül. Cependant David eut une nouvelle guerre avec les Philistins, mais il resta à Jérusalem, et nomma Joab pour son lieutenant-général. Un jour qu'il se promenait sur la terrasse de son palais, il vit une belle femme qui se baignait; il apprit que c'était Bethsabée, femme d'Urie, qui était à l'armée. David écrivit

à Joab de faire combattre Urie dans un endroit dangereux, où il pût être tué ; Joab lui obéit, et le brave Urie mourut. David épousa sa veuve et en eut un fils ; au bout de deux ans, Dieu lui envoya le prophète Nathan, qui lui dit : Dieu vous avait donné le royaume d'Israël, des biens en abondance, et un grand nombre de femmes, et malgré tous ces bienfaits, vous l'avez offensé, et vous avez fait tuer Urie pour avoir sa femme : je vous annonce que l'épée ne sortira point de votre maison, et qu'on vous enlevera vos femmes. David répondit : *J'ai péché?* Le prophète lui dit : et le Seigneur vous a pardonné ; toutefois, comme vous avez scandalisé votre peuple, le fils que vous avez eu de Bethsabée mourra.

LADI SENSÉE.

Ah ! ma Bonne, que je suis fâchée ! voilà David qui est devenu méchant comme Saül. Comment se peut-il faire qu'un si saint homme ait demeuré deux ans dans son péché, sans en avoir regret?

MADEM. BONNE.

Voilà l'effet des grands crimes, mes enfans; ils endurcissent le cœur; mais remarquez que Saül avait dit, comme David, *j'ai péché* : mais David le dit du fond du cœur. Il ne fut pas fâché à cause des malheurs dont il était menacé, mais seulement parce qu'il avait offensé Dieu; aussi le Seigneur lui pardonna. Adieu, mes enfans, la première fois nous commencerons la leçon de géographie.

XXVIIe. DIALOGUE.

VINGT-CINQUIEME JOURNÉE.

MADEM. BONNE.

JE vous ai parlé de la Lorraine et des Pays-Bas; nous dirons aujourd'hui un mot de la Picardie. C'est une grande province assez fertile, mais il n'y croît point de vin. On dit communément que les Picards ont la tête chaude, c'est-

à-dire, qu'ils sont extrêmement vifs, et sujets à se mettre en colère pour un rien ; mais ils sont aussi prêts à s'appaiser qu'à se fâcher. Ils ont le cœur bon, droit et sincère. La capitale, comme je vous l'ai dit, est Amiens, sur la rivière de Somme.

Sous le gouvernement de Picardie, on trouve le *pays reconquis*, dont la capitale est Calais. Cette ville fut prise après un long siège, par Edouard III, roi d'Angleterre. Ce prince, piqué de la longue résistance des Calésiens, demanda qu'on lui envoyât quatre chefs des principales familles de Calais, qu'il voulait faire mourir. Vous croyez peut-être, mes enfans, que tous les gens de qualité avaient peur d'être choisis : point du tout. Chacun d'eux prétendait à l'honneur de donner son sang pour son pays. Les quatre qui furent nommés, se rendirent au camp du roi d'Angleterre, en chemise, tête et pieds nuds, et la corde au cou ; mais la reine, qui admirait leur vertu, obtint leur

grace. Ensuite le roi fit sortir tous les Français de Calais, et ces pauvres gens furent encore secourus par la reine et les dames de sa cour. Les Anglais ont gardé cette ville plus de deux siècles, et elle a été reprise par les Français, sous le règne de Henri II. Ce fut un duc de Guise, surnommé le Balafré, qui la reprit.

LADI SPIRITUELLE.

Ces pauvres gens, qui furent forcés d'abandonner leurs pays et leurs biens, me font souvenir d'un trait d'histoire que j'ai lu quelque part, mais je ne me souviens pas des noms. Un prince avait pris une ville, et comme il était fort en colère contre les habitans, il résolut de les faire périr, et de ne pardonner qu'aux femmes : il leur permit donc de sortir de la ville, et d'emporter tout ce qu'elles avaient de plus précieux. Devinez ce qu'elles emportèrent, mesdames.

LADI CHARLOTTE.

Peut-être tout leur or, leur argent, et leurs beaux habits.

LADI SPIRITUELLE.

Non, ma chère, elles eûrent bien plus d'esprit que cela. Chaque femme prit son mari sur son cou, elles passèrent ainsi devant le vainqueur, qui fut si charmé de la vertu de ces femmes, qu'il pardonna à toute la ville.

LADI SENSÉE.

L'histoire de ladi Spirituelle m'en rappelle une autre ; si vous voulez me le permettre, ma Bonne, je la rapporterai à ces dames.

MADEM. BONNE.

Ladi Spirituelle me ressemble, elle est brouillée avec les noms propres. C'est un miracle quand je les retiens comme il faut. C'est un défaut de jeunesse, et il faut tâcher de l'éviter, mes enfans. Quand j'étais à votre âge, je ne lisais pas, je dévorais les livres ; le moyen après cela de retenir les noms propres. A présent, je suis trop vieille pour me corriger ; mais, pour vous, mes enfans, vous le pouvez, si vous voulez vous en donner la peine. Voyons

l'histoire que vous voulez rapporter, ma chère.

LADI SENSÉE.

Il y avait un prince nommé Démétrius Poliorcète, qui avait fait beaucoup de bien au peuple de la ville d'Athènes. Ce prince, en partant pour la guerre, laissa sa femme et ses enfans chez les Athéniens. Il perdit la bataille, et fut obligé de s'enfuir. Il crut d'abord qu'il n'avait qu'à se retirer chez ses bons amis les Athéniens, mais ces ingrats refusèrent de le recevoir; ils lui renvoyèrent même sa femme et ses enfans, sous prétexte qu'ils ne seraient peut-être pas en sûreté dans Athènes, où les ennemis pourraient les venir prendre. Cette conduite perça le cœur de Démétrius; car il n'y a rien de si cruel pour un honnête homme, que l'ingratitude de ceux qu'il aime, et auxquels il a fait du bien. Quelque tems après, ce prince raccommoda ses affaires, et vint avec une grande ar-

mée mettre le siège devant la ville d'Athènes. Les Athéniens, persuadés qu'ils n'avaient aucun pardon à espérer de Démétrius, résolurent de mourir les armes à la main, et donnèrent un arrêt qui condamnait à la mort ceux qui parleraient de se rendre à ce prince; mais ils ne faisaient pas réflexion qu'il n'y avait presque point de bled dans la ville, et que bientôt ils manqueraient de pain. Effectivement, après avoir souffert la faim très-long-tems, les plus raisonnables dirent: il vaut mieux que Démétrius nous fasse tuer tout d'un coup, que de mourir par la faim; peut être aura-t-il pitié de nos femmes et de nos enfans. Ils lui ouvrirent donc les portes de la ville. Démétrius commanda que tous les hommes mariés fussent dans une grande place, qu'il avait fait environner de soldats qui avaient tous l'épée nue; alors on n'entendit dans la ville que des cris et des gémissemens. Les femmes embrassaient leurs ma-

ris; les enfans leurs pères, et leur disaient le dernier adieu. Quand ils furent tous dans cette place, Démétrius monta dans un lieu élevé, et leur reprocha leur ingratitude dans les termes les plus touchans; il était si pénétré, qu'il versait des larmes en leur parlant; ils gardaient le silence, et s'attendaient à tout moment que ce prince allait commander à ses soldats de les tuer. Ils furent donc bien surpris, lorsque ce bon prince leur dit: Je veux vous montrer combien vous êtes coupables à mon égard; car enfin ce n'est pas à un ennemi à qui vous avez refusé du secours, c'est à un prince qui vous aimait, qui vous aime encore, et qui ne veut se venger qu'en vous pardonnant et en vous faisant du bien. Retournez chez vous: pendant que vous avez resté ici, mes soldats, par mon ordre, ont porté du bled et du pain dans vos maisons.

LADI SPIRITUELLE.

Si les Athéniens étaient honnêtes

avec ses amis, et se retira sur la montagne des Oliviers.

LADI TEMPÊTE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines, ma Bonne : je crains que David ne tombe entre les mains d'Absalon.

MADEM. BONNE.

Vous oubliez, ma chère, que Dieu protégeait David ; il paraît quelquefois abandonner les bons, et les livrer aux méchans ; mais, dans le tems même qu'il châtie les crimes des premiers, il est attentif à leurs intérêts, et empêche qu'ils ne succombent.

LADI CHARLOTTE.

Quand Absalon eut assemblé son armée, il marcha contre son père : ceux qui étaient avec David ne voulurent pas qu'il allât contre Absalon. Ce fut Joab qui commanda l'armée, et David lui commanda d'épargner son fils, mais il n'obéit pas aux ordres du roi ; car Absalon ayant été battu, et voulant

voulant s'enfuir, fut arrêté par ses cheveux en passant sous un arbre, où il demeura accroché; Joab lui perça le cœur, ce qui ayant été rapporté à David, il dit : *Plût à Dieu que je fusse mort, et que mon fils fût vivant.* Joab, voyant qu'il pleurait son fils, lui manqua de respect, et le força de paraître devant le peuple. Cependant la tribu de Juda se pressa de ramener David à Jérusalem. Les tribus d'Israël furent jalouses de ce que la tribu de Juda avait ramené David, et il y eut entr'elles de grosses querelles. Alors un homme, nommé Sebab, sonna de la trompette, et fit révolter les dix tribus d'Israël contre David. Joab fut assiéger une ville, dans laquelle cet homme était enfermé, et elle aurait été détruite, sans la sagesse d'une femme qui la sauva; car ayant fait assembler le peuple, elle représenta qu'il y avait de le folie à s'exposer à la mort pour un rebelle. Le peuple s'assembla donc contre Sebab, et lui ayant coupé la tête, ils la jetè-

rent à Joab par dessus les murailles, ce qui finit la guerre.

LADI SPIRITUELLE.

Je vous assure, ma Bonne, que je n'ai point pitié d'Absalon; il fallait qu'il fût bien méchant, pour chercher à faire périr son père, et un père qui l'aimait avec tant de tendresse, et qui lui avait déjà pardonné la mort de son frère Amnon.

MADEM. BONNE.

Absalon était peut-être né avec de bonnes inclinations, mes enfans; mais il avait les passions violentes, et parce qu'il ne s'appliqua pas à les modérer, il parvint par degrés à cet excès de méchanceté de vouloir tuer son père. Peut-être si on avait prédit à Absalon, pendant qu'il était jeune, qu'il deviendrait si méchant, il en serait mort de frayeur; mais il s'accoutuma à flatter ses passions, et ensuite il n'en fut plus le maître. Voilà ce qui arrive à bien des gens, mes enfans: voilà ce qui vous

arrivera à vous-mêmes, si vous n'avez pas soin de réprimer vos vices, quels qu'ils soient.

LADI EMPÊTE.

Comment, ma Bonne, je pourrais devenir aussi méchante qu'Absalon? En vérité, je ne le puis pas croire.

MADEM. BONNE.

Et moi, ma chère, je pourrais en faire serment. Toute personne qui a les passions vives, doit être sûre qu'il faut qu'elle devienne ou très-vertueuse, ou très-méchante ; il n'y a pas de milieu. Oui, ma chère, si vous prenez le parti de vaincre vos passions, comme je l'espère, il vous en coûtera beaucoup, sans doute, mais votre vertu sera forte, solide, inébranlable, parce que vous l'aurez acquise à la pointe de l'épée, pour ainsi dire ; que si vous ne prenez point ce parti, il n'est point de crimes que vous ne soyez capable de commettre dans la suite, si vous en avez l'occasion, et que vous ayez besoin

d'en profiter pour vous satisfaire. Nous en avons eu un terrible exemple en France, il y a quelques années ; il me prend envie de vous le rapporter.

Il y avait une fille fort aimable et fort riche, qui n'avait qu'un défaut. Elle aimait trop ses richesses, et ne voulait épouser qu'un homme aussi riche qu'elle ; d'ailleurs, elle était douce, et n'avait pas de mauvaises inclinations. Elle demeurait avec une de ses tantes, qui gardait tout son argent, et qui connaissait le défaut de sa nièce. Il se présentait plusieurs mariages pour cette fille, et entr'autres, un nommé M. Tiquet en devint amoureux, et s'attacha à gagner les bonnes graces de la tante. Cette femme, qui souhaitait que M. Tiquet devînt son neveu, lui découvrit le défaut de sa nièce, et lui dit, qu'il lui plairait sûrement s'il était fort riche. M. Tiquet découvrit à cette femme, qu'il n'avait pas une grosse fortune, et la pria de lui aider à tromper sa nièce ; elle y consentit, et

lui ayant donné quinze mille écus de l'argent de sa nièce, M. Tiquet en fit faire un bouquet de diamants qu'il donna à cette fille le jour de sa fête. Elle pensa qu'un homme qui avait le moyen de faire de tels présens, devait être riche comme un Crésus, et elle consentit enfin à l'épouser. Quand elle fut sa femme, et qu'elle s'apperçut qu'il l'avait trompée, elle prit une grande haine pour lui, et pour se dissiper, elle résolut de voir grande compagnie. Parmi ceux qui venaient lui rendre visite, il y avait un cavalier fort aimable, dont elle devint amoureuse. Alors elle maudit le moment où elle s'était mariée, et souhaitait tous les jours la mort de son mari, pour épouser son amant. La première fois qu'elle eût cette pensée de lui souhaiter la mort, elle en eut horreur, car elle n'était pas encore tout-à-fait méchante; mais comme elle pensait qu'elle ne serait jamais heureuse avec un homme qu'elle n'aimait pas, et qu'elle nour-

rissait avec plaisir l'idée d'épouser son amant, son cœur acheva de se gâter, et elle s'abandonna toute entière au desir de le voir mort. Quand elle se fut familiarisée avec cette pensée qu'elle écoutait sans scrupule, elle pensa que son mari se portait très-bien, et que peut-être il vivrait plus long-tems qu'elle : petit-à-petit il lui vint dans la pensée qu'elle pouvait le faire tuer. Vous sentez bien, mes enfans, qu'il lui fallut bien du tems pour s'accoutumer à cette abominable pensée ; mais enfin, elle en vint à bout. Elle donna de l'argent à un homme pour tuer son mari, et on lui tira un coup de pistolet, mais il ne fut que blessé. Comme on savait que sa femme ne l'aimait pas, tout le monde crut que c'était elle qui avait fait faire ce mauvais coup, et ses amis lui conseillèrent de s'enfuir, puisqu'on lui en laissait le tems ; mais elle ne voulut jamais le faire, dans la crainte que son mari ne prît son bien pendant son absence. Elle fut donc ar-

rêtée, et ayant été convaincue de son crime, elle eut la tête tranchée. Vous voyez, mes enfans, dans quelle extrémité les passions peuvent nous porter. Il faut que cela nous engage à les combattre sans cesse et à ne leur rien céder.

LADI MARY.

Ah! ma Bonne, je croyais que vous vous moquiez de nous, quand vous disiez qu'il serait nuit à quatre heures, et cependant je m'apperçois que vous nous avez dit la vérité. Pourquoi la nuit vient-elle de si bonne heure? Qu'est-ce qui vous avait avertie que cela devait arriver?

MADEM. BONNE.

Cette obscurité est causée par une éclipse du soleil : et les astronomes nous avaient avertis que cette éclipse arriverait aujourd'hui à quatre heures.

LADI TEMPÊTE.

Je ne suis pas plus savante que je l'étais auparavant, ma Bonne. Je ne

sais pas ce que c'est qu'une *éclipse* et des *astronomes.*

MADEM. BONNE.

Ladi Sensée va vous l'apprendre, ma chère. Dites à ces dames, je vous prie, ce que c'est qu'une éclipse.

LADI SPIRITUELLE.

Je le sais bien aussi, ma Bonne; si vous voulez, je le dirai.

MADEM. BONNE.

Non, ma chère; mais, je voudrais bien que vous apprissiez à vaincre votre vanité, cela est plus important que de connaître ce que c'est qu'une éclipse. Vous auriez été bien fâchée de vous taire dans cette occasion, et vous avez saisi avec avidité l'occasion de montrer votre science, sans penser qu'en même-tems vous faisiez voir votre amour-propre. Si ladi Sensée avait autant de vanité que vous, elle serait très-fâchée, et ne vous pardonnerait pas votre empressement à briller à ses dépens. Voilà ce qui fait haïr les fem-

mes qui ont un peu plus étudié que les autres. Elles ne veulent laisser le tems à personne de parler; elles veulent briller toutes seules, et se rendent insupportables par-là. Ladi Sensée, qui en sait plus à présent que vous n'en saurez dans dix ans, est bien plus prudente, elle ne parle jamais de choses que les autres ignorent; et, à moins qu'on ne l'interroge, elle garde le silence comme il convient à une fille de son âge. Eh bien, ladi Spirituelle, vous voilà bien mortifiée et bien en colère contre moi; cependant je viens de vous rendre un plus grand service que si je vous avais laissé étaler votre science, et vous eusse donné bien des louanges. Venez m'embrasser, pour me remercier; mais que ce soit de bon cœur au moins.

LADI SPIRITUELLE.

Oh! ma Bonne, je ne suis pas fâchée contre vous, mais contre moi; j'ai beau faire, ma vanité me fait faire des sottises à tout moment.

MADEM. BONNE.

A la fin vous en viendrez à bout, ma chère; mais, avec la même amitié que j'ai blâmé votre vanité, je vais louer votre docilité. Profitez de cet exemple, ladi Tempête; vous êtes toute surprise de voir que votre compagne n'est pas fâchée contre moi, quoique je l'aye reprise devant tout le monde assez rudement.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, vous pourriez me battre que je ne me fâcherais pas; je suis si persuadée que vous m'aimez de tout votre cœur, que je croirai toujours, que tout ce que vous ferez sera pour mon bien.

MADEM. BONNE.

Et vous penserez juste, ma chère. Je vous assure qu'il a fallu me faire violence pour vous mortifier, mais mon amitié pour vous a été plus forte que ma répugnance à vous donner ce petit chagrin. Revenons à nos éclipses; mais

auparavant, je vais allumer ma bougie, car on ne voit presque plus.

LADI SENSÉE.

On dit qu'il y a une éclipse, quand la lune se rencontre entre le soleil et la terre.

LADI MARY.

Je ne comprends pas cela, madame.

LADI SENSÉE.

Je vais vous rapporter une histoire qui vous le fera comprendre, madame. Autrefois on ne savait pas quelle était la cause des éclipses, et les anciens croyaient que cela annonçait quelque grand malheur; ainsi, ils auraient été bien fâchés d'entreprendre quelque chose dans le tems d'une éclipse. Il y avait un jour un capitaine, nommé Périclès, qui était prêt de s'embarquer pour aller faire la guerre. Comme il mettait le pied dans son vaisseau, il vint une éclipse de soleil; son pilote ne voulut pas partir, parce qu'il croyait qu'ils périraient infailliblement. Péri-

clès, qui était savant, n'avait pas peur ; il dit à son pilote que cela était une chose naturelle, et que la lune, s'étant mise devant le soleil, empêchait de le voir. Le pilote ne comprenant rien à cela ; Périclès, qui s'impatientait, lui jeta son manteau sur la tête, et lui dit : me vois-tu ? Je n'ai garde de vous voir, répondit le pilote, puisque votre manteau, qui est entre vous et mes yeux, m'en empêche. Grand ignorant, reprit Périclès, voilà la raison pour laquelle tu ne vois pas le soleil, c'est que la lune est entre tes yeux et le soleil, comme mon manteau est entre moi et tes yeux.

MADEM. BONNE.

Entendez-vous cela présentement, ladi Mary ?

LADI MARY.

Non, ma Bonne, car je ne conçois pas comment la lune peut se trouver devant le soleil, et comment on peut deviner tout juste le moment où elle s'y trouvera.

MADEM. BONNE.

Le soleil étant plus haut que la lune, et la lune marchant, il n'est pas extraordinaire qu'ils se rencontrent. Or, on sait précisément le chemin que fait la lune, et l'on sait encore qu'elle ne se dérange jamais de son chemin ordinaire; ainsi on peut prédire toutes les éclipses qui arriveront, et les gens qui étudient la science des astres se nomment des astronomes.

LADI SPIRITUELLE.

Mais comment a-t-on inventé cette science?

MADEM. BONNE.

La nécessité, qui est la mère de l'industrie, a produit toutes les sciences et les arts; mais c'est l'oisiveté qui a produit l'astronomie. Vous devez vous souvenir, mes enfans, que les premiers hommes étaient bergers, c'est-à-dire, qu'ils gardaient les troupeaux. Comme ils vivaient dans des pays fort chauds, ils étaient dans la campagne pendant la nuit: dans ce tems où ils n'avaient

rien à faire ; ils s'amusaient à regarder les étoiles. A force de les regarder, toutes les nuits, ils remarquèrent qu'à telle heure on voyait paraître certaines étoiles. Ils virent aussi que ces étoiles avançaient régulièrement, et ils parvinrent à pouvoir prédire le chemin qu'elles faisaient, et les places qu'elles devaient occuper. On se fit donc un plan de leurs remarques, et d'habiles gens qui examinèrent ces remarques, en firent une science, car elle était fondée sur l'expérience.

LADI SENSÉE.

Permettez-moi de vous faire une question, ma Bonne. Puisque les premiers hommes savaient l'astronomie, comment du tems de Périclès s'effrayaient-ils, quand ils voyaient une éclipse ?

MADEM. BONNE

Cette science se conserva long-tems en Egypte ; mais elle ne fut jamais perfectionnée, ni chez les Grecs, ni chez les Romains. Les habiles gens savaient

bien que le peuple s'effrayait à tort pour des prodiges naturels; mais, au lieu de guérir la superstition, ils la nourrissaient, parce que cela leur servait à faire faire au peuple tout ce qu'ils voulaient.

MISS MOLLY.

Vous nous avez dit que la nécessité a inventé les autres arts et sciences; y en a-t-il beaucoup?

MADEM. BONNE.

Oui, ma chère, chaque besoin a produit un art. Le plus pressé pour les hommes, après le péché d'Adam, fut de cultiver la terre; ce besoin produisit un art qu'on nomma l'*agriculture*. Il fallut ensuite penser à se loger. D'abord les hommes se retiraient dans les cavernes; mais comme ils ne s'en trouvaient pas par-tout, ils se bâtirent des cabanes, qui d'abord ne servirent que pour les mettre à couvert des injures du tems. Ensuite on pensa à rendre c e cabanes plus commodes; puis on chercha à les rendre magnifiques, et cela

produisit un autre art qu'on nomma l'*architecture*. Ceux qui demeuraient en Egypte, dans ce pays où il ne pleut jamais, et où le Nil se déborde, inventèrent un art qu'on nomma la *géométrie*. Cet art est celui de mesurer et de compter.

LADI CHARLOTTE.

Je sais donc la géométrie, ma Bonne, car je sais bien compter.

MADEM. BONNE.

Vous savez une partie de la géométrie, ma chère, puisque vous savez l'arithmétique, mais cette science est bien plus étendue, puisqu'elle comprend aussi l'art de mesurer sûrement et promptement. Je vais vous dire ce qui engagea les Egyptiens à inventer cette science. Comme l'abondance ou la disette dépend chez eux des débordemens du Nil, vous pouvez penser qu'ils furent fort attentifs à mesurer l'accroissement de ce fleuve; d'ailleurs, le Nil, en se débordant, dérangeait

sans doute les pierres ou les haies qui marquaient l'héritage d'un chacun ; ce qui les mettait dans la nécessité d'avoir toujours la mesure à la main.

La nécessité de se guérir des différentes maladies qui affligent les hommes, donna naissance à un autre art qu'on nomma la *médecine*.

Ensuite il se trouva des hommes ambitieux, qui voulaient commander aux autres ; des hommes vertueux, qui voulaient les engager à vivre en société les uns avec les autres, et comme ces hommes n'étaient pas assez puissans pour les forcer à obéir, ou assez méchans pour abuser de leur puissance, ils cherchèrent un moyen plus doux de faire réussir leur dessein. Comme ils avaient étudié le caractère des hommes, ils connurent qu'ils se laissaient persuader par de beaux discours, et cela fit naître la *rhétorique*, ou l'*art de bien parler*. Ils réfléchirent ensuite, que pour bien arranger les paroles, il fallait savoir auparavant arranger ses

idées, et cela produisit un autre art qu'on nomme la *logique*, ou l'*art de bien penser*. D'autres hommes considérèrent qu'en vain l'homme avait trouvé les autres arts, s'il ignorait celui de se rendre heureux, en devenant vertueux ; ils donnèrent donc aux hommes l'art d'acquérir le bonheur, en réglant ses passions, et cet art, le plus nécessaire de tous, fut appelé la *philosophie*. On dit que l'amour donna naissance à la *peinture*, parce qu'un amant qui était obligé de se séparer de sa maîtresse, s'avisa de crayonner ses traits avec du charbon. Les autres besoins des hommes firent naître les arts méchaniques ; mais j'ai beau chercher, mes enfans, je ne puis me souvenir du besoin qui a fait inventer la *musique*.

LADI SENSÉE.

N'est-ce pas le besoin de se désennuyer, ma Bonne ?

MADEM. BONNE.

Cela pourrait bien être, mes enfans. La *danse*, dans son origine, n'a peut-

être été inventée que pour donner de l'exercice au corps. Je vous prie, ladi Sensée, répétez les noms des arts dont je viens de parler.

LADI SENSÉE.

L'agriculture, l'architecture, la géométrie, la logique, la rhétorique, la philosophie, l'astronomie, la médecine, la physique, la peinture, la musique et la danse.

MADEM. BONNE.

Vous avez eu plus de mémoire que moi, ma chère, car j'avais oublié la physique, qui est la science des choses naturelles. Pour celle-là, elle doit sa naissance à la curiosité. Adieu, mes enfans, retenez bien les noms de toutes ces sciences : il est honteux de n'en pas connaître au moins les noms et l'usage.

XXVIIIe. DIALOGUE.

VINGT-SIXIÈME JOURNÉE.

LADI CHARLOTTE.

MA Bonne, vous nous avez promis de commencer la leçon par une histoire.

MADEM. BONNE.

Je vous tiendrai volontiers parole, pourvu que vous me rappeliez à propos de quoi je vous ai promis cette histoire.

LADI CHARLOTTE.

C'était au sujet des Athéniens et du prince Démétrius ; vous nous dites, que quand même ils eussent été des coquins, la conduite de ce prince les aurait fait rentrer en eux-mêmes, et les eût rendus honnêtes gens.

MADEM. BONNE.

Vous me rappelez mon histoire, ma chère ; la voici. Il y avait un père qui fut si malheureux, que n'ayant qu'un

fils, ce monstre résolut de lui ôter la vie. Il confia ce mauvais dessein à un domestique, qui lui avait aidé jusqu'à ce jour à voler son père; mais ce garçon, ayant horreur d'un si grand crime, fut se jeter aux pieds du père, et lui déclara le dessein de son fils. Ce vieillard dissimula cet affreux secret, et dit à son fils qu'il voulait le mener à la campagne pour lui faire voir une fille belle et riche, qu'il voulait lui faire épouser. Il fallait passer par une forêt extrêmement dangereuse, parce qu'il y avait souvent des voleurs. Quand ils furent arrivés au milieu de cette forêt, le père commanda à son fils de descendre de cheval, et lui dit : J'ai découvert le dessein affreux que vous avez conçu de m'ôter la vie; mais, mon fils, avez-vous bien réfléchi sur les suites de cette action? Votre crime, s'il était découvert, vous conduirait sur l'échafaud; j'ai voulu vous épargner le dernier supplice, en vous conduisant ici; vous pouvez m'y percer le

cœur en sûreté. Frappez, mon fils, ajouta ce vieillard, en lui présentant un poignard et son sein. J'aurai du moins la consolation de mette votre vie et votre honneur en sûreté, en mourant dans ce lieu solitaire. Peut-être que vous vous rappellerez quelque jour ma bonté, et que, touché de cette dernière marque que je vous en donne, vous pleurerez votre parricide.

Vous pensez bien, mes enfans, que ce garçon, quelque méchant qu'il fût, fut confondu du discours de son père; il se repentit sincèrement, et devint aussi honnête homme qu'il avait été méchant par le passé.

LADI SENSÉE.

Est-il possible, ma Bonne, qu'il y ait des hommes assez méchans pour avoir la pensée de tuer leurs pères ou leurs mères?

MADEM. BONNE.

Un grand législateur pensait comme vous, ma chère. Il ordonna des châtimens pour toutes sortes de crimes, mais

il n'en voulut point marquer pour les parricides, parce qu'il ne croyait pas qu'un homme pût se rendre coupable d'un tel crime.

LADI MARY.

Qu'est-ce que cela veut dire, les *parricides*?

MADEM. BONNE.

On appelle *parricides*, ceux qui tuent leur père ou leur mère; *fratricides*, ceux qui tuent leurs frères; *suicides*, ceux qui se tuent eux-mêmes; et *déicides*, les Juifs qui ont fait mourir Jésus-Christ.

MISS MOLLY.

Est-ce un grand péché de se tuer soi-même?

MADEM. BONNE.

Certainement, ma chère; ceux qui se tuent sont damnés éternellement, à moins qu'ils ne soient devenus fous auparavant, comme cela arrive ordinairement.

LADI TEMPÊTE.

J'ai ouï dire qu'il n'y avait que

les gens courageux qui se tuent eux-mêmes.

MADEM. BONNE.

On vous a trompée, ma chère ; ceux qui se tuent eux-mêmes, sont des gens faibles qui cèdent lâchement à la douleur, qui n'ont pas le courage de supporter les peines et les chagrins de la vie, et qui aiment mieux s'en débarrasser tout d'un coup par la mort.

LADI SPIRITUELLE.

J'ai lu une singulière histoire d'un homme qui voulait se faire mourir : voulez-vous que je la rapporte à ces dames, ma Bonne ?

MADEM. BONNE.

Je le veux bien, ma chère.

LADI SPIRITUELLE.

Jules-César assiégeait une ville, dans laquelle il y avait deux hommes qui étaient ses ennemis, et qui avaient essayé de lui faire beaucoup de mal. Un de ces hommes qui craignait la colère du vainqueur, résolut de s'empoisonner :

poisonner : l'autre pensa qu'il valait mieux aller trouver César ; car, disait-il en lui-même, peut-être qu'il me pardonnera : il ne peut rien m'arriver de pis que la mort, je la souffrirai avec courage, quand elle se présentera ; mais je veux faire tout ce que l'honneur me permet pour l'éviter. Ces deux hommes ayant pris une résolution si différente, le premier demanda à son médecin un poison assez doux, pour le faire mourir sans souffrir beaucoup ; le second sortit de la ville pour aller trouver César, et lui dire qu'il venait remettre sa vie entre ses mains. César, qui avait l'ame grande et généreuse, fut touché de la confiance de cet homme, et lui dit : je vous suis bien obligé d'avoir eu assez bonne opinion de moi, pour me croire capable de vous pardonner. Vous m'avez en cela rendu un très-grand service, car il n'y a rien dans le monde qui me fasse tant de plaisir, que de pardonner à un ennemi ; vous pouvez compter sur mon estime

et sur mes bienfaits. Cet homme, agréablement surpris de ce discours, se hâta de quitter César, et courut à la ville, pour tâcher de sauver son ami, s'il en était encore tems; il le trouva sur son lit, pâle et comme un homme prêt à rendre le dernier soupir. Il fut bien étonné, quand il apprit la générosité de César, et eut regret de s'être empoisonné. Son ami lui dit d'envoyer chercher son médecin, pour lui demander du contre-poison. Le malade ne voulait pas le faire; je suis trop mal, disait-il à son ami, et je sens que je n'ai plus qu'un moment à vivre: cependant, par complaisance pour son ami, il consentit à faire appeler le médecin qui lui avait donné le poison, et lui demanda s'il y avait quelque remède qui pût lui sauver la vie. Le médecin se mit à rire, et dit aux deux amis: admirez la force de l'imagination; l'idée d'une mort prochaine a réduit monsieur à l'agonie. Comme je connaissais la bonté du cœur de César, j'aurais gagé tout mon bien qu'il vous

pardonnerait à tous deux ; c'est pourquoi, au lieu de vous donner du poison, je vous ai fait prendre une pilule, propre à vous fortifier contre la peur. Levez-vous donc, car vous n'êtes malade que d'esprit. Effectivement, cet homme ayant appris qu'il n'avait pas pris de poison, et que, par conséquent, sa vie ne courait aucun danger, se trouva guéri et se leva sur-le-champ. César ayant appris cette histoire, ne put s'empêcher d'en rire ; il récompensa le médecin qui avait si bien jugé de lui.

MADEM. BONNE.

Cette histoire est venue le plus à propos du monde, pour vous prouver que ceux qui se donnent la mort sont des lâches. Vous voyez que cet homme, qui voulait s'empoisonner, paraissait ne pas craindre la mort, puisque c'était volontairement qu'il avait pris du poison : cependant, il avait une telle peur de mourir, qu'il était réellement malade ; mais en voilà assez sur cet article. Disons un mot de la province de

Normandie. Ladi Sensée, soulagez ma poitrine, et apprenez à ces dames ce que vous savez de cette province.

LADI SENSÉE.

La Normandie est située au nord de la France. Elle a au sud pour borne, une province qu'on appelle le Maine; elle est bornée à l'ouest et au nord par la Manche, et à l'est par la Picardie et l'Isle de France. Autrefois cette province s'appelait Neustrie, et ce sont des hommes vénus du nord, qui lui ont donné le nom qu'elle porte aujourd'hui; car le mot de *Normand* veut dire en anglais, *nor-man*, *homme du nord.* Ces hommes, dont la plus grande partie étaient Danois, ou qui vivaient aux environs de ce royaume, se trouvant trop d'habitans pour leur pays, qui, d'ailleurs, est extrêmement froid, résolurent d'aller chercher fortune: ils s'embarquèrent donc, et vinrent dans tous les royaumes voisins, où ils commirent des ravages épouvantables, tuant les hommes, emmenant les fem-

mes et les bestiaux, brûlant les arbres et ravageant les terres. Quand ils avaient ruiné un pays, ils demandaient une grosse somme d'argent pour l'abandonner; mais à peine ceux-là étaient-ils arrivés dans leur pays chargés de richesses, qu'ils donnaient envie à leurs camarades de venir s'enrichir à leur tour. La France et l'Angleterre eurent beaucoup à souffrir de la part de ces Normands: mais sur-tout ils réduisirent la France à la dernière extrémité, car ils assiégèrent la ville de Paris. Enfin, un de leurs chefs, nommé Rollon, qui s'était fait Chrétien, demanda au roi de France la Neustrie, qui était absolument ruinée et presque déserte; et il promit au roi, s'il voulait le faire duc de ce pays, d'empêcher ses compatriotes de revenir en France, car ils y entraient ordinairement par la rivière de Seine, qui a son embouchure dans la Neustrie. Il fallut lui accorder sa demande, et il promit de faire hommage au roi de

ce duché, c'est-à-dire, de réconnaître publiquement que c'était le roi qui le lui avait donné, et toutes les fois qu'il y aurait un nouveau duc de Normandie, il devait renouveller cet hommage. Ainsi, ces hommes du nord s'établirent dans la Neustrie, et changèrent le nom de cette province en celui de Normandie, parce qu'on les appelait eux-mêmes Normands.

LADI SPIRITUELLE.

J'admire la mémoire de ladi Sensée, aussi bien que sa science.

LADI SENSÉE.

Vous avez bien de la bonté, madame, mais vous devez seulement admirer le soin que ma Bonne a eu de m'instruire. Je n'avais que quatre ans lorsque maman a eu la bonté de me la donner, et elle n'a pas passé un seul jour sans m'apprendre quelque chose d'utile : si vous aviez eu le bonheur d'avoir une telle Bonne, vous seriez beaucoup plus habile que je ne la suis.

MADEM. BONNE.

Je vous suis bien obligée, ma chère,

de la reconnaissance que vous avez de mes soins. Il est vrai que je n'ai rien épargné pour vous rendre bonne et habile, mais il faut que je dise aussi que vous avez rendu mon travail agréable par votre docilité et votre application.

LADI TEMPÊTE.

Je donnerais toutes choses au monde, pour que vous en puissiez dire autant de moi.

MADEM. BONNE.

Cela est très-possible, ma chère; vous n'avez qu'à continuer à vous corriger : je ne suis jamais si contente que quand je puis louer avec justice; et, pour vous prouver que je dis la vérité, je vous montrerai ce soir une lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir de madame votre mère; elle me marque qu'elle est charmée du bien que je lui ai mandé de vous dans ma dernière lettre, et que, puisque vous êtes devenue raisonnable, elle viendra vous chercher au bout de vos trois mois.

LADI TEMPÊTE.

Si je retourne à la maison, je serai

dans un an, tout comme j'étais auparavant; et puis, ma Bonne, je veux m'instruire. Ladi Mary est plus habile que moi, qui suis une grande fille : cela me fait honte; si vous voulez encore avoir la bonté de me garder, je prierai maman de me laisser avec ma cousine le plus long-tems qu'il se pourra.

MADEM. BONNE.

Admirez, mes enfans, comme ladi Tempête est devenue polie. Elle a l'air d'une dame actuellement; elle pense et parle comme une fille de qualité.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, n'ai-je pas lû dans l'histoire, qu'un roi d'Angleterre est devenu duc de Normandie?

MADEM. BONNE.

Non, ma chère; mais vous avez vu qu'un duc de Normandie est devenu roi d'Angleterre. Ladi Sensée va vous dire cette histoire.

LADI SENSÉE.

Un roi d'Angleterre étant mort sans enfans, nomma pour son héritier Guillaume, duc de Normandie, qu'on ap-

pelait le *Bâtard*, et qu'on a nommé depuis *Guillaume le Conquérant.* Comme il y avait plusieurs princes, parens du dernier roi, qui prétendaient à cette couronne, Guillaume ne se pressa pas d'en venir prendre possession : il laissa ces princes se faire la guerre les uns aux autres; et quand ils furent bien affaiblis, il vint en Angleterre avec une bonne armée, et se rendit maître du royaume : ainsi la Normandie devint une province anglaise, et les rois d'Angleterre étaient, à cause de cette province, sujets ou vassaux des rois de France; mais c'étaient des vassaux plus puissans que leurs seigneurs, et qui leur donnèrent beaucoup de peine. Quand les rois d'Angleterre faisaient quelque chose de contraire à ce qu'ils avaient promis au roi de France, en lui faisant hommage, le roi de France avait droit de les faire comparaître devant les pairs du royaume de France, pour y être jugés; et s'ils refusaient d'y venir, il pouvait s'emparer des biens qu'ils avaient en France. C'est par-là

que la Normandie a été perdue pour les Anglais, et est retournée à la France sous le règne d'un roi d'Angleterre, nommé *Jean sans terre*.

MADEM. BONNE.

La première fois, nous parlerons de la province de Brétagne; présentement ladi Mary va nous répéter son histoire.

LADI MARY.

David régna encore plusieurs années; mais, sur la fin de ses jours, il se laissa surmonter par la vanité, et voulut savoir le nombre de ses sujets. Ses serviteurs lui remontrèrent qu'il devait se contenter de remercier Dieu d'avoir béni son peuple, sans vouloir en connaître le nombre; mais David s'obstina: on trouva qu'il y avait cinq cents mille hommes dans la tribu de Juda, capables de porter les armes, et huit cents mille dans les autres tribus. David reconnut la faute que sa vanité lui avait fait commettre, et en demanda pardon à Dieu. Le Seigneur lui envoya un prophète qui lui dit: il faut que cette faute soit punie. Choisissez donc, ou d'une famine de trois

ans, ou d'une guerre de trois mois, ou d'une peste de trois jours. David choisit la peste, pour deux raisons; la première, c'est qu'il dit, qu'il aimait mieux tomber entre les mains de Dieu, qu'entre les mains des hommes; la seconde, c'est qu'il pensait qu'il ne souffrirait point de la famine, mais seulement le pauvre peuple; il aurait été aussi en sûreté pendant la guerre, car il avait promis à son peuple de ne point marcher lui-même contre ses ennemis; mais il pensait que la peste ne l'épargnerait pas plus que le dernier de ses sujets, et il voulait partager le châtiment, puisqu'il était le plus coupable. L'Ange du Seigneur commença donc à frapper les Israélites, et il en mourut soixante et dix mille. David voyant l'Ange qui s'avançait vers Jérusalem, se prosterna, et dit au Seigneur: pourquoi frappez-vous ces brebis qui sont innocentes? C'est moi qui suis seul coupable; frappez-moi, Seigneur, n'épargnez ni moi, ni ma famille, mais

ayez pitié de mon pauvre peuple. La colère de Dieu fut appaisée par cette prière de David, qui vit l'Ange remettre son épée dans le fourreau, et David dressa un autel au Seigneur dans le lieu où l'Ange s'était arrêté.

LADI CHARLOTTE.

Ma Bonne, c'est un péché de se mettre en colère, comment donc l'Écriture-Ste. dit-elle que le Seigneur se mit en colère?

MADEM. BONNE.

C'est qu'il n'y a point d'autre terme dans notre langue qui puisse exprimer les effets de la justice de Dieu, et de la haine qu'il porte au crime. Je suppose, ma chère; que vous voyez un méchant homme qui en tue un autre, vous seriez bien fâchée contre ce méchant homme, et vous le feriez punir si cela dépendait de vous: on pourrait dire alors que vous seriez en colère, c'est-à-dire, fâchée contre cet homme, mais cette colère serait juste, elle ne serait pas une passion ni un péché. Les juges qui condamnent les criminels à mort, ont cette espèce de colère

contr'eux, et c'est ce sentiment de haine pour le crime qui engage à punir le criminel, que l'écriture appelle la colère de Dieu. Continuez, miss Molly.

MISS MOLLY.

Un des fils de David, nommé Adonija, résolut de se faire roi; il gagna Joab, qui commandait les troupes, et plusieurs autres personnages du premier rang. Il y avait déjà quelque tems qu'Adonija se distinguait de ses frères par sa magnificence; David s'en était apperçu, mais il aimait si fort ses enfans, qu'il craignait de les chagriner. Cette patience de David autorisa Adonija; il assembla ses frères et les principaux de ses partisans pour se faire nommer roi. Mais David commanda que Salomon fût sacré sur-le-champ. Adonija l'ayant appris, eut peur qu'on ne le fît mourir; il se réfugia dans le tabernacle du Seigneur, qu'il ne voulut point quitter qu'après être assuré de sa grace. Salomon jura de lui pardonner le passé, pourvu qu'il fût honnête homme à l'avenir. David sentant qu'il allait

mourir, fit venir son fils Salomon, et lui recommanda d'être fidèle au Seigneur. Il lui dit aussi : vous voyez que Joab s'était joint avec votre frère Adonija; il s'est rendu coupable du sang de deux hommes, qu'il a tués en tems de paix; ne permettez pas qu'il meure de sa mort naturelle. Après que David eut parlé ainsi, il mourut. Salomon voyant que son frère Adonija et Joab travaillaient à lui enlever la couronne, les fit mourir tous les deux.

Salomon était fort jeune quand il monta sur le trône. Une nuit, le Seigneur lui apparut et lui dit : demande-moi ce que tu voudras, et je te l'accorderai. Salomon s'humilia devant Dieu, et considérant sa grande jeunesse, il le pria de lui accorder cette sagesse qui convient aux rois, et qui leur est nécessaire pour bien gouverner leurs peuples. Dieu lui répondit: puisque tu as préféré la sagesse aux richesses et autres biens temporels, je te rendrai non seulement le plus sage de tous les rois, mais aussi le plus riche et le plus puissant. Ce fut après cette vision

que Salomon eut occasion de montrer sa sagesse, en jugeant un procès fort singulier. Deux femmes vinrent se présenter devant lui, et l'une d'elles lui dit: Seigneur, je logeais avec cette femme dans une même chambre; nous avions chacune un petit enfant à qui nous donnions à téter: il est arrivé que cette femme ayant mis son enfant dans son lit, elle l'a étouffé. Quand elle a vu son fils mort, elle s'est levée tout doucement, et ayant mis son enfant mort auprès de moi, elle a pris mon fils qui était vivant. Le matin j'ai été bien affligée; mais en regardant attentivement cet enfant mort, j'ai reconnu que ce n'était pas mon fils, mais celui de cette femme. L'autre femme dit au roi: Seigneur, cette femme vous trompe; c'est son fils qui est mort, et le mien qui est vivant. Un autre que Solomon aurait été bien embarrassé, car il n'y avait point de témoins; mais il dit à un de ses gardes: prenez l'enfant qui est vivant, et coupez-le en deux avec une épée; par ce moyen, ces deux femmes en auront

chacune la moitié. La femme, qui avait parlé la première, et qui était la vraie mère de l'enfant, frémit en entendant ces paroles, et toutes ses entrailles se révoltèrent : elle se jeta donc aux pieds du roi, et dit à Salomon : Ah ! seigneur, donnez l'enfant tout entier à cette femme qui le demande, j'aime mieux le perdre que de le voir périr; mais l'autre femme disait : ce que le roi a ordonné est fort juste, nous n'aurons l'enfant ni l'une ni l'autre. Alors Salomon dit : donnez l'enfant vivant à cette première femme, je connais à sa tendresse qu'elle est la véritable mère. Tout le monde fut étonné de l'adresse avec laquelle le roi avait découvert la vérité, et la vraie mère se retira en le comblant de bénédictions.

LADI SPIRITUELLE.

Ma Bonne, j'ai lu les contes arabes; ils ont beaucoup de respect pour Salomon; ils disent qu'il commandait à toutes les créatures élémentaires, et que ceux qui peuvent avoir son anneau leur commandent aussi.

LADI MARY.

Qu'est-ce que les créatures élémentaires, ma Bonne?

MADEM. BONNE.

Ce sont des créatures qui habitent dans les élémens, à ce que croient les Turcs et les Arabes. Il y a quatre élémens: le feu, l'air, la terre et l'eau, comme je vous l'ai dit. Or, ils croient que l'air est plein de créatures qu'on nomme *Sylphes*; qu'il y en a d'autres dans la terre qu'on nomme *Gnomes*; que le feu a des habitans qu'on appelle *Salamandres*, et qu'il s'en trouve aussi dans l'eau qu'on nomme *Nymphes*. Ils ajoutent que ces créatures sont supérieures aux hommes, à qui Dieu permet qu'elles fassent de grands biens et de grands maux; mais en même-tems ils disent que les sages qui sont sur la terre, ont une grande autorité sur ces esprits, ainsi que Salomon l'eut autrefois; et qu'ils les obligent à leur obéir avec plus d'exactitude que des esclaves à leurs maîtres; non-seulement à eux, mais encore à ceux auxquels ils ont donné des talismans.

MISS MOLLY.

Qu'est-ce qu'un talisman, s'il vous plaît?

MADEM. BONNE.

C'est, ou une bague, ou une pièce de métal, sur laquelle un de ces sages a gravé certains caractères.

LADI CHARLOTTE.

Et tout ce qu'on dit de ces créatures élémentaires et de ces talismans, est-il vrai?

MADEM. BONNE.

Comme les contes de fées que je vous rapporte, mes enfans.

LADI MARY.

Ma Bonne, vous nous avez dit que les Turcs croyaient que Dieu permettait aux créatures élémentaires de faire du bien et du mal aux hommes. Est-ce que les Turcs croient en Dieu? Je pensais que c'étaient de bien méchans hommes qui adoraient des idoles.

MADEM. BONNE.

Vous vous trompez, ma chère. Les Turcs ne sont point idolâtres, car ils adorent un seul Dieu, et le même que

nous adorons. Mais ils sont infidèles, parce qu'ils ne croient pas que Jésus-Christ soit Dieu. Ils disent que c'est un grand prophète qu'il a envoyé aux Chrétiens, comme il avait envoyé Moïse aux Juifs, et Mahomet pour eux. D'ailleurs, les Turcs ne sont pas méchans; ils ont au contraire le cœur bon.

LADI SENSÉE.

Je ne sais, ma Bonne, d'où est venue cette imagination; mais on regarde les Turcs comme des gens cruels. Est-ce qu'ils maltraitent les Chrétiens?

MADEM. BONNE.

Souvent, ma chère; mais cela vient de ce qu'ils les méprisent. Ils disent que nous sommes des chiens, non pas parce que nous sommes Chrétiens, mais parce que nous ne suivons pas les préceptes que Jésus-Christ notre prophète nous a laissés: quand ils voient un chrétien honnête homme, ils l'estiment et ne lui font point de mal.

LADI MARY.

Ma Bonne, voudriez-vous bien nous dire ce que c'était que ce Mahomet?

MADEM. BONNE.

Mahomet était un garçon marchand qui épousa la veuve de son maître. Il avait beaucoup d'esprit, de courage, et par-dessus tout une ambition démesurée. Comme sa naissance le réduisait à mener une vie obscure, il résolut de se distinguer, en inventant une nouvelle religion. La chose était d'autant plus facile, que les Chrétiens, qui vivaient dans ces quartiers, étaient fort ignorans, et qu'il y avait aussi un grand nombre de juifs et d'idolâtres qui n'étaient pas plus éclairés. Mahomet composa sa nouvelle religion de façon à se faire des disciples; car, pour attirer les Chrétiens, il parla de Jésus-Christ honorablement, comme d'un grand prophète qui méritait d'être respecté: il en dit autant de Moïse pour attirer les Juifs, et pour ne point effaroucher les Païens, il conserva plusieurs de leurs cérémonies. Il disait que Dieu ayant donné une loi par Moïse avec des tonnerres et des éclairs, il avait voulu se

faire obéir par la crainte; que ce moyen n'ayant point réussi, il leur avait envoyé un autre prophète, pour les engager à lui obéir par la douceur; et que ce moyen ayant encore été inutile, il l'avait envoyé pour forcer les hommes par l'épée à lui être fidèles. Selon ce principe, il dit que sa secte devait s'établir par les armes; ce qui lui attira un grand nombre d'hommes qui espérèrent faire fortune en le suivant. D'ailleurs, il y avait certain point dans la religion de Mahomet, bien propre à séduire les hommes. Par exemple, il leur permet d'avoir autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir: il leur promet, pour l'autre vie, un paradis où l'on fera bonne chère, où l'on boira d'excellentes liqueurs qui ne pourront enivrer; car, pour celles qui peuvent faire perdre la raison, elles sont défendues aux Mahométans. Mais ce qui a beaucoup augmenté la religion de Mahomet, c'est qu'il défend à ses sectateurs l'étude des sciences et de la religion; car il sen-

tait que sa secte ne pouvait subsister qu'à l'aide de l'ignorance. Tous leurs livres se bornaient à l'Alcoran, qui est un ouvrage de Mahomet. C'est un recueil de sentences et de prières, sans aucun ordre. C'est ainsi que Mahomet de législateur devint monarque, et laissa le trône à sa postérité. Son tombeau est à la Mecque, où il est révéré de la plus grande partie des peuples de l'Asie, qui sont mahométans.

LADI SENSÉE.

Ma Bonne, voulez-vous me permettre de raconter à ces dames ce qui arriva, quand les Mahométans prirent la ville d'Alexandrie.

MADEM. BONNE.

Volontiers, ma chère.

LADI SENSÉE.

Il y avait dans la ville d'Alexandrie une bibliothèque magnifique, que les rois d'Egypte avaient faite avec un soin extraordinaire. Ce n'était pas des livres comme les nôtres, mesdames; car en ce tems-là on ne savait pas imprimer;

c'était des livres manuscrits, c'est-à-dire, écrits à la main. Les Mahométans ayant pris cette ville, un savant, qui s'était fait ami de leur général, lui demanda ces livres. Le général n'osa lui accorder sa demande; il écrivit à son maître, pour savoir ce qu'on devait faire de cette bibliothèque. Voici ce que son maître lui répondit : *S'il n'y a dans tous ces livres que les mêmes choses qui sont dans l'Alcoran, ils sont inutiles, ainsi, il faut les brûler; s'il y a autre chose, il faut les brûler encore.* On brûla donc cette bibliothèque, où il y avait une si grande quantité de livres, qu'il y en eut assez pour échauffer les bains publics pendant six mois.

LADI SPIRITUELLE.

Ah! ma Bonne, quel dommage! J'aurais dit, comme ce savant, donnez-moi tous ces livres; j'aurais passé ma vie à les lire.

LADI TEMPÊTE.

Vous aimez donc bien la lecture, madame?

LADI SPIRITUELLE.

Plus que toute chose au monde, plus que l'opéra, la comédie, le bal, la promenade. Je consentirais de tout mon cœur à aller dans une prison, pourvu qu'on me promît de me fournir assez de livres pour lire depuis le matin jusqu'au soir.

LADI TEMPÊTE.

Je ne suis pas de votre goût; je n'ai jamais pu souffrir la lecture, et ce n'est que pour obéir à ma Bonne, que je lis à présent. Dans le commencement, cela m'ennuyait à la mort : à présent cela m'ennuie moins, mais je sens bien pourtant que je n'aimerai jamais la lecture autant que vous le dites. C'est une fureur.

MADEM. BONNE.

Vous avez raison, ma chère, c'est même un défaut d'aimer la lecture avec excès; mais c'en est un bien plus grand de ne point du tout l'aimer. C'est le défaut des sottes; si je l'avais, je tâcherais de m'en corriger. D'ailleurs, le tems qu'on donne à la lecture, est bien mieux employé

employé que celui qu'on perd au jeu et à courir les spectacles. Adieu, mes enfans, le tems de notre leçon est passé.

XXIXe. DIALOGUE.

VINGT-SEPTIEME JOURNÉE.

MADEM. BONNE.

Qu'avez-vous, ladi Charlotte ? vous avez les yeux rouges : est-ce que vous avez pleuré ?

LADI CHARLOTTE.

Je ne mérite pas d'être dans la compagnie de ces dames, ma Bonne : j'ai été bien méchante depuis que je ne vous ai vue.

MADEM. BONNE.

Cela est très-mal, ma chère; mais vous reconnaissez votre faute, et vous en êtes fâchée, c'est déjà quelque chose; il ne s'agit plus que de la réparer.

Commencez d'abord par l'avouer devant ces dames.

LADI CHARLOTTE.

Je n'oserai jamais, ma Bonne ; cela est trop horrible, et ces dames ne pourraient plus me souffrir.

MADEM. BONNE.

Elles n'auraient guère de charité, si elles pensaient ainsi, ma chère. Elles savent que nous sommes toutes capables de commettre les plus grandes fautes, et celle qui serait assez orgueilleuse pour mépriser un pécheur qui se repent, serait elle-même bien criminelle devant Dieu. Je gage, ma chère, que c'est votre orgueil qui a causé votre faute ; il faut le punir en l'avouant.

LADI CHARLOTTE.

Vous avez raison, ma Bonne. Mon orgueil fait que je regarde les domestiques comme mes esclaves, et cela fait que je me mets en colère, quand ils me contredisent. Hier, après avoir beau-

coup mangé, je m'amusais à rompre mon pain par morceaux et à le jeter contre terre; ma gouvernante a dit à ma servante de m'ôter ce pain; et moi j'ai dit que j'avais encore faim, et que je le voulais manger. Je mentais, ma Bonne, je n'avais plus faim, c'était par esprit de contradiction. Ma gouvernante, qui voyait bien cela, a commandé à cette fille une seconde fois de m'ôter mon pain; et, comme elle a obéi, je lui ai donné un soufflet, j'ai frappé des pieds, j'ai voulu l'égratigner.

MADEM. BONNE.

Vous avez raison d'être honteuse, ma chère, cela est bien horrible; mais je ne veux pas vous faire des reproches, car je vois que vous vous en faites vous-même. Avant de vous dire ce qu'il faut faire pour réparer cette faute, je vais vous raconter une histoire.

Il y avait dans la ville d'Athènes une jeune demoiselle, nommée *Elise*, qui était à-peu-près de votre humeur. Elle avait un grand nombre d'esclaves,

qu'elle rendait les plus malheureuses personnes du monde ; elle les battait et leur disait des injures. Cette méchante fille avait sur-tout une femme-de-chambre qu'on nommait *Mira*, qui était la meilleure créature du monde ; et malgré les mauvaises façons de sa maîtresse, elle lui était fort attachée. Elise eut un voyage à faire par mer ; comme c'était pour une affaire pressée, et qu'elle ne devait pas y être long-tems, elle ne prit avec elle que Mira. A peine fut-elle en pleine mer, qu'il s'éleva une grande tempête qui éloigna le vaisseau de sa route. Après qu'il eut couru la mer pendant plusieurs jours, ceux qui conduisaient le vaisseau apperçurent une île ; comme ils ne savaient où ils étaient, et qu'ils n'avaient plus de vivres, il fallut y aborder. En entrant dans le port, une chaloupe vint au-devant d'eux, et ceux qui étaient dans cette chaloupe, demandèrent à tous ceux du vaisseau quels étaient leurs noms et leurs qualités. L'orgueilleuse Elise fit

écrire les titres de sa famille; il y en avait plus d'une page. Elle croyait que cela obligerait ces gens-là à la respecter. Elle fut donc fort surprise, lorsqu'ils lui tournèrent le dos sans lui faire politesse; mais elle le fut bien davantage, quand son esclave eut déclaré son nom et sa qualité, car ces gens lui rendirent toutes sortes de respects, et lui dirent qu'elle pouvait commander dans le vaisseau où elle était la maîtresse. Ce discours impatienta Elise, qui dit à son esclave: je vous trouve bien impertinente, d'écouter les discours de ces gens-là. Tout beau, madame, lui dit le maître de la chaloupe: vous n'êtes plus à Athènes. Apprenez que trois cents esclaves, au désespoir des mauvais traitemens de leurs maîtres, se sauvèrent dans cette île, il y a trois cents ans; ils y ont fondé une république, où tous les hommes sont égaux; mais ils ont établi une loi à laquelle il faut vous soumettre de gré ou de force. Pour faire sentir aux maîtres combien ils ont eu

tort d'abuser du pouvoir qu'ils avaient sur leurs domestiques, ils les ont condamnés à être esclaves à leur tour. Ceux qui obéissent de bonne grace, peuvent espérer qu'on leur rendra la liberté : mais ceux qui refusent de se soumettre à nos lois, sont esclaves toute leur vie. On vous donne cette journée pour vous accoutumer à votre mauvais sort ; mais si demain vous faites le plus petit murmure, vous êtes esclave à jamais. Elise profita de la permission, et vomit mille injures contre cette île et ses habitans ; mais Mira, profitant d'un moment où personne ne la voyait, se jeta aux pieds de sa maîtresse et lui dit : consolez-vous, madame, je n'abuserai pas de votre malheur, et je vous respecterai toujours comme ma maîtresse. Le lendemain, on la fit venir devant les magistrats avec Elise, qui était devenue son esclave. Mira, lui dit le premier magistrat, il faut vous instruire de nos coutumes ; mais souvenez-vous bien que si vous y manquiez, il en coûterait la vie à vo-

tre esclave Elise. Rappelez-vous bien fidèlement la conduite qu'elle a eue avec vous dans Athènes; il faut, pendant huit jours, que vous la traitiez comme elle vous a traitée. Il faut le jurer tout-à-l'heure. Au bout de huit jours, vous serez la maîtresse de la traiter comme il vous plaira. Et vous, Elise, souvenez-vous que la moindre désobéissance vous rendrait esclave pour le reste de vos jours. A ces paroles, Mira et Elise se mirent à pleurer. Mira se jeta aux pieds du magistrat, et le conjura de la dispenser de faire ce serment. Levez-vous, madame, lui dit-il; cette créature vous traitait donc d'une manière bien terrible, puisque vous frémissez de l'imiter. Je voudrais que la loi me permît de vous accorder ce que vous me demandez, mais cela n'est pas possible. Tout ce que je puis faire en votre faveur, c'est d'abréger l'épreuve et de la réduire à quatre jours; mais ne répliquez pas : car si vous dites un mot, vous ferez les huit jours entiers. Mira

fit donc ce serment, et on annonça à Elise que son service commencerait le lendemain. On envoya chez Mira deux femmes, qui devaient écrire toutes ses paroles et ses actions pendant ces quatre jours. Elise voyant que c'était une nécessité, prit son parti en fille d'esprit; car, malgré sa hauteur (elle en avait beaucoup), elle résolut d'être si exacte à servir Mira, qu'elle n'aurait point occasion de la maltraiter; elle ne se souvenait pas que cette fille devait copier ses caprices et ses mauvaises humeurs. Le matin du jour suivant, Mira sonna, et Elise manqua se casser le cou pour courir à son lit, mais cela ne lui servit de rien. Mira lui dit d'un ton aigre : à quoi s'occupait cette salope ? elle ne vient jamais qu'un quart-d'heure après que j'ai sonné. Je vous assure, madame, que j'ai tout quitté quand je vous ai entendue. Taisez-vous, lui dit Mira, vous êtes une impertinente raisonneuse, qui ne sait que répondre mal-à-propos : donnez-moi ma robe, que je

me lève. Elise, en soupirant, fut chercher la robe que Mira avait mise la veille, et la lui apporta; mais Mira la lui jetant au visage, lui dit : que cette fille est donc bête! il faut lui dire tout : ne devez-vous pas savoir que je veux mettre aujourd'hui ma robe bleue? Elise soupira encore, mais il n'y avait pas le petit mot à dire; elle se souvenait fort bien qu'il eût fallu, dans Athènes, que la pauvre Mira eût deviné ses caprices pour s'empêcher d'être grondée. Quand sa maîtresse fut habillée, et qu'elle lui eut servi son déjeûner, elle descendit pour déjeûner à son tour; mais à peine fut-elle assise, que la cloche sonna : cela arriva plus de dix fois dans une heure, et c'était pour des bagatelles que Mira la faisait monter. Tantôt elle avait oublié son mouchoir dans une autre chambre; une autre fois, c'était pour ouvrir la porte à son chien, et toujours pour des choses de pareille conséquence. A deux heures, madame annonça qu'elle voulait aller au spec-

tacle, et qu'il fallait la coîffer. Elle dit à Elise, qu'elle voulait que ses cheveux fussent accommodés en grosses *boucles*; mais ensuite elle trouva que cela lui rendait la tête trop grosse : elle fit donc défaire cette frisure pour en faire une autre; et jusqu'à six heures qu'elle sortit, Elise fut contrainte de rester debout, encore eut-elle à essuyer mille brusqueries. Mira revint du spectacle à deux heures de nuit, parce qu'elle avait soupé en ville; elle revint de fort mauvaise humeur, à cause qu'elle avait perdu son argent au jeu; elle s'en vengea en cherchant querelle à sa femme-de-chambre, et comme celle-ci en la décoîffant lui tira les cheveux par accident, elle lui donna un soufflet. La patience manqua échapper à Elise; mais elle se souvint qu'elle en avait donné plus de dix à Mira, et ce souvenir l'engagea à se taire. Enfin Mira répéta si bien toutes les sottises de sa maîtresse, qu'Elise conçut toute la dureté de sa conduite. Elle était si fatiguée

lorsque les quatre jours furent finis, qu'elle tomba malade. Mira la fit coucher dans son lit, lui apporta ses bouillons, et la servit avec la même exactitude que quand elle était dans Athènes : mais Elise ne recevait pas ses services avec la même hauteur : elle était si confuse du bon cœur de son esclave, qu'elle eût consenti à être la sienne toute sa vie, pour réparer toutes les fautes qu'elle avait faites à son égard. On avait pris sur le vaisseau où était Elise, quelques dames et gentilshommes d'Athènes; mais comme ce n'était pas des personnes de son rang, elle les connaissait peu, et ne s'en était guère occupée. Au bout d'un mois, on les rassembla toutes, et les juges qui étaient nommés pour cela, examinèrent leur conduite, et commencèrent par interroger les maîtresses devenues esclaves; pour savoir comment elles se trouvaient de leur nouvelle condition. Elles avouèrent toutes en soupirant, qu'il était bien dur pour elles d'être soumises à ceux aux-

quels elles devaient commander. Et pourquoi, leur demandèrent les juges, vous croyez-vous en droit de commander à vos esclaves? La nature a-t-elle mis entre vous et eux une distinction réelle? Vous n'oseriez le dire. L'esclave, le domestique et le maître, sortent du même père; et les dieux, en les plaçant dans des conditions si différentes, n'ont pas prétendu que les uns fussent plus à leurs yeux que les autres. L'esclave doit se distinguer par son attachement à son maître, sa fidélité et son amour pour le travail. Il faut que les maîtres, par leur douceur, leur charité, adoucissent ce que la condition d'esclave a de dur. Vous avez fait l'épreuve des deux conditions, dit le juge aux maîtres devenus esclaves: que cela vous serve de leçon, quand vous serez retournés dans Athènes, et ne traitez jamais vos domestiques autrement que vous n'auriez souhaité d'être traités dans le tems que vous avez resté ici. Le juge ensuite s'adressant aux esclaves devenus maîtres, leur

dit : la loi vous permet de rendre la liberté à vos esclaves, mais elle ne vous y force pas. Vous pouvez les garder ici toute leur vie ; vous pouvez les renvoyer à Athènes ; vous pouvez, si vous le voulez, y retourner avec eux. Que tous ceux qui veulent rendre la liberté à leurs anciens maîtres, viennent écrire leurs noms sur ce livre. Le juge espérait de Mira, qu'elle serait la première à rendre la liberté à sa maîtresse ; mais elle resta à sa place, aussi bien qu'une autre femme et un jeune homme qui avait la plus belle physionomie du monde. On demanda à cette femme, par quelle raison elle ne rendait pas la liberté à sa maîtresse, qui était une bonne vieille ? C'est, répondit-elle, parce qu'ayant été son esclave vingt ans, il est juste que j'aie ma revanche pendant un pareil nombre d'années ; je suis lasse d'obéir, et je veux goûter plus long-tems le plaisir de commander à mon tour : cette esclave se nommai *Bélise*. Dans le moment, ce jeune hom,

me, qui avait une si belle physionomie et qui se nommait *Zénon*, dit au juge : je ne me suis point avancé pour signer la liberté de mon maître, parce qu'il a cessé d'être esclave, au moment que j'ai eu la liberté de le traiter selon ma volonté. Je lui demande pardon d'avoir été obligé de le maltraiter pendant huit jours. La loi m'ordonnait de copier les mauvaises façons qu'il avait eues à mon égard; mais je vous assure que j'ai souffert plus que lui. Vous pouvez le faire partir pour Athènes, je m'offre à partir avec lui, à le servir même toute ma vie, s'il l'exige, car enfin il m'a acheté, je lui appartiens, et je ne crois pas pouvoir profiter d'un accident qui me rend la liberté sans lui rendre l'argent avec lequel il m'a acheté. Ce garçon a répondu pour moi, dit Mira, son histoire est la mienne; hâtez-vous de nous renvoyer à Athènes; car je me trompe fort, ou ma chère maîtresse, qui a connu mon affection, me traitera avec plus de douceur que par le passé.

Elise interrompit son esclave, et dit au juge : si je n'ai pas parlé plutôt, c'est que la honte et la confusion retenaient ma langue. Cette pauvre fille est digne d'être ma maîtresse toute sa vie, et je ne mérite pas d'être son esclave. Je m'étais crue jusqu'à présent d'une autre espèce que la sienne, et je ne me trompais pas tout-à-fait. J'avais au-dessus d'elle un nom, des richesses, de l'orgueil, de la dureté : elle avait au-dessus de moi un bon cœur, de la patience, de l'humanité, de la générosité. Que serais-je devenue aujourd'hui, si elle n'avait eu que mes titres? Je reconnais donc avec plaisir sa supériorité sur moi. J'accepte pourtant la liberté qu'elle m'a rendue, et je la remercie de vouloir bien revenir avec moi dans Athènes; car alors j'aurai l'occasion de lui marquer ma reconnaissance, en partageant ma fortune avec elle, et en la regardant comme une amie respectable, dont je suivrai les conseils et dont je tâcherai d'imiter les exemples. Le maître de Zénon, qui

n'avait encore rien dit, s'avança à son tour; il se nommait *Zénocrate*. S'adressant aux juges, il leur dit : je partage la confusion d'Elise ; comme elle, j'ai maltraité un esclave qui m'était de beaucoup supérieur par la noblesse de ses sentimens : comme elle, j'ai le regret le plus sincère de ma mauvaise conduite, et je veux la réparer en faisant à Zénon le sort le plus heureux. Le juge alors condamna Bélise à être esclave toute sa vie, pour n'avoir point eu pitié de sa vieille maîtresse ; il donna les plus grands éloges à la vertu de Mira et de Zénon, et les engagea à retourner à Athènes avec Zénocrate et Elise.

Elise et Zénocrate, avant de partir, remercièrent beaucoup les habitans de l'île, et leur dirent qu'ils n'oublieraient jamais les leçons d'humanité qu'ils avaient reçues chez eux. Pendant le voyage qu'ils firent pour retourner à Athènes, Zénocrate et Zénon, qui connurent plus particulièrement les bonnes qualités d'Elise et de Mira, en devin-

ent amoureux ; et les ayant demandées en mariage, ils furent écoutés favorablement, et les épousèrent en arrivant à Athènes : comme ces deux fidèle esclaves ne voulurent point se séparer de leurs maîtres, quoiqu'ils eussent reçu leur liberté, ils furent chargés de la conduite de toute leur maison, et s'en acquittèrent avec un zèle et une fidélité qui peuvent servir d'exemple à tous ceux que la Providence a placés dans la servitude.

Eh bien, ladi Charlotte, si nous étions dans l'île des esclaves, qu'est-ce qui nous arriverait ?

LADI CHARLOTTE.

Ma servante m'égratignerait, me donnerait un soufflet, m'appellerait impertinente, insolente.

MADEM. BONNE.

Cela serait juste, ma chère ; mais je n'en exige pas tant. Il faut pourtant punir cette faute. Demain, je me trouverai chez vous à l'heure du dîner ; je ferai asseoir votre servante à votre place à

table, et vous la servirez, s'il vous plaît. Vous frémissez, ladi Tempête.

LADI TEMPÊTE.

Oui, ma Bonne, il me semble que je ne pourrais jamais me résoudre à faire cela : d'ailleurs, ces créatures-là sont si insolentes, si prêtes à vous manquer de respect, que j'aurais peur de les autoriser.

MADEM. BONNE.

Vous êtes dans l'erreur, ma chère. Ce sont vos vices qui vous attirent le mépris de vos domestiques, et jamais ce que vous faites pour les réparer; ainsi, j'espère que ladi Charlotte fera ce que je lui ai dit pour réparer sa faute.

LADI CHARLOTTE.

Oui, ma Bonne, je le ferai de tout mon cœur.

MADEM. BONNE.

C'est très-bien, ma chère; mais il nous reste bien peu de tems; miss Molly, répétez votre histoire.

MISS MOLLY.

Salomon se voyant tranquille dans

son royaume, fit bâtir un temple au Seigneur. Après que cet édifice fut achevé, il y fit porter l'arche qui renfermait les tables de pierres où Dieu avait écrit la loi. Salomon fit la dédicace de ce temple, et il pria le Seigneur de vouloir y résider. Dieu voulant lui montrer qu'il exauçait sa prière, remplit le temple d'une nuée, qui empêcha quelque tems les prêtres de s'acquitter de leurs fonctions. Salomon ayant béni le peuple qui était assemblé, se retira dans sa maison; la même nuit, Dieu lui apparut, pour lui dire qu'il avait exaucé ses prières, et pour lui recommander d'être fidèle à ses commandemens.

Salomon s'appliqua ensuite à faire fleurir le commerce dans ses états. Il établit un si bel ordre dans son royaume, qu'on en parlait dans toutes les parties du monde; mais dans sa vieillesse, il abandonna la vertu. Salomon eut jusqu'à mille femmes; et comme il les avait prises parmi les idolâtres, ces

femmes exigèrent qu'il bâtit des autels aux faux dieux. Il fut même assez lâche pour y sacrifier avec elles. Alors Dieu l'abandonna et lui suscita des ennemis. Il envoya même un prophête vers un jeune homme nommé *Jéroboam*; le prophête lui ayant coupé son manteau en douze parts, lui dit : prends dix morceaux de ce manteau ; de même je diviserai le royaume et je t'en donnerai dix parts; mais je laisserai le reste au fils de Salomon, à cause de *David* mon serviteur. Salomon chercha à faire périr ce jeune homme, mais il se sauva en Egypte, et ne revint qu'après la mort de Salomon, qui arriva au bout de peu de tems. Roboam son fils lui succéda; mais ayant refusé de diminuer les tribus que son père avait imposés au peuple, dix tribus se révoltèrent, et choisirent Jéroboam pour leur roi. Depuis ce tems, il y eut deux royaumes : celui d'Israël où régnait Jéroboam, et celui de Juda où régnait Roboam et sa postérité.

MADEM. BONNE.

Continuez, ladi Charlotte.

LADI CHARLOTTE.

Jéroboam craignant que son peuple ne reprît de l'affection pour le sang de David, voulut l'empêcher d'aller sacrifier à Dieu dans Jérusalem. Il fit faire deux veaux d'or qu'il exposa en public, et dit au peuple : voici les dieux qui vous ont tiré d'Egypte. Ainsi, Jéroboam fit adorer ces faux dieux à son peuple. Dieu punit ce sacrilège, en frappant son fils d'une grande maladie dont il mourut. Dans la suite, un nouveau prince s'éleva dans Israëel, qui fit périr la famille de Jéroboam. Mais ce nouveau roi n'ayant pas été plus fidèle à Dieu, un autre prince traita les siens comme il avait traité la famille de son maître. Il arriva encore d'autres changemens dans la succession des rois d'Israël; mais ils furent tous méchans jusqu'à Achab, qui fut encore plus méchant que les autres, et qui épousa Jézabel, fille du roi des Sydoniens.

Les peuples de Juda ne furent pas plus fidèles à Dieu que les Israélites, et comme eux, ils adorèrent de fausses divinités; mais le petit-fils de Salomon, qui se nommait Asia, et qui fut roi de Juda, marcha fidèlement dans la voie des commandemens du Seigneur; il ôta même la régence à sa mère, parce qu'elle avait une idole.

LADI SPIRITUELLE.

Il faut avouer, ma Bonne, que les Juifs étaient bien stupides, et avaient un grand penchant à l'idolâtrie. Quoi! après tous les miracles que Dieu avait faits en faveur de leurs pères, ils purent écouter tranquillement le discours de Jéroboam, qui leur disait, en leur montrant les veaux d'or qu'ils avaient fabriqués: Voici les dieux qui vous ont tirés d'Égypte!

MADEM. BONNE.

Vous ne croyez pas sans doute que Jéroboam s'imaginât qu'il y eut aucune divinité dans ses veaux; mais l'ambition dont il était dévoré, ne lui permettait

pas de suivre les lumières de sa conscience. Les Israélites avaient beaucoup de penchant à l'idolâtrie; mais ce fut moins ce penchant que le mauvais exemple des peuples dont ils étaient environnés, qui les y entraîna si souvent. Voyez-vous présentement, mesdames, la sagesse et l'équité des ordres que Dieu leur avait donnés en entrant dans la terre promise? *Vous exterminerez tous les peuples qui y habitent.* J'ai vu des gens qui osaient dire que cet ordre était cruel: c'est qu'ils n'avaient jamais réfléchi sur ce qui arriva aux Israélites pour avoir désobéi à cet ordre. C'est une chose certaine, mes enfans, qu'il serait plus avantageux aux pécheurs de mourir après le premier crime, que de rester long-tems sur la terre pour en commettre de nouveaux. Je me suis déjà servie de cette comparaison, à ce que je crois. Ce serait une miséricorde mal placée, d'accorder la grace à un homme qu'on aurait trouvé tuant les passans pour avoir leur argent. La cha-

rité pour tout le public, pour cet homme même, exige qu'on lui ôte la vie; et un prince qui, par une compassion mal placée, lui donnerait la vie et la liberté, aurait à se reprocher tous les meurtres qu'il ferait ensuite. Telle fut la compassion que conçurent les Israélites contre des peuples que Dieu avait condamnés justement, parce que leurs crimes étaient à leur comble; parce qu'il savait qu'au lieu de se corriger à l'avenir, ils continueraient dans leurs méchancetés, et seraient une occasion de pécher aux Israélites, en les poussant à devenir idolâtres, et par leurs conseils, et par leurs mauvais exemples. Que cela nous apprenne, mes enfans, à respecter les arrêts du Seigneur, quand même ils seraient contraires à nos petites lumières, persuadées qu'étant la justice même, il ne peut jamais avoir rien ordonné que de juste.

Fin du second et dernier volume.